

Éditions-Diffusion Charles Léopold Mayer
38, rue Saint Sabin
75011 Paris
tel/fax : 01 48 06 48 86
diffusion@eclm.fr
www.eclm.fr

Les versions électroniques et imprimées des documents sont librement diffusables,
à condition de ne pas altérer le contenu et la mise en forme.
Il n'y a pas de droit d'usage commercial sans autorisation expresse des ECLM.



n° 106

**MEDECINE ET SANTE :
AU-DELA DU CONFORMISME
UNE NOUVELLE ALLIANCE**

**Dossier réalisé par Agnès de Souza
Janvier 1997**

Avant-propos

Une expérience d'interdisciplinarité. Histoire d'une rencontre

J'arrivai à 16 h dans le bureau d'Agnès Lagache, ou plus exactement c'est dans son salon que ce jour-là elle me fit entrer. Elle m'accueillit frileusement enveloppée de la taille aux pieds dans un plaid écossais en grelottant un « j'ai froid » évocateur des pires températures hivernales. Nous étions le 2 avril, et malgré quelques jours de chaleur habituels en mars et qui font chaque année illusion, le froid était effectivement revenu. Sec, dur, et de ceux que le corps, à cause de l'intermède délicieux des jours précédents, ne sait et ne veut plus recevoir. Et justement elle m'expliqua qu'elle avait pris froid le matin même en sortant très tôt et que depuis ce moment-là elle n'arrivait pas à se réchauffer. Je vis tout de suite les deux fines tasses à thé disposées sur une table basse : le meilleur remède aux pires lassitudes était en place, mais tout de même, si ce rendez-vous – qu'elle ne s'était que par délicatesse abstenue de décommander – s'annonçait agréable et nécessairement instructif, il ne démarrerait pas tout à fait sous les meilleurs auspices... Car ma mission ce jour-là était des plus délicates : je venais écouter la philosophe, l'auteur des *Echos du sensible* et de ce « paradigme du sens » qui – le mot n'est pas trop fort – avait changé ma vie par sa vocation magnifique à « nous ouvrir à la pensée des inépuisables chatoyements du sens » et à réconcilier la matière et l'esprit, me parler de sa première rencontre avec Madeleine Bastide. Madeleine Bastide est Professeur d'immunologie à l'Université de Montpellier I, Présidente-fondatrice du Groupe International de Recherche sur L'Infinitésimal (GIRI)... Et les expérimentations qu'elle réalise dans le cadre de ce nouveau paradigme sont la marque de la fécondité d'une interdisciplinarité bien menée.

Je venais apprendre cette après-midi-là de quelle façon la philosophe et la femme de laboratoire étaient parvenues à travailler ensemble, se parler, échanger leurs savoirs et se comprendre malgré la différence et la spécialité des langages respectifs, à construire, pour l'une, des modèles logiques que la seconde mettait à l'épreuve de l'expérimentation. Bref, je voulais apprendre comment les choses s'étaient passées entre la poésie et le microscope, la philosophie et le laboratoire, la pensée et le réel ; comment la spécialiste de Spinoza avait fait « marcher » ce « paradigme du sens » qui m'était si cher, entre les murs glacés d'un laboratoire de biologie ! Je voulais savoir aussi ce qu'elle avait vécu à travers cette mise à l'épreuve par la réalité scientifique, d'une approche philosophique aux caractéristiques humanistes. Sur quel rivage ce ballet de la philosophie et de la biologie l'avait-il conduite ? A quelle vision du monde ? Quelle nouvelle clef pour la connaissance avaient-elles ainsi toutes deux forgée ? Quelle nouvelle forme de savoir, quelles nouvelles pistes et questions, cette interdisciplinarité avait-elle engendrées ? ... Mais là où les choses m'apparaissaient le plus difficiles, c'est que j'espérais recueillir des confidences sur la première rencontre, sur cette journée pas comme les autres et qui avait dû compter dans sa vie, où elles avaient échangé leurs premières paroles et chacune d'elles pour la première fois frôlé le territoire de l'autre. Je voulais qu'elle me livre une ambiance, une couleur, une tonalité, qu'elle laisse s'échapper un peu, un tout petit peu de ce qui en fut le parfum... Pourquoi ? Mais parce que la vie est cela, parfum, couleur, musique, rythme, qu'elle est faite de ces émotions, et que le savoir, vivant, ouvert, en est une des plus fortes. Progresser dans une Recherche n'est-il pas comme entrouvrir des portes les unes après les autres sur le mystère du monde ? Aussi un événement comme la naissance de cette interdisciplinarité, avait dû être un moment d'une rare intensité ! (D'ailleurs elle me le

confirmera, mais n'anticipons pas). Je souhaitais donc qu'elle me parle de ce moment unique.

... Mais encore fallait-il qu'elle le veuille elle aussi, et ce désir-là est de ceux qui ne se programment pas... Ce coup de froid tombait décidément mal, cet entretien étant probablement la dernière chose dont elle avait besoin. Pour cette grande Confiance, il eût peut-être aussi fallu que j'eusse moins de scrupules à l'interroger... Quoi qu'il en soit ce n'était certainement pas aujourd'hui qu'elle se sentirait d'humeur à me confier l'histoire des volets bleus...

L'histoire des volets bleus, c'était le détail qu'une fois précédente elle s'était laissé aller à raconter sur les circonstances de leur échange et qui m'avait donné envie d'en savoir plus. Madeleine, après avoir « dévoré » le livre d'Agnès Lagache lui avait téléphoné... à un moment où elle était en train de repeindre ses volets en bleu. C'est du moins ce qu'à trois mois de distance, me souffle ma mémoire... Ce coup de téléphone qui la surprenait le pinceau à la main dégoulinant de la plus belle des couleurs, allait, ce seront ses mots, « provoquer une crise, entraîner dans sa vie une mutation complète, obligeant à une responsabilité de la pensée désormais confrontée au réel, au sérieux, à l'autre... »

Je pris place au pied d'un énorme Bouddha de pierre qui m'avait fortement impressionnée quelques mois auparavant – je me le rappelais d'ailleurs plus grand qu'il n'était en réalité – et nous parlâmes de choses et d'autres, de pluridisciplinarité d'ailleurs, mais dans le domaine scolaire, où ces expériences sont hélas trop rares et pourtant miraculeuses. Ainsi nous rapprochions-nous du sujet qui m'amenait... Elle m'expliqua sa conception de la santé comme l'indétermination créatrice de liberté d'action, la maladie étant un trop plein de détermination, l'obstination à creuser toujours le même sillon. Puis nous parlâmes de la puissance des médicaments homéopathiques, qui peut même être négative, malgré ce qu'en dit un stupide préjugé. Et elle m'offrit du thé, en me parlant de Natrum muriaticum... Nous évoquâmes ces remèdes qui, chez un individu, provoquent parfois des résonances négatives, alors que certains n'en ont que des positives, et d'autres pas du tout et nous conclûmes d'un commun accord que le métier d'homéopathe doit être bien complexe... Nous n'enviions pas Philippe Servais ! L'homéopathie est pour Agnès Lagache un des champs privilégiés où est manifeste cette loi de la communication, selon la logique de l'analogie dynamique, entre le monde et le corps. Le thé était fort, parfumé, brûlant et très revigorant : les effluves de Bergamote et le sourire du Bouddha suffiraient-ils à faire éclore entre nous le sujet pour lequel j'étais là, la Rencontre Agnès Lagache-Madeleine Bastide ?

Je lui demandai de me parler du violon, instrument qu'elle affectionne pour de multiples raisons et entre autres parce que dans la succession des paradigmes, modèles d'appréhension du réel, il est l'illustration parfaite de « l'objet intermédiaire » entre le mécanique et le vivant, où apparaissent certaines propriétés comme la transcendance du tout sur les parties, et qui en font autre chose « qu'un montage purement analytique ». Elle m'expliqua le principe cybernétique qu'illustre la résistance de la table d'harmonie renforcée par la barre d'harmonie, toutes deux de courbure différente mais collées ensemble par tension intégrée. Le principe cybernétique réside dans cette résistance mobile créée par la différence de courbure, plus apte à vibrer qu'une simple addition de forces. « C'est joli, comme idée dit-elle, cette force intégrée, c'est déjà presque vivant », et je retrouvai là son sens du vivant qui est pour moi « l'âme » de sa philosophie, et qui ne put jamais se satisfaire de la mainmise totalitaire et réductionniste du modèle mécaniste sur la biologie,

domaine du vivant. C'est cela que j'avais tant aimé dans les *Echos du sensible*, ce livre scintillant d'une intelligence qui refuse les cloisonnements et les appauvrissements d'une réalité dont la richesse dépasse nos interprétations, qui foisonne d'ouvertures ouvertes sur d'autres ouvertures et qui est devenu depuis que je l'ai découvert ma meilleure vitamine philosophique. Dans cet ouvrage qui ouvre à la conscience, des champs infinis d'intelligibilité du monde, les concepts philosophiques les plus jubilatoires mais non moins exigeants voisinent, ô merveille, avec la recette de la tisane du bonheur, qui... vaut, je vous l'assure, d'être goûtée !

Curieuse de savoir où elle situe l'extase mystique et certains états de conscience, je l'interrogeai sur ce qui dans la continuité des paradigmes, fait suite à la symbolique du langage et de la pensée rationnelle. De même que cette dernière introduit comme propriété nouvelle l'arbitraire entre signifiant-signifié avec la possibilité de dire le non-être (nier, abstraire), c'est l'apport de la valeur à la pensée qui nous fait entrer dans le paradigme suivant, celui au nom magnifique, « d'harmonie ». Elle insista avec force et presque véhémence sur « la position fondatrice de tolérance » d'un tel paradigme, où se peuvent retrouver les esprits religieux et ceux qui ne le sont pas, ceux qui ont le sens du sacré, ceux dont la préoccupation est d'ordre éthique, etc. Je lui parlai des peintures de sable navajo dont la force et la beauté – agissantes – m'avaient impressionnée à la Villette, et lui demandai de quel paradigme relèvent ces peintures. « Mais les paradigmes ne sont pas des tranches de réel, précisa-t-elle, ils sont une classification dont la réalité n'a que faire, cette dernière pouvant être abordée à travers plusieurs approches. On peut retrouver un peu de chaque paradigme dans tous les autres... Cela circule, cela circule beaucoup... »

A ce point de la conversation et alors qu'elle parlait de circulation d'un air un peu pensif, resserrant son plaid autour de ses jambes, une triple entrée, étrangement simultanée – et comme si le mouvement de la vie n'attendait que cette permission pour se manifester –, fracassa le silence du vaste appartement : un enfant, qui, accompagné de son camarade repartit aussitôt en jetant un au-revoir pressé, un mari qui, prenant un papier dans la bibliothèque dit « moi, je repars » et une chatte noir et blanc qui ne dit rien mais profita de ce brusque remous pour signaler son existence en filant à toute allure entre nos fauteuils...

Alors Agnès Lagache parla de la rencontre avec Madeleine Bastide. Tout avait commencé (ça ne m'étonne pas) avec les *Echos du sensible*, envoyé « comme une bouteille à la mer » à l'immunologue montpelliéraine, qui travaillait alors sur les hautes dilutions et dont elle avait appris l'existence par la presse. Cette dernière se trouvait face à des expérimentations ininterprétables, ce qui est paraît-il une situation fréquente en biologie, où on ne peut faire « parler » certains résultats, par manque d'une théorie du vivant adaptée. En somme l'une avait « la théorie sans l'expérience », l'autre « l'expérience sans la théorie ». La bouteille à la mer arrivait donc par la bonne marée. Et sur le bon rivage, lui aussi un peu solitaire malgré le travail d'équipe. Jusque-là en effet, l'une et l'autre avaient suivi leur chemin dans une assez grande solitude : « depuis plus de 20 ans je travaillais totalement seule, et marginalisée dans la vie intellectuelle parce que je cherchais quelque chose dans ce champ des signifiants, que je cherche encore. Je le cherchais dans plusieurs domaines, de la philosophie, de l'esthétique, de la psychanalyse, de la logique, de la biologie... L'interdisciplinarité était donc déjà là, comme une nécessité, mais je finissais par penser que ma philosophie teintée de poésie était purement personnelle et sans pertinence dans la réalité. »

La première conversation – au téléphone – avec Madeleine dura deux heures. Ce jour-là, pas d'histoire de volets, mais cet aveu : « Cette rencontre totalement imprévisible me tomba dessus comme un cadeau du destin qui a changé ma vie ».

Si les homéopathes s'étaient intéressés à son travail, c'est avec Madeleine qu'émergea pour de bon le réel dans son travail philosophique. « La mutation fut complète, je découvrais une obligation de responsabilité de ma pensée maintenant que quelqu'un d'autre l'utilisait dans un champ différent. Avec cette confrontation au réel, tout devenait sérieux, c'était l'épreuve du feu de la réalité, et la fin de l'isolement philosophique et poétique. J'eus cette grande chance d'avoir un champ de réalité permettant de ne plus philosopher seulement dans l'abstrait. Et où ma pensée pouvait devenir opératoire. Je n'allais plus pouvoir me contenter de la beauté et de la poésie de la démarche, il fallait qu'il y ait des petites souris bien réelles au bout du processus mental ! Cette expérience m'a énormément changée ».

Ce coup de téléphone avait bel et bien bouleversé sa vie. Qu'en était-il dès lors de cette interdisciplinarité qu'elle faisait fonctionner de façon si fructueuse depuis maintenant environ 8 ans avec Madeleine Bastide ? C'est en me parlant de cette dernière qu'elle me répondit, et elle le fit avec tant d'éloges que le récit de cette expérience se confond presque avec l'évocation de ses qualités humaines et intellectuelles. D'abord Madeleine Bastide avait dès le début fait preuve d'un courage admirable, prenant un très grand risque personnel par rapport à l'institution, où ce type de recherche est marginal. Et on sait ce que cela peut coûter d'inaugurer une approche nouvelle ! « Actuellement on est au bord du changement de paradigme, m'expliqua-t-elle, on le frôle, on raffine les outils mais on reste encore dans la définition du terrain. D'où la complexité actuelle, qui ne vient pas des objets, mais de l'inadaptation de l'outil aux objets. Plus on va au bord du champ, plus c'est complexe, comme visser une vis avec un canif plutôt qu'un tournevis !, ajouta-t-elle pour me faire comprendre. Pour entrer dans l'explication en termes de signifiant, il faut quitter les présupposés et la sécurité mécanistes car on ne peut être dans les deux paradigmes en même temps. Mais on ne fera jamais d'explication de la vie et des phénomènes vivants dans le cadre du paradigme matérialiste mécaniste... Quelle que soit la taille des ordinateurs par lesquels on se fera aider ! » Le paradigme du sens concerne le no man's land situé entre les sciences de la matière et celles de l'esprit, où au-delà de l'information cybernétique et en-deçà du langage, prennent place les hautes dilutions, l'esthétique, la psychanalyse, la biologie. Ses objets sont ceux que la science mécaniste laisse dans l'ombre de la fracture épistémologique. Il est évident que quelques notions d'épistémologie et un regard réflexif sur leur propre pratique feraient beaucoup progresser les scientifiques. « Mais l'interdisciplinarité demande de nombreuses qualités humaines, insista-t-elle : la conscience de ses propres limites (avoir lu un peu de philosophie ne suffit pas !), ne pas se substituer à l'autre mais faire appel à son savoir, être capable de remettre en question ses approches et son savoir, de supporter un haut niveau de perte de puissance et la dépossession de son propre savoir, qui sert à d'autres fins que celles auxquelles on le destinait soi-même. Il faut accepter de perdre pour gagner. Modestie, ouverture, curiosité, et absence de volonté de puissance, telles sont quelques-unes des conditions de possibilité d'une bonne pluridisciplinarité. Et les qualités dont Madeleine est l'illustration parfaite. Des

bases solides de chaque côté, le respect à la fois de soi et de l'autre, la confiance en soi et en l'autre, la capacité de comprendre le langage de l'autre et de traduire son savoir dans le langage de l'autre, après une délicate tractation, aller sur le terrain de l'autre pour faire travailler concrètement l'interdisciplinarité...

Voilà ce qu'exige l'interdisciplinarité, qui est tout un art de la communication (excluant le cannibalisme), et un pari sur l'inconnu (comme l'art, elle est un procédé inventif et créatif dont il faut accepter qu'il risque de n'aboutir à rien). En conclusion, l'interdisciplinarité a le charme de l'imprévisibilité ».

Du fait des conditions que requiert ce type d'expérience, on peut se demander s'il est possible de l'institutionnaliser... Pourtant, l'intérêt de l'interdisciplinarité est immense. Elle entraîne la transformation de la perception du savoir, qui cesse d'être mythifié. Elle fait des hommes, des chercheurs et non des détenteurs de savoirs fermés, elle ouvre le savoir en le confrontant au savoir de l'autre. A une époque où les disciplines universitaires sont de plus en plus hermétiquement closes sur elles-mêmes, elle permet d'autres progrès et ouvre sur des pistes de recherches différentes. Le désir d'interdisciplinarité – chez les personnalités un peu curieuses – naît d'ailleurs de la rigidité croissante du cloisonnement du savoir due à l'étrécissement des formations qui fait de trop nombreux scientifiques des techniciens et non des esprits ouverts, à la confusion entre science et technique, et au fait qu'on atteint les limites du paradigme mécaniste... Or au-dessus des cloisonnements, n'existe qu'un savoir, le savoir humain. L'interdisciplinarité est donc féconde sur les plans intellectuel, scientifique et humain, ces derniers étant indissociablement liés.

Nous parlâmes alors de l'école, où on ne peut que souhaiter qu'un tel procédé, si puissamment créatif, soit un jour introduit, bien qu'il soit en opposition avec la fonction malgré elle de l'école d'être un moyen de sélection sociale. L'interdisciplinarité œuvrerait pour une science humaniste, en grande partie libérée de son lien au pouvoir.

Le téléphone sonna, c'était Madeleine, que ses « antennes » avaient dû prévenir et qui me racontera bientôt, elle aussi j'espère, ce que représente pour elle la rencontre avec Agnès Lagache, et ce qu'engendra dans son travail, ses doutes, ses découvertes, sa vie de chercheur en somme, le paradigme du sens. Et qu'elle me donne un exemple concret d'expérimentation¹ née de cette interpénétration des savoirs.

A. de Souza

¹ Voir l'article intitulé : La rencontre de Madeleine Bastide et Agnès Lagache et « les états modifiés » de l'eau

INTRODUCTION

REFLEXION SUR LA MEDECINE ET LA SANTE

Si la médecine fait des progrès – on l'entend assez dire –, il n'est pas sûr que la santé, la santé publique, elle, en fasse. L'arbre ne doit pas cacher la forêt. Les prouesses de la technique médicale ne peuvent faire oublier les déceptions causées par les solutions apportées : maladies iatrogènes, réapparition de maladies anciennes qui gagnent même de nouvelles zones, « en raison parfois, comme s'en alarme l'OMS, dans son *Rapport sur la santé dans le monde en 1996* (*Le Monde*, 17 janvier 1997), d'une résistance acquise aux médicaments »... Et il faut ajouter à ce tableau inquiétant l'émergence de « maladies infectieuses véritablement nouvelles (...), trente depuis 1973 » (Rapport OMS), de pathologies incurables – les maladies dégénératives dont désormais on meurt plus que de vieillesse, celles qui relèvent de l'immunité... –, l'augmentation préoccupante du nombre des cancers, les manifestations intensifiées de certaines autres (asthme, allergie), et pour finir le mal-être général d'une population qui, quand elle n'est pas malade, n'est pas non plus vraiment en bonne santé... Et les dépenses de santé, témoins de ce malaise, sont hors de proportion avec les succès de cette médecine techniquement très efficace dans les épisodes d'urgence – les progrès de la chirurgie vont incontestablement dans le sens d'une amélioration du bien-être de l'homme – mais très peu dans les maladies chroniques, dégénératives, ou dites « fonctionnelles ». Ne faut-il pas d'ailleurs attribuer un certain nombre de « succès » aux améliorations apportées à l'hygiène plus qu'au progrès médical lui-même ?

Les limites et les dérives de la médecine moderne ne proviennent-elles pas de son absence de réflexion sur le sens de la maladie et sur la santé, réflexion philosophique qui devrait être l'affaire de tous, citoyen, patient, médecin ? En quoi consiste cette scientificité dont se réclame haut et fort notre médecine, que recouvre ce label brandi jusqu'à l'usure, argument dernier de toute discussion, instrument d'aveuglement général ? Et au nom duquel elle récuse toute approche différente ? Toute science est limitée par des paradigmes qui confinent l'intelligence qu'elle a du réel à l'intérieur d'une grille de lecture précise et toujours relative. En existerait-il donc une qui ferait exception à cette règle ? Se pourrait-il que ce soit le cas de notre science moderne ? Et dans le cas contraire, l'attitude qui consiste à occulter ses paradigmes est-elle « scientifique » ? Et qu'est-ce qu'un paradigme ? Et comment peut-on être un scientifique ou étudier la médecine et devenir médecin, sans avoir mis à jour les présupposés c'est à dire les fondements épistémologiques de ses propres démarches ? « L'objectivité » derrière laquelle se réfugient la médecine moderne et la science dont elle se réclame, est-elle une réalité ou un mythe, ne serait-ce pas le mythe de la science de ces deux derniers siècles ? La technique, à son tour est-elle neutre ? Quelles sont enfin les raisons de l'arrogance de notre médecine, jalouse de son immense pouvoir, un pouvoir qui l'apparente à une religion omniprésente et tentaculaire, gagnant chaque jour de nouveaux terrains ? Cette médecine ne véhicule-t-elle pas des valeurs, n'est-elle pas sous-tendue par une idéologie, des intérêts, n'est-elle pas le symptôme d'une société, la nôtre ? Et ne faut-il pas interroger ce « symptôme » ?

Conforme en cela aux objectifs essentiels de la FPH, à son inlassable et multiforme questionnement sur l'utilité sociale des sciences et de leurs progrès, cette étude sur la médecine, la maladie et la santé à laquelle nous nous sommes livrés tentera de répondre à quelques-unes de ces questions. Et suggérera des points de réflexion et pistes de recherche aux médecins, aux chercheurs, aux philosophes, à ceux qui nous gouvernent... et d'une façon générale aux hommes de cette fin de XXème siècle qui « se cherche »... L'ordre des articles suit peu ou prou celui dans lequel ils furent écrits, ce qui respecte et laisse apparaître la progression même de la pensée, dans la reconnaissance de sa subjectivité, incluant enthousiasme et tâtonnements propres à une réflexion vivante en cours d'élaboration.

Les procréations médicalement assistées, prouesses très en vogue, appelées à se banaliser, nous offriront un exemple (parmi d'autres possibles) de la non neutralité – je dirais par essence – de la technique. Et que signifie pour la recherche scientifique l'existence de ce qui par définition ne devrait pas l'habiter : le conformisme ? Force d'inertie, d'occultation de la découverte, le conformisme n'est-il pas antinomique de la science même et obstacle à l'inventivité ? Faisant de trop nombreux chercheurs des techniciens de la recherche, otages des pouvoirs économiques et politiques ? Pourtant, il est des orientations de la recherche différentes, comme il est d'autres approches de la santé, d'autres médecines possibles, d'autres philosophies et d'autres modèles de société viables. Nos découvertes scientifiques sont le miroir dans lequel nous nous regardons. « La science et l'histoire sont elles-mêmes influencées par la culture dominante et façonnées par les paradigmes en vigueur », « les théories scientifiques comme les mythes sont des constructions mentales, des tentatives visant à donner un sens au monde », nous dit Rupert Sheldrake.

De l'immense variété des médecines différentes, n'ont été retenues que des approches presque inconnues, au nombre desquelles j'ai délibérément cité l'homéopathie, car de toutes les pratiques inhérentes à notre culture, elle est celle sur laquelle se dit le plus grand nombre de contresens. Ce qui, on le verra, n'est pas dû au hasard... Elle nous impose, et ce de manière exemplaire, la nécessité d'un changement de paradigme, si on veut en fonder la rationalité et la rendre simplement compréhensible. Car le mécanisme, nous le montrerons, convient à la matière inanimée, à l'organe privé de vie, mais pas ou partiellement seulement à l'être vivant. Or ce nouvel outil épistémologique, adapté au vivant, existe désormais et nous ouvre tout le champ de la communication dans le monde biologique. A ce titre il débouche sur des approches scientifiques et médicales, pour la plupart encore inimaginables (et même des médicaments d'un type différent), et qui trouveront là leur cadre rationnel, c'est à dire les normes de leur propre rationalité. Le détour par la description de ce modèle logique de la connaissance différent du mécaniste et que l'on doit à la philosophe Agnès Lagache, nous permettra d'esquisser de nouvelles pistes de recherche. Rectifiant cette erreur épistémologique deux fois séculaire qu'est la séparation entre le corps et l'esprit, ce « paradigme du sens » constitue à lui seul une véritable révolution de la pensée.

Partis d'une réflexion sur la médecine, nous aborderons une réflexion d'un type logique plus large sur la santé, l'homme, la société. Les médecines énergétiques et les rituels de guérison des sociétés traditionnelles nous apprennent que la quête de l'harmonie est la première étape obligée sur le chemin de la santé. Et si la beauté n'était pas un hasard ? La

laideur n'aurait-elle rien à voir avec la maladie ? Et le monde et la santé n'ont-ils pas besoin... de beauté ? Des réponses, déjà, existent.

Les chemins empruntés dans ce document nous ont menés du savoir cloisonné à la réflexion interdisciplinaire, féconde en nouvelles approches. On explorera ces champs du savoir en plein bouleversement, en utilisant ces passerelles mises à notre disposition par la FPH. L'épistémologie y apparaît comme la voie royale de la pensée, et scientifique et philosophique.

De même que la réflexion sur la médecine passe par une réflexion philosophique sur la maladie et la santé – les études de médecine resteront bancales tant qu'elles n'adjoindront pas cette discipline à leur cursus –, de la même manière, la science du siècle prochain ne pourra progresser qu'enrichie de cette dimension de lucidité – et disons-le d'intelligence – qu'on appelle l'épistémologie. « Elle est, dit Gregory Bateson, le grand pont qui relie toutes les sciences... » Et elle est la conscience de chacune. La compréhension de l'être vivant comme globalité en relation avec le monde qui l'entoure, nous est désormais ouverte. Elle est le chemin par lequel passe une vraie politique de santé.

Agnès de Souza et Philippe Servais

L'ensemble des articles de ce document a été écrit par mes soins, à l'exception de celui intitulé *La mémoire de l'univers* que l'on doit à Philippe Servais. Par ailleurs, j'adresse mes plus vifs remerciements à ce dernier pour l'apport très précieux des informations, des suggestions et des connaissances dont il a enrichi ma propre réflexion tout au long de ce travail. Je lui suis infiniment reconnaissante de la confiance qu'il m'a témoignée en me chargeant de cette étude, et des encouragements qu'il m'a prodigués et qui me furent d'une très grande aide.

Agnès de Souza

REFLEXION SUR LA MEDECINE ET LA SANTE

SOMMAIRE

I /

Examen critique de la médecine : la technique n'est pas neutre, les orientations de la médecine moderne, ses choix, les « services » qu'elle propose, non plus !

– Dossier sur les procréations médicalement assistées. Plusieurs angles de réflexion et plusieurs articles à partir des ouvrages de :

– Professeur Jean-Pierre Relier

– Michel Serres

– Jacques Testart

– Marie-Magdeleine Chatel, psychanalyste

1 /– « L'aimer avant qu'il naisse » : un beau, un émouvant programme au service des enfants à naître. Grossesse, procréations médicalement assistées (PMA), prématurité, souffrances... Le cri d'alarme du Professeur Jean-Pierre Relier dans un livre magnifique.

2 /– FIVETE et pouvoir, ou la procréation aux mains des médecins : Une réflexion née de la lecture de « L'œuf transparent » de Jacques Testart, sur le sens, pour nos sociétés humaines, de la médicalisation de la procréation. Un ouvrage d'une lucidité visionnaire incomparable.

3 /– La victoire du pot de verre sur le pot de chair, ou l'émergence d'un « monde sans pitié » : au sujet de l'humanité « in vitro », le point de vue de Michel Serres dans un article intitulé « De chair ou de verre ». Une réflexion sur la « tentation d'excellence » de l'homme occidental qui le fera inéluctablement utiliser les progrès de la génétique pour créer des enfants selon son goût : une recherche du meilleur qui risque de n'engendrer que le pire... Face aux pratiques eugénistes et au monde sans pitié que nous préparons, Michel Serres fait appel aux qualités de cœur, seules capables de nous sauver...

4 /– La nouvelle médecine de la procréation se fonde sur l'amalgame du désir et de la volonté, du conscient et de l'inconscient : le témoignage de la psychanalyste Marie-Magdeleine Chatel, avec son ouvrage « Malaise dans la procréation », rend à la procréation et à la fécondité leurs dimensions symbolique, subjective, affective... Dimensions volées, amputées, niées par la médecine moderne qui apporte à ce qui n'est pas une maladie une réponse strictement technicienne, faisant d'un corps vivant une simple machine, du sujet un objet. Un regard pénétrant et une critique justifiée de la volonté de puissance de la médecine « scientifique ».

5 /– Les vaccinations et la santé : vaccine-t-on au mépris de la santé ? Un point de vue sur la vaccination, celui du dr Guy Loutan de Genève, qui apporte un éclairage

intéressant sur cette question et attire l'attention sur la gravité des dangers que, par ses interventions intempestives, la médecine fait courir à l'humanité.

II /

Quelques preuves du conformisme dans la science : les préjugés ont le pouvoir

6 /– Deux poids deux mesures (une action mécanique peut changer les propriétés d'une substance sans en modifier la composition chimique : un axe de recherche pour la science, et des exemples choisis dans la pharmacopée comme dans la technologie moderne). Expérimentations de G. Resch et V. Gutmann. Ce qu'on ne conteste pas dans la technologie la plus moderne est utilisé comme argument contre l'homéopathie : une résistance peu scientifique, qui camoufle mal des enjeux de pouvoir.

7 /– A qui appartient la science ? Un exemple de conformisme dans la recherche scientifique : NON à la « mémoire de l'eau » : « l'affaire Benveniste », et les réactions de frein des milieux scientifiques à ces expérimentations sur ce que les médias ont appelé « la mémoire de l'eau ».

III /

Autres visions du monde, autres approches de la santé et de la médecine :

8 /– Pour une vision globale de la médecine, une réflexion sur la santé et le sens des maladies, et une description intéressante de la biographie humaine et de son parallélisme avec l'histoire de l'humanité : une réflexion – d'inspiration steinerienne – du docteur Kempenich dans un article intitulé « pour une médecine de sagesse ».

9 /– « Docteur, pouvez-vous nous guérir de nos inondations ? » La médecine navajo dans toute sa « Beauté »... et à travers ses rituels de guérison. Une médecine efficace qui est aussi une philosophie magnifique et qui ouvre sur une interrogation métaphysique profonde. Cette vision du monde nous met face à nos responsabilités individuelles et collectives. Et remet le problème de la santé à sa juste place, dans son lien incontournable avec les modes de vie et les choix de société.

10 /– Le temps, le sacré, l'être, la santé... Une réflexion sur le temps cyclique, le sacré, l'harmonie nécessaire à la santé, ou l'importance du recentrement des énergies et du rôle du mental dans la santé : une réflexion née du contact avec les cultures navajo et aborigène.

11 /– « La mémoire de l'univers » de Rupert Sheldrake, l'univers est un être vivant en permanente évolution, doté d'une mémoire cumulative, et non une machine. Selon cette théorie évolutionniste, les lois de la nature sont habituelles et non éternelles. L'éblouissante hypothèse sheldrakienne des champs morphiques et de la résonance morphique, par laquelle le passé devient présent, jette une lumière nouvelle et stimulante sur la question de l'efficacité des rituels (de guérison ou autres) des sociétés traditionnelles. Une lecture décisive, qui bouleverse toute notre conception matérialiste du monde, apporte des fondements pour une vision du monde différente et pour d'autres

sciences ; qui permet aussi et enfin de fonder la rationalité des approches, des philosophies et des médecines des sociétés traditionnelles. Une lecture qui ressemble à une initiation sur le chemin de la Connaissance. Et vous transforme irréversiblement.

12 /– L'ethnopharmacologie au Guatemala : un exemple de « passerelle » entre deux champs du savoir, l'application d'un concept nouveau à l'intersection des sciences exactes et sociales. Une démarche qui fait ses preuves dans la contribution qu'elle apporte au bien-être de cette population (amélioration de la santé), et permet le surgissement de pistes d'investigations alternatives au savoir compartimenté.

13 /– L'homéopathie n'est pas une médecine douce : « Le choix de l'homéopathie » de Philippe Servais, médecin homéopathe. Ou la fin des idées fausses sur une médecine mal comprise, mal connue, souvent mal pratiquée... même par certains homéopathes ! Une médecine, surtout, que l'on peut comprendre à la lumière de l'outil épistémologique qui lui est adapté, « le paradigme du sens » élaboré par la philosophe Agnès Lagache.

14 /– « Homéopathie et allopathie : tout les oppose ». Une vision récapitulative sous forme de tableau, de leurs approches, de leur action, de leurs fondements...

IV /

Une réflexion épistémologique

Epistémologie et interdisciplinarité

15 /– Quand la philosophie rencontre l'immunologie... Sur les travaux d'Agnès Lagache, philosophe, et Madeleine Bastide, immunologue : Application d'un nouveau paradigme – la logique des signifiants concrets ou « paradigme du sens » – à l'immunologie. Expérimentations et conclusions. Une véritable révolution de la pensée, et dans son sillage, de la médecine.

16 /– « Le paradigme du sens, un nouveau modèle rationnel » par Agnès Lagache et Madeleine Bastide. Les organisations biologiques sont des structures d'information en dialogue permanent avec leur environnement. Description des principes de la communication analogique. Soit une nouvelle approche du vivant, compréhensible à la lumière de la logique moderne.

17 /– Une autre vision des rapports de l'esprit et du monde et le refus du totalitarisme : la pluralité des paradigmes selon Agnès Lagache : une vision ouverte et non totalitaire, des rapports de l'esprit et du monde. Des outils de la connaissance différents pour des niveaux d'organisation du réel différents, soit des outils adaptés à leur objet.

18 /– Une notion maîtresse : la médiation. L'opérateur qui rend possible une troisième voie, alternative au matérialisme mécaniste et à l'idéalisme abstrait : la médiation, chez Agnès Lagache, est le concept opératoire du paradigme du sens.

Le paradigme du sens plonge ses racines dans les 17^e et 18^e Siècles. Ces deux siècles virent briller une tradition ouverte et intelligente qui est celle des médiations et de l'unité de la nature.

19 /– Il faut rendre à Descartes ce qui est à Descartes... Descartes n'a pas fracturé la culture, il n'a pas séparé l'âme et le corps : un auteur à redécouvrir avec Agnès Lagache. Et Spinoza, donc !

20 /– L'intelligence des Lumières selon Agnès Lagache : avec Kant, Molyneux, Lessing, Diderot... Une tradition à laquelle se rattache l'homéopathie et d'où il faut repartir si l'on veut comprendre les phénomènes de la vie, les rapports de l'homme et du monde, et réconcilier la science et l'éthique.

21 /– La rencontre de Madeleine Bastide et Agnès Lagache et les « états modifiés » de l'eau. L'interdisciplinarité vue par l'immunologue Madeleine Bastide, et le récit de ses plus récentes expérimentations (dans le cadre du paradigme du sens) dans la recherche en Hautes Dilutions. Des résultats étonnants, un champ jusque-là obscur qui s'éclaire, des pistes nouvelles qui s'ouvrent à la recherche, et l'intelligence – et la vie – enfin rendues à la Vie. Une exploration passionnante.

22 /– La santé, l'éthique, l'esthétique et le sacré : l'élégance selon Gregory Bateson. Une nouvelle vision du monde dans laquelle l'esthétique a une valeur hautement formelle : il y a de la beauté dans le langage que parle le monde ... L'interdisciplinarité comme élaboration de nouveaux « modèles » communs à différentes disciplines et non simple échange d'informations entre elles...

23 /– De la nécessité de l'épistémologie... : La réflexion sur la médecine comme sur tout autre champ de la pratique humaine passe par une réflexion épistémologique. « Les problèmes que le monde connaît actuellement viennent de nos mauvaises habitudes épistémologiques » dit Gregory Bateson dans *Une unité sacrée*.

24 /– (... A) L'Epistémologie de Gregory Bateson : Une Epistémologie ou **Ecologie de l'esprit** qui pose les fondements d'une science plus riche, plus belle, plus complexe que ne l'est notre science occidentale des 19^e et 20^e Siècles. Et fait de lui un des précurseurs d'un changement complet de paradigme qui modifiera toute notre vision du monde.

CONCLUSION

25 /– « Les Entretiens de l'Espoir » : Les Entretiens Internationaux de Monaco. Les échos les plus récents sur l'état des recherches concernant les hautes dilutions, et autres modes de transfert de l'information d'une substance en l'absence de cette dernière. On n'est plus au bord de la révolution épistémologique, on est dedans ! Une réflexion par ailleurs sur la place des médecines non-conventionnelles dans notre société.

L'aimer avant qu'il naisse

Un beau, un émouvant programme au service des enfants à naître

C'est peut-être pour avoir consacré toute sa vie à tenter de soulager les souffrances endurées par les prématurés, que le Professeur Jean-Pierre Relier, successeur du Professeur Alexandre Minkowski à la tête du service de médecine néonatale de l'hôpital Port-Royal, a pris conscience de la nécessité d'informer les futurs parents des conditions que requiert une grossesse si l'on veut offrir à l'enfant à naître les meilleures chances de santé et d'équilibre. Et lui éviter, car ils sont le plus souvent évitables, ces maux de la prématurité qui s'appellent détresse respiratoire souvent suivie de mort ou de dégâts neurologiques, troubles digestifs, cérébraux, et profond traumatisme causé par la perte du milieu nourricier. De cette prise de conscience, est né ce livre bouleversant « L'aimer avant qu'il naisse », que le Pr. Relier adresse aux mères, désireux de partager avec elles son expérience personnelle et son savoir le plus récent sur le fœtus.

Dans ce magnifique ouvrage, à la fois cri d'alarme, appel au secours des qualités de cœur et de bon sens, dénonciation d'une société devenue scandaleusement capricieuse et matérialiste avec trop souvent la complicité d'un corps médical qui y trouve son compte (en banque, en volonté de puissance), le Pr. Relier explique l'importance déterminante et vitale pour l'enfant du lien entre sa mère et lui avant la naissance, et décrit ce qu'est une « grossesse idéale ». Il veut :

- **nous enseigner que le lien mère-enfant est un lien « bio-affectif » :**

Ce lien qui s'installe dès les premières semaines de la conception et rend chacun des deux sensible « aux variations de l'autre sans être fondu dans cet autre », est aussi bien biologique qu'affectif et la distinction entre ces deux dimensions est dans les faits impossible. L'angoisse, le stress, une vie trop agitée de la mère sont des facteurs de trouble pour l'enfant, les hormones du stress de la mère contaminant l'enfant à travers le placenta, quand à l'inverse, une vie calme, psychologiquement équilibrée et raisonnablement fatigante constitue le milieu idéal pour un développement harmonieux. Et encore ces conditions ne suffisent-elles pas si l'amour n'en fait pas partie, qui peut-être fait sécréter des substances, des protéines plus actives transmettant à l'enfant un plus grand désir de vivre ? Les prématurés nous montrent que l'amour est pour eux un principe aussi vital que l'oxygène ou les acides aminés. A titre d'exemples, l'expérience des « mères kangourous » qui s'est pratiquée à Bogota pour des prématurés sains et qui maintenus continuellement contre la mère connaissent un développement rapide, ou celle de la pratique du « peau à peau » dont bénéficient des prématurés malades à la maternité de Port-Royal, et qui réinstallant chez eux leurs repères sensoriels, leur apporte l'énergie nécessaire pour lutter contre la maladie. Aimer fait aussi partie de la prévention.

- **lutter contre une société matérialiste et égoïste :**

Calme, douceur, disponibilité, sérénité, amour, patience, sont des vertus qui n'ont peut-être plus place dans nos sociétés, mais ce sont les droits que la nature réclame pour l'enfant à naître, et pour lesquels se bat ici le Pr. Relier. Il nous fait part de sa révolte face à ces dérives d'une société qui veut plier la nature à ses désirs et dont les comportements égoïstes et capricieux foisonnent. Ainsi celui de la femme qui préférant asseoir sa position sociale avant d'avoir son premier enfant, veut penser qu'il est équivalent d'attendre un enfant à 25 ou 35 ans alors qu'un utérus de 35 ans n'a plus la souplesse qu'il avait à 25 et risque d'entraver l'épanouissement du fœtus ; ou de celle qui, n'ayant pas la patience d'attendre une grossesse naturelle, réclame – après parfois trois mois d'infécondité passagère ! – une fécondation « in vitro ». Mais le plus aberrant n'est-il pas encore l'empressement du médecin à apporter ce type de « services », sachant sur quelles immenses souffrances ils débouchent trop souvent ? Combien bouleversante à cet égard est l'évocation de la détresse des tout-petits branchés à des appareils dans des cages de verre...

- **rappeler à la médecine la nature de sa mission qui n'est pas la prestation de... caprice ! :**

Cet ouvrage qui parle essentiellement d'amour – n'y trouve-t-on pas le goût du lait maternel qualifié de « goût de l'amour » ? – est aussi une implacable mise en garde contre les excès de la médecine technicienne aveuglée par ses propres performances, à l'affût de prouesses toujours renouvelées, et qui finit par considérer un bébé comme un objet fabricable en série, ne distinguant plus la fin des moyens, oublieuse de la nature de sa mission première qui est de soulager et soigner, non de satisfaire des aberrations de civilisation.

Or, cet oubli n'a rien d'inoffensif. L'extension (démessurée pour la stimulation ovarienne) des techniques de procréation assistée entraîne une importante recrudescence de la prématurité. Entre 1987 et 1989, le nombre d'enfants issus de ces procréations est passé de 5 à 19 %. Et représente 30 % de la population totale des prématurés.

Le recours à ces techniques pose le problème de la perversion de l'exercice médical ramené à une offre de service, et appelle la définition d'un critère supérieur de légitimité : la souffrance psychique (ici désir de grossesse non immédiatement satisfait) est-elle légitimement du ressort de la médecine technicienne ? Pour le Pr. Relier, l'intérêt de l'enfant devrait être le seul but recherché par la médecine. Et c'est pour lui l'occasion de réaffirmer que si la science est quantitative, la médecine, elle, n'est pas une science et a pour premier devoir de soulager le malade et d'améliorer sa qualité de vie. Il se scandalise de ces expérimentations qui consistent, à l'étranger, à tenter de maintenir des enfants en vie dans le ventre de leur mère morte dans un accident : s'ils avaient survécu, où aurait été la qualité du lien mère-enfant ? De même, il reste sceptique devant la technique de réanimation du nouveau-né qu'est l'oxygénation extra-corporelle qui sauve un grand nombre d'enfants mais en laisse beaucoup handicapés à vie : sa légitimité est précisément fondée par ceux qui la pratiquent sur la quantité (des vies sauvées), non sur la qualité (de vie à venir de ces enfants).

★★★

Pourquoi ne pas laisser conclure le Pr. Relier lui-même : « Si le pouvoir de fabriquer des êtres viables envire l'homme, agissons-nous ce faisant dans le sens d'une plus grande humanité ? » Et qui nous montre que, malgré sa volonté de puissance technologique, la médecine moderne renoue malgré elle avec des principes connus des sages populaires. Les cultures anciennes avaient conscience, nous rappelle-t-il, des besoins psychophysiologiques de la femme enceinte, comme l'illustre le très joli exemple de ces cliniques prénatales chinoises qui, il y a mille ans, permettaient aux mères d'attendre leur enfant dans la sérénité et la beauté. Une fois de plus l'ethnologie ou les carnets de voyageurs viennent à notre rencontre ; ainsi les récits de l'explorateur Francis Mazière concernant les coutumes des indigènes du Gabon relatives à la grossesse, comme de ne pas dire de mots grossiers en présence d'une femme enceinte, et qui vont dans le même sens que certaines constatations de clinique psychothérapeutique. A ces savoirs traditionnels font écho les plus récentes conclusions des recherches « scientifiques » en matière de sensorialité fœtale qui montrent que si « l'aide médicale technique est dans certains cas inévitable, l'amour maternel est dans tous les cas indispensable ».

4 juin 1994
Agnès de Souza

ETHIQUE – MEDECINE PREVENTIVE – ETHNOLOGIE – RELATION SCIENCE SOCIETE – AVENIR DE
L'HUMANITE – MEDECINE NEONATALE – RELATION SCIENCE MEDECINE – AMOUR – RESPECT DE LA
NATURE – GROSSESSE – PREMATURITE – PMA – STERILITE

* Sources *

Jean-Pierre RELIER. L'aimer avant qu'il naisse : le lien mère enfant avant la naissance, Albin Michel 1993
(ISBN 2 221 07472 6). 206 p.

Fivete et pouvoir : la procréation aux mains des médecins

Le 23 juin 1994, le parlement votait trois lois sur la bioéthique et dotait ce domaine en perpétuelle évolution du cadre législatif attendu. Notre réflexion sur le sens, pour nos sociétés humaines, de la médicalisation de la procréation, s'est enrichie à la lecture de « L'œuf transparent » de Jacques Testart dont la lucidité visionnaire nous a semblé incomparable. Un ouvrage d'une étonnante actualité.

La FIVETE, au nom d'oiseau étrange – affectionnant cette métaphore, J. Testart dit qu'on n'est pas près de lui couper les ailes – signifie Fécondation In Vitro Et Transfert d'Embryon. Cette technique qui consiste à effectuer en laboratoire la rencontre de l'ovule et des spermatozoïdes, pour, un à trois jours plus tard, placer dans l'utérus, le jeune embryon afin qu'il s'y développe, est, depuis la naissance d'Amandine en 1982 (premier « bébé-éprouvette » français) la plus vogue des méthodes de procréations médicalement assistées (PMA). Dès la fin 86, plusieurs milliers d'enfants étaient nés dans le monde de cette façon. Au départ mise au point pour pallier l'obstruction des trompes, elle est utilisée désormais pour de nombreuses autres indications, même celle de « stérilité inexplicée », souvent d'origine psychogène, pour laquelle la FIVETE joue parfois le rôle de rupture du barrage que l'inconscient oppose à la procréation. Par ce qu'on appelle « l'effet de liste », 10 % des couples inscrits sur les listes d'attente FIV voient la nature combler leurs vœux ! Dans ces cas, la stérilité est le symptôme d'un blocage d'origine psychique et/ou sociale et devrait être traitée comme tel.

Par ailleurs ce qu'on nomme stérilité ne recouvre souvent que l'incapacité à supporter l'attente d'un enfant, qui ne se conçoit pas au gré des caprices d'une programmation sociale : carrière d'abord, enfant ensuite, à un âge où la fertilité est considérablement diminuée : elle baisse dès 25 ans ! On ose parler de « stérilité inexplicée » pour des femmes de plus de 45 ans ! Problème médical ? Non ! Problème de société que celui de désir d'enfant tardif accompagné de l'exigence de l'obtenir rapidement.

L'usage impropre qui est fait ici du terme « stérilité » – il s'agit d'hypofertilité – nous montre que la stérilité est loin être une entité médicalement bien définie, et que sa définition est la question centrale, le lieu où commence la dérive et où s'amorce la prise de pouvoir médical. « Tout progrès significatif de la biologie devient du pouvoir entre les mains médicales » dit J. Testard. La stérilité médicalement constatée ne représente pas plus de 5 % des couples engagés dans les PMA. On y voit de plus en plus fréquemment des couples jeunes après seulement 6 mois d'attente... délai normal pour une femme normalement fécondé !

Si l'attente ou un travail psychothérapeutique permettent souvent l'accès à la maternité, c'est pourtant la FIV qui est le plus souvent proposée. La France est le pays qui a le plus investi dans le développement de ces technologies. Le nombre des tentatives de FIVETE par million d'habitants est en France 7 à 8 fois supérieur à ce qu'il est outre-Atlantique. Il est vrai que la prise en charge en France de ces soins par l'Etat est largement assurée. La raison d'une telle prolifération ne se trouve pas seulement du côté du désir des praticiens de donner des enfants à des couples, mais des enjeux sociaux majeurs, économiques, idéologiques, politiques, des enjeux financiers considérables qui sont engagés pour les industries pharmaceutiques et productrices de matériels chirurgicaux, pour les laboratoires de biologie, les praticiens et aussi pour la recherche sur les ovocytes et les embryons. Si l'on continue si largement à pratiquer la stimulation ovarienne (qui produit la ponte de plusieurs ovules), alors qu'on s'est rendu compte que les taux de succès en cycle spontané (avec un seul ovocyte) leur sont comparables, c'est pour ces raisons. Et pourtant les inducteurs d'ovulation sont à l'origine des accidents d'hyperstimulation, des grossesses multiples qui entraînent prématurité et mort, des problèmes éthiques liés à la congélation des embryons surnuméraires, des conséquences psychologiques pour l'embryon in utero et sa mère, de la « réduction » (élimination) de l'embryon voisin... Mais qui veut d'un contre-pouvoir ?

L'évaluation objective de ces technologies est impossible de la part de ceux qui sont juges et parties et le consensus est total entre les acteurs de l'offre et de la demande. Le médecin est mythifié et les échecs de la médecine perçus comme des exploits.

Le vrai danger de la FIVETE, au-delà de ses abus et échecs réside dans l'eugénisme qui, avec le tri des embryons avant réimplantation, est appelé à se répandre. La loi, déjà, l'autorise « à titre exceptionnel ». La FIVETE qui met l'œuf fécondé à portée de mains des chercheurs, en fait la cible idéale pour une démarche hygiéniste justifiée par l'éradication des maladies héréditaires. Puis la liste des maladies légitimant le recours au génie génétique s'allongera tandis que, l'idée des manipulations se banalisant, on s'accoutumera à considérer ces derniers comme un niveau remède, préventif et définitif. Le laxisme actuel dans les indications de la FIVETE autorise à penser qu'après avoir exigé l'enfant à tout prix on voudra l'enfant parfait, héréditairement contrôlé. Puis celui dont on aura choisi le sexe, souffrance psychique à l'appui de la demande ! « *Entre la liberté de choisir d'un côté et de l'autre le sujétion au hasard, le débat n'est-il pas dépassé avant d'avoir eu lieu ?* » demande J. Testart. Cette perspective de l'enfant « clef en mains » « pose problème. Quel est cet enfant fantasmé par les parents ? Quel est le danger pour l'espèce de la calibration individuelle de la procréation ? Vers quoi allons-nous si ce n'est, avec la sacralisation du génétique, le triomphe du narcissisme des géniteurs, de la peur de l'étranger ? L'enfant preuve d'amour remplacé par l'enfant porteur d'un patrimoine génétique. Une motivation qui, poussée à l'extrême, aboutirait au clonage. La médecine qui offre ces services est symptomatique d'une société dont l'égoïsme et l'infantilisme se lisent dans les fantasmes projetés sur l'enfant produit. D'une société privilégiée et minoritaire sur une planète en détresse où règne une médecine de survie et où notre potentiel de recherche pourrait être utilisé autrement. Assistance ou assistant ? La médicalisation de la vie n'a plus de borne. Une réflexion éthique s'impose, mais en amont de la recherche, car elle seule peut déboucher sur de vrais choix. La recherche fondamentale étant toujours appliquée à plus ou moins longue échéance, c'est au niveau de la production des recherches que doit s'exercer le contrôle social.

★★★

Les mots de J. Testart sonnent juste. Ils sonnent le glas d'une certaine humanité et nous alertent sur le type de société en train de naître de nos éprouvettes. Peut-on après une telle lecture pratiquer l'aveuglement volontaire ? Avec la médicalisation de la procréation, la volonté de puissance de l'homme a trouvé un nouveau champ d'action. Où l'on voit, forte de l'idéologie scientiste sur laquelle elle s'appuie, la blouse blanche s'emparer des corps et de leurs organes, auxquels elle dénie bien sur toute âme (comprendons tout sens, symptôme-sens), jusque dans un des replis les plus intimes de l'être, la transmission de la vie. La médecine, cette religion moderne, dépouille ainsi le corps de sa dimension opaque de désir, l'univers, de sa poésie, le « hasard », de ses bienfaits, la vie, de son mystère et du risque qui lui est consubstantiel, mais contre lequel, mystificatrice, elle fait croire en la possibilité d'assurances. Où se réfugiera alors la magie de la vie ?

23 septembre 1994
Agnès de Souza

RELATION SCIENCE SOCIETE – AVENIR DE L'HUMANITE – PHILOSOPHIE – BIOETHIQUE – PMA – FIV –
STERILITE

* Sources *

Jacques TESTART *L'œuf transparent*, Flammarion 1986
(ISBN 2 08 081 157 6). 216 p.

La victoire du pot de verre sur le pot de chair ou l'émergence d'un « monde sans pitié »

A la suite de la lecture de l'ouvrage « Le désir du gène » du Professeur Jacques Testart – dont il salue l'héroïsme solitaire – le philosophe Michel Serres a analysé pour « Impact médecin hebdo » ce qu'il appelle « la tentation d'excellence », une course au meilleur qui, pour lui, voue à l'échec, et pour bientôt, le combat de l'utérus de chair contre son plus grand rival des temps à venir, l'utérus... de verre. Combat perdu d'avance pour l'utérus de chair, qui ne résistera pas plus au voisinage de son homologue de verre que le pot de terre de notre fabuliste ne résista à celui de son invulnérable ami de fer.

Loin d'être un accident de parcours dans notre histoire, cette « *tentation d'excellence* », telle qu'il l'analyse, paraît chevillée au corps de l'homme occidental. Privée ou publique, elle est en effet une exigence de tout le monde tout le temps, de faire, d'avoir, de construire, d'obtenir partout, dans tous les domaines, ce qu'il y a de meilleur. Comme le rappelle le philosophe, qui ne souhaite vivre dans la meilleure société ou n'essaie de trouver pour ses enfants la meilleure institution ? Et pour n'importe quoi le meilleur rapport qualité/prix ? Comment alors pourrions-nous renoncer, si l'on en a les moyens, à créer les meilleurs fils et filles ? Or, ces moyens, les progrès de la génétique les mettent désormais à notre portée. Ils s'appellent élimination des maladies géniques en amont de l'embryon et instauration d'une sélection parmi les possibles encore à naître. Et la dérive est aisée du possible au probable.

▪ La course au meilleur

Nous ne sommes jamais sortis de cette « tentation d'excellence », Michel Serres en prend pour preuve les enseignements de l'histoire qui nous montrent que les sociétés ont toujours été gouvernées par les meilleurs, les plus forts ou les plus cultivés : la démocratie n'est qu'une aristocratie déguisée des « *nantis et des favorisés, face au tiers et au quart monde des laissés pour compte* » mais qui a changé de nom, comme l'eugénisme en changera pour être accepté. Ce qu'il sera, comme une des composantes de l'amélioration de la vie des « meilleurs », qu'en Occident on appelle le Progrès. Michel Serres dénonce ici un darwinisme social sous-jacent qui ouvre la voie à l'eugénisme dont le projet est de sélectionner les meilleurs, comme le font jardiniers et éleveurs. Et il le dénonce, car il ne se fait pas d'illusion quant à l'issue de cette recherche du meilleur qui ne peut engendrer que le pire, car comment l'homme pourrait-il savoir ce qui est le meilleur pour lui ? Il faut compter avec les interactions qui font qu'une avancée incontestable prise en elle-même va dans son rapport avec une autre donner un résultat global négatif, tel élément mauvais pouvant à l'inverse rendre bon l'ensemble combiné de ses voisins. Michel Serres met en lumière le fait que l'eugénisme (qui veut améliorer l'espèce) pose les mêmes problèmes que l'idée de progrès (qui veut améliorer le monde alentour). Et il appelle l'homme à la prudence et à la lenteur. L'homme peut-il poser des questions « intégrales » ? Il rappelle que c'est de la recherche exclusive du meilleur, marque peut-être d'une espèce en voie de disparition, que sont morts tous les grands empires.

▪ Sujet, objet, instrument

Tout comme Jacques Testart qui l'analysait rigoureusement, Michel Serres dénonce le procédé par lequel notre société, et les sciences de la génétique en particulier, font cyniquement un objet d'un sujet, à des fins utilitaires ou d'expérimentation, en prenant toujours ces objets d'études parmi les moins forts ou les moins bons, animaux, femmes, enfants. En sciences humaines, voit-on des bergers des Pyrénées venir étudier les mœurs des professeurs au Collège de France ? Notre société ne tarde pas à faire de l'objet un instrument : ainsi, l'animal-objet d'études fournira-t-il des organes de rechange. L'homme lui-même n'échappe pas à cette règle ! J. Testart a remarqué qu'en quelques années le moment de la mort (dans sa définition) s'est beaucoup avancé tandis que celui du commencement de la vie a eu tendance à retarder... pour que nous puissions utiliser quelques objets demi-vivants ou morts à demi pour la technique et le commerce ! L'important n'est pas tant la définition de la vie ou de la mort que ce vers quoi dérive l'effort de définition, vers l'objet puis vers l'instrument.

▪ Le cœur, contre-pouvoir de la raison

La compétition féroce dans laquelle se trouvent plongés le progrès et la recherche scientifique oblige à la course au meilleur, et parallèlement, à fabriquer le meilleur des hommes. Pour l'épistémologue qu'est Michel Serres on voit pour la première fois l'histoire s'identifier à la science, comme explication et transformation du monde, et lui dicter sa réponse. C'est pourquoi le remède au risque d'eugénisme se trouve moins entre les mains des scientifiques, plongés dans la concurrence que du côté de la morale, du droit, du cœur, de l'émotion qui pour lui, comme pour J. Testart, pourrait et devrait devenir un régulateur des applications de la science. Mais à l'échec prévisible de la lutte contre l'eugénisme, le Pr. Testart voit entre autres raisons le désir invincible d'éradication des émotions, auquel précisément le tri préalable des œufs et la diagnostic préimplantatoire devront leur succès. Ainsi Michel Serres voit-il l'Occident rationnel s'acheminer vers un « meilleur des mondes » mortuaire et froid comme la pierre, excellent et dénué d'amour comme de pitié, tel que l'était le glorieux 17^e siècle méprisant des souffrances et de la pauvreté. De toute urgence, le cœur et l'amour doivent être réhabilités, qui, seuls, permettent au meilleur de ne pas tourner au pire. L'amour ignore la comparaison et la hiérarchie, comme le montre cette jolie parabole : l'humanité naquit de ce qu'un Adam un jour crut qu'existait pour lui une Eve unique et singulière, et non pas plus belle ou plus riche ou meilleure. Mais de la pomme, à la tentation de laquelle ils succombèrent et qui s'appelait comparaison – le diable leur dit qu'ils deviendraient *comme* Dieu – naquit l'Histoire, fleuve de larmes et sang mêlés qui prit la place du merveilleux jardin.

★★★

Conviction ici que le progrès tel qu'il est conçu en Occident, aliéné à la recherche scientifique, ne favorise pas les attitudes qui iront dans le sens d'une meilleure humanité. Cet article dans lequel se déploie la lucidité de l'épistémologue, a l'intérêt, à travers l'analyse qui est faite de la tentation d'excellence, de nous alermer sur le triple caractère : historiquement inéluctable, moralement inacceptable et philosophiquement absurde, de l'eugénisme. Inéluctable à un moment donné de notre histoire, comme une des composantes de notre progrès. Moralement inacceptable, car outre qu'est odieux tout procédé qui tend à faire de l'individu un moyen et non une fin en soi, l'eugénisme est « inhumain », au sens où la définition même de l'humain se réfère à la bonté, à la compassion, à la faiblesse et à la fragilité qui caractérisent la place de l'homme dans la nature, et non à la force la plus grande ou la place la meilleure. Enfin, philosophiquement absurde, car la recherche du meilleur ne peut donner que le pire dans la mesure où l'homme ne peut posséder le savoir absolu qui lui permettrait de connaître ce « meilleur ».

On peut ajouter ceci : cette tentation d'excellence qui définit si bien l'homme occidental n'est pas universelle. L'ethnologie nous décrit des sociétés qui en sont, semble-t-il, dépourvues, et nous enseigne donc la possibilité, si l'on veut rendre – ou donner – à l'humain son humanité, d'autres modèles.

13 juin 1995
Agnès de Souza

PHILOSOPHIE – ETHIQUE – GENETIQUE – HUMANISME – AVENIR DE L'HUMANITE – RELATION SCIENCE
SOCIETE – RELATION COURT TERME LONG TERME – PMA

* Sources *

Michel SERRES, *De chair ou de verre*, in Impact médecin hebdo, n° 175, janvier 1993
Voir aussi : Jacques TESTART, *Le désir du gène*, Champs-Flammarion, 1994, (2 08 081282 4). 281 p.

La nouvelle médecine de la procréation se fonde sur l'amalgame du désir et de la volonté, du conscient et de l'inconscient

Témoignage de la psychanalyste Marie Magdeleine Chatel avec « Malaise dans la procréation »

Pour aller plus loin dans la compréhension du phénomène social que représente le développement considérable des techniques de PMA et l'engouement qu'elles suscitent, nous nous intéresserons au témoignage que nous apporte M.M. Chatel, du lien que les femmes entretiennent avec la médecine de l'enfantement, gynécologie et obstétrique. Un autre regard et les mots de la psychanalyse pour approcher l'énigme de la fécondité dans son rapport à l'inconscient et à la sexualité rappeller ce que l'instrumentalisation de la procréation fait oublier, faire émerger tout un champ humain obscur, rétif au quantifiable et à la preuve mais qui parle et vaut d'être écouté. Un livre qui éclaire, dénonce, met en garde.

▪ Pouvoir de suggestion...

Comment la procréation, qui n'est pas une maladie, peut-elle se retrouver entre les mains de la technique médicale, et le corps féminin tel un « meuble inerte » entre celles des médecins promus seule compétence reconnue ? M.M. Chatel raconte, pour l'avoir constaté lors des consultations de PMA auxquelles elle a assisté comme « invitée », le pouvoir de suggestion, sur les femmes, du discours médical, son effet inducteur dans le domaine de symptômes – que l'on voit évoluer avec les années – comme dans celui des demandes formulées par les femmes. Dans le cas des procréations assistées, la femme déclare sa décision d'enfanter, et c'est à cette volonté claire et consciente que s'allie la médecine. La demande est traitée par le système médical qui ne prend en ligne de compte que la capacité physio-biologique de la femme, faisant comme s'il s'agissait d'une maladie. Or, cette question qui reçoit une réponse exclusivement somatique est en fait en partie subjective. En effet, la stérilité somatique attestée est inférieure à 5 % (M.M. Chatel l'évalue à 3 ou 4 %) et ce ne sont pas ces stérilités définitives, légitimant le recours aux PMA, qui sont à l'origine du développement débridé de ces technologies mais les stérilités « énigmatiques », « psychogènes », celles qu'on nomme infertilité hypofécondité, etc. et qui relèveraient plus efficacement d'une écoute psychanalytique. La demande d'enfant non immédiatement satisfaite est appelée stérilité, qui n'a de médicale que d'être adressée à un médecin, dont on pense (effet inducteur) qu'il peut soigner ce qu'il a constaté.

▪ Après la contraception et l'avortement

Replaçant les PMA dans l'histoire des rapports entre les femmes et la médecine de l'enfantement, M.M. Chatel montre comment la contraception et l'avortement légal ont ouvert la voie au succès des pratiques de PMA. Par la disjonction sexe-procréation qu'elles ont opérée, elles ont amené les femmes à demander logiquement l'enfant à la technique médicale qui leur avait permis de le refuser. Et par la liberté qu'elles ont introduite, elles ont donné une impulsion à cette idéologie volontariste de l'enfant qui doit arriver quand on le décide, quitte à trop attendre et ensuite à forcer la nature. L'enfant désiré est devenu l'enfant programmé puis l'enfant fait par la technique, la femme étant soit enceinte soit stérile. Or, les enfants se fabriquent mal à coup de décision volontariste. (Le Pr. Frydman, rapportant les paroles de Daniel Silbony « *la volonté des deux gaméteurs compte pour du beurre* » ne disait-il pas lui-même qu'il n'y a pas de procréation volontaire chez les êtres humains ?)

▪ De la fécondité dans son lien au désir

Cette démarche qui participe d'une escalade – le médecin est fortement demandeur de la demande de la femme, dans une complicité totale du contexte social, puisque la sécurité sociale rembourse à 100 % les quatre premières tentatives – méconnaît le « ressort complexe de la fécondité », qui se trouve du 100 % les quatre premières tentatives – méconnaît le « ressort complexe de la fécondité », qui se trouve du côté du symbolisme, du désir, de l'inconscient... A lire M.M. Chatel, on comprend le peu de rôle que joue le hasard dans la survenue d'une grossesse, qui relève de la logique de l'inconscient. Elle est une somatisation, « *effet dans le corps d'une nécessité inconsciente* », dit M.M. Chatel qui a le mérite de rendre la place qui est la leur, dans la fécondation,

au désir et à la jouissance, de rétablir un pont entre la fécondité et l'érotisme, de témoigner du rôle fécondant des symboles, mots ou actes signifiants pour l'autre... Est fécondante la rencontre sexuelle porteuse de sens symbolique, pour la femme le signifiant étant souvent celui qui « *réalise une connexion inconsciente avec un sens de père* », pour l'homme, le symbole du don créateur. Or la nouvelle logique de la procréation évacue le désir et dissocie la paternité sexuelle de la procréation, supprimant l'effet magique de la part symbolique de ce désir. En faisant croire que la procréation est une affaire de substance chiffrable, elle est subjectivement stérilisante et se trouve à l'origine de la montée de l'infertilité.

La stérilité peut céder à la faveur d'événements agissant à l'insu des sujets, en cours de procédure d'adoption, après un entretien avec un prêtre ou un psy, par l'effet d'une rencontre avec ces « cliniciens éclairés » qui, résistant au pouvoir envoûtant de la maîtrise, poursuivent avec leurs patientes un dialogue qui s'avère parfois fécondant. Le blocage peut aussi résister et M.M. Chatel parle longuement de la problématique relation mère-fille, de l'énigme pour une femme de sa féminité qu'elle soumet au déchiffrement du savoir médical (qui s'en empare illégalement), et tous ces exemples démontrent la nécessité d'une pluridisciplinarité des compétences. Qui n'existe pas puisque le psy n'est pas sollicité préalablement à l'indication de FIV – qu'il pourrait compromettre – mais en fin de parcours et intégré à la logique médicale, pour humaniser la déception. Ainsi sont démontés les amalgames opérés entre stérilité et infécondité, (médecine du) désir et (médecine du) vouloir, procréations assistées et artificielles. Les fécondations in vitro ne sont en effet pas réparatrices mais palliatives, elles sont un nouveau mode, artificiel, de procréer, en rivalité avec le mode naturel et appelé à se banaliser, puisque la loi qui le légalise, n'interdit (et ne punit) pas ceux qui le pratiqueront sur des femmes à la stérilité non médicalement attestée. Ne s'insinue-t-il pas peu à peu dans les esprits l'idée que les enfants se fabriquent mieux avec l'aide de la technique et de la science que naturellement ?

★★★

La procréation assistée est l'un de ces exemples particulièrement frappants de la manière dont la médecine technicienne progresse et se fonde : elle excelle à remédier à des situations qu'elle a créées. Là, elle fabrique l'infécondité qui lui donne l'argument de son progrès. Il y a exploits, mais où est le progrès ? En traitant l'homme comme une machine hors communication avec lui-même et avec le monde, en niant la réalité particulière du corps, et de la maladie, qui s'exprime dans le symptôme, la biomédecine n'accroît pas la santé, état de bien-être impliquant l'être tout entier, dans sa communication avec le monde. La réflexion à mener est sur le sens de la maladie, cette « tentative de guérison » (Freud), qu'est aussi le symptôme. Le déni du symptôme qui est au cœur du développement considérable de la procréation artificielle est symptomatique de la logique de cette médecine dans tous ses champs d'action. Où l'on voit également que cette dernière a pris la place dans nos sociétés d'une nouvelle religion, qui va jusqu'à s'emparer d'un domaine jusque-là réservé au sacré.

15 novembre 95
Agnès de Souza

PSYCHANALYSE – BIOETHIQUE – STERILITE – RELATION SCIENCE SOCIETE – RELATION CULTURE
PROGRES – EVOLUTION D'UNE SOCIETE – PLURIDISCIPLINAIRE – PMA – GYNECOLOGIE –
OBSTETRIQUE

* Sources *

Marie-Magdelaine CHATEL, Malaise dans la procréation : Les femmes et la médecine de l'enfantement,
Albin Michel 1993 (ISBN 2-226-06648-9). 186 p.

Les vaccinations et la santé

Vaccine-t-on au mépris de la santé ?

L'article du Dr Guy Loutan de Genève écrit en réponse à celui d'un éminent confrère de la faculté, qui exhorte les populations et en particulier les mères à une vaccination systématique et répétée de leurs enfants, jette un éclairage tout à fait intéressant, pour ne pas dire aveuglant, sur la question des vaccinations. Et le phénomène des campagnes massives dont elles font l'objet dans le tiers-monde.

Plutôt que de discuter statistique – ce que l'on sait dérisoire du fait de la pensée simplificatrice qui préside à la mise en exergue d'un nombre très restreint de paramètres, pensée par ailleurs aliénée à l'objectif inavoué de justification de la doctrine officielle – c'est par une métaphore originale que le Dr Loutan nous introduit à une autre compréhension de la maladie : S'il y a des rats dans un village, est-ce à cause de l'existence d'un dépotoir ou l'inverse ? L'analogie est claire : suis-je malade parce qu'il y a un microbe, ou le microbe vient-il parce que je suis malade ? Sans dépotoir y aurait-il des rats ? Peut-on tomber malade si on est en bonne santé ? En tuant les rats, règle-t-on le problème du dépotoir, et en tuant les microbes, celui de la maladie ? Enfin, si on tue les rats, on aura davantage de mouches (car davantage de matières pourrissantes pour les asticots), et si on tue les mouches, on aura une plus grande pollution des eaux souterraines par les toxines de putréfaction que les asticots n'auront pas digérées. Et quelle hiérarchie alors adopter entre maladies bactériennes (rats), virales (mouches), métaboliques ou tissulaires (eau polluée) ?

Cette métaphore nous fait comprendre qu'il n'est jamais anodin de contrarier la nature. La nature... Et la santé, car, dit le Dr Loutan, « la maladie est gérée comme la planète ». En matière de santé comme d'environnement, l'ennemi est toujours l'autre, jamais soi. Une solution consisterait à réduire nos déchets, mais quelle société moderne accepterait-elle de diminuer sa production industrielle, et par là même de remettre en question ses critères de bonheur ? Quant aux médecins, se battent-ils pour réclamer un air respirable et une agriculture sans toxiques ? Ils se contentent de prescrire les derniers antiallergiques ou bronchodilatateurs vantés par leurs représentants. Cette médecine qui lutte depuis bientôt un siècle contre microbes et maladies sans jamais avoir étudié la santé et les moyens de l'aider dans ses efforts de réparation ou de conservation, n'a pas développé de réflexion sur la signification du symptôme, encore moins sur les conséquences de sa suppression intempestive, et par là-même est porteuse de risques réels. En dehors de la question de l'efficacité relative des vaccinations, qui nécessitent d'être répétées, leur danger est celui même des conséquences de l'éradication de certains microbes de la création. Puisqu'un enfant n'attrape pas forcément la rougeole après contact avec un rougeoles, c'est donc qu'il la « fait » quand il en a besoin, à un moment précis de son évolution personnelle. N'est-ce pas néfaste alors pour sa santé future de l'empêcher de « faire » cette maladie nécessaire, prévue par la nature ? Et à plus ou moins long terme, ne risque-t-on pas de lui voir se substituer une autre maladie plus grave ? Les vaccinations se multiplient. Hélas, elles ne sont pas les seules : c'est aussi le cas des problèmes allergiques, des retards psychomoteurs des jeunes, des maladies chroniques et dégénératives à un âge de plus en plus précoce... Sans parler – d'après l'interrogation de l'OMS elle-même – d'un rapport possible entre SIDA et campagnes massives de vaccinations en Afrique. Alors, face à l'engouement actuel qui voudrait que l'on vaccine pour des maladies autrefois banales, l'auteur de poser la question : sont-ce les microbes qui sont devenus de plus en plus puissants (et les hommes de plus en plus faibles ?) ou les laboratoires ?

Face à cette médecine qui s'acharne contre le microbe et ne voit pas le patient, médecine efficace en situation d'urgence mais incapable de guérir réellement (l'attestent la baisse du niveau de santé publique, une maladie remplaçant l'autre et leur nombre ne diminuant pas, et la succession à l'infini des antibiotiques qui échouent à chaque fois à représenter l'alternative tant attendue au phénomène de résistance), le Dr Loutan appelle à une vraie réflexion sur les concepts de maladie et de santé, à une remise en cause profonde par laquelle seule passeront de vrais progrès de la santé. C'est à une nouvelle approche de la maladie comme expression d'un organisme en train de résoudre un problème, d'évoluer ou de rechercher un nouvel équilibre, et non plus comme une erreur de la nature ou effet d'une cause immédiate dans une optique d'ailleurs largement influencée par les lois du marché, qu'est appelé le médecin. Une approche qui impliquerait l'abandon par la

médecine de ses prétentions à dominer la nature par la technique (et cet article est aussi un coup de projecteur sur la volonté de puissance de la science médicale impatiente de plier le monde à ses désirs, et dont le dernier avatar se peut voir dans sa jubilation à réaliser les manipulations chromosomiques), pour, à l'inverse, accepter une soumission aux lois naturelles. Ce qu'en somme, devançant la médecine, l'agriculture fait avec la lutte intégrée et l'agriculture biologique.

★★★

Cet article percutant qui réfléchit sur l'approche médicale « moderne » a de nombreux mérites : il attire l'attention sur la gravité des dangers que, par ses interventions aveugles, cette approche fait courir à l'humanité. Il montre que les vrais progrès de la santé passeront par la connaissance d'une cohérence globale – comprenant le symptôme – et qui raviverait l'idée d'un écosystème « fomentant » les processus particuliers : vaste programme pour la recherche, car nos connaissances sont parcellaires et prisonnières d'une vision réductionniste, et il faudrait aussi aller voir du côté d'autres médecines, qu'elles soient d'ici (comme l'homéopathie), ou d'ailleurs, comme les médecines et savoirs d'autres civilisations. On voit l'ampleur du combat à mener pour promouvoir une médecine de la vie et de la santé sous-tendue par la conscience que la vie est un tout. Un combat qui va dans le sens des récentes théories unitaires de la nature de certains physiciens (qui rejoignent aussi les philosophies traditionnelles). Dans ce cas précis, il semblerait que, pour évoluer – réaliser ce bond épistémologique – la science médicale ait besoin de passer par le progrès de l'homme... A moins que par son dynamisme et des résultats probants, elle ne l'entraîne dans son sillage.

25 juillet 1994
Agnès de Souza

MEDECINE – VACCINATIONS – SANTE – POLITIQUE DE SANTE – SANTE PUBLIQUE – LABORATOIRE –
RELATION SCIENCE SOCIETE – RELATION SANTE ENVIRONNEMENT – PROTECTION DE
L'ENVIRONNEMENT – ANTIBIOTIQUES – ANTIALLERGIQUES – MALADIES CHRONIQUES – MALADIES
DEGENERATIVES – TIERS-MONDE – NATURE – AGRICULTURE BIOLOGIQUE – SIDA

* Sources *

Dr. LOUTAN, (réponse à un confrère à la suite d'un article « Vacciner les enfants »), *in* Journal de l'enseignement primaire de Genève, n° 37/38

Deux poids deux mesures

Une action mécanique peut changer les propriétés d'une substance sans en modifier la composition chimique, c'est un fait vérifié dans la pratique depuis la nuit des temps. Et un axe de recherches pratiquement inexploré par la science moderne ! Mais alors que cette dernière accepte ce qu'elle ne comprend pas dans le domaine de la technologie, elle l'utilise comme argument contre l'homéopathie.

Dans une série d'articles parus dans la revue « Science » au printemps 1994 et traitant des méthodes de fabrication des médicaments homéopathiques à hautes dilutions, Gerhard Resch et Viktor Gutmann étudient les effets de ces mêmes méthodes que sont la trituration et autres formes de broyage accompagné ou non de succussion (agitation) sur les propriétés de substances complètement différentes telles que les matériaux de construction (béton, céramique), le minéral, les alliages etc. Ces procédés dont la description ne figure pas dans la littérature officielle, ont en effet été empiriquement développés au cours des siècles et font partie d'un « savoir faire » rigoureux et précis. Ils s'avèrent même irremplaçables dans le domaine technologique pour la fabrication de nombreux matériaux modernes. Et quoique non compris par la science, ils ne sont pas contestés. En revanche la plupart des critiques faites à l'homéopathie et en particulier aux remèdes à hautes dilutions auxquels la science moderne dénie toute efficacité vient de ce que cette dernière ne peut expliquer l'effet curatif du médicament par les propriétés physiques et chimiques de ses molécules (ou de leur structure), ni déterminer précisément les effets de ces méthodes de fabrication que sont la trituration des solides et la succussion des liquides après chaque étape de dilution. Comment se fait-il, s'étonnent Resch et Gutmann, que l'analyse moléculaire qui jouit d'une telle estime n'ait jamais apporté son aide dans ce domaine ? Cet article teinté d'une certaine ironie met en lumière cette situation contradictoire de techniques admises dans certains cas et pas dans d'autres. Sous le prétexte subitement dérangeant qu'on ne peut les expliquer « scientifiquement ».

▪ **Un aperçu historique** nous apprend que ces procédés de trituration comptent parmi les opérations les plus anciennes et les plus importantes de la fabrication des matériaux de construction, et du raffinage des minerais. L'origine des ciments hydrauliques qui sont broyés avant d'être agités dans l'eau remonte à la Rome classique : le dôme de béton du Panthéon, commencé en 27 Avant JC est le plus grand qui ait été bâti dans les temps anciens. Le matériau utilisé consistait en un mélange soigneusement broyé de cendre volcanique et de calcaire agités dans l'eau. Dans le *Re Metallica* écrit en 1556 par Georg Agricola, on trouve la description de nombreuses méthodes développées empiriquement pour la fabrication de métaux et alliages au nombre desquelles la trituration. En 1887, le physicien chimiste Wilhelm Ostwald montra que des actions mécaniques sur les systèmes induisent des changements dans leurs propriétés chimiques. En 1914 il introduisit d'ailleurs le terme « mécano-chimie », tandis qu'Hedvall inaugurerait celui de « chimie des solides », et publiait une liste de 424 réactions chimiques dues au broyage de matériaux.

▪ **« Activation mécano-chimique », métastabilité et différenciation structurelle**

Ces procédés mécaniques augmentent la réactivité chimique des matériaux. Une des manifestations de cette « activation mécano-chimique » est l'abaissement spectaculaire de la température à laquelle ont lieu les réactions chimiques. Ainsi, lorsqu'on broie du carbonate de calcium à température ambiante, on libère du dioxyde de carbone alors que le matériau brut se décompose au-dessus de 900° C.

Actuellement la métallurgie moderne utilise largement la méthode des « alliages mécaniques » qui inclut la trituration pour la fabrication d'alliages possédant des propriétés spéciales. Le procédé Rhéocast qui consiste à agiter vigoureusement (c'est la « succussion » si difficile à expliquer « scientifiquement ») un alliage liquide durant les premières étapes de sa solidification lui confère un plus haut degré de viscosité et le dote de propriétés thixotropes, ce qui en fait un matériau de grande dureté, solidité, résistance à la corrosion etc..

L'augmentation de surface d'un matériau créée par le broyage (un cube divisé en plusieurs cubes présente plus de surface totale) s'accompagne d'une réorganisation structurale à l'intérieur du solide qui devient plus différencié et plus actif dynamiquement. Les changements de propriétés créés sont : une augmentation de dureté, d'élasticité, de plasticité, une résistance accrue aux tensions extérieures... Cet état – intéressant à plus d'un titre – de plus grande énergie et flexibilité dans lequel le système qui n'a pas atteint l'équilibre thermodynamique, a appris à se maintenir, se nomme « métastable ». L'augmentation de différenciation structurale – caractère amorphe – est démontrée par l'abaissement de la température nécessaire pour la transition du stable thermodynamique en état métastable, comme l'illustre (entre autres exemples) la transformation du zinc « Blende » en wurtzite à 550° après le broyage par projections alors qu'elle intervient normalement au-dessus de 750°. Et, important pour la compréhension du remède homéopathe, elle va de pair avec un accroissement d'entropie et donc de contenu d'information.

▪ Modes de broyage

Dans le broyage, tout compte. Les résultats dépendent de nombreuses conditions : l'instrument de broyage choisi, l'environnement chimique, la présence (ou non) d'eau et la durée de la trituration ou de la succussion. Hahnemann, pour la préparation des remèdes avec le sucre de lait, exigeait une heure de succussion après chaque dilution centésimale.

Plus inattendu : les changements de propriétés du matériau ne s'opèrent pas de manière régulière pendant la durée de cette opération, mais plutôt selon une espèce de modèle ondulatoire ou d'alternance d'activité et de passivité, comme par exemple dans les changements de solidité et de dureté de divers métaux ou les phénomènes de thermoluminescence. En revanche, après la trituration et une fois l'équilibre atteint, les propriétés ne changent plus même avec un broyage supplémentaire. Du fait d'une réactivité intensifiée des particules, le matériau résiste aux forces extérieures.

G. Resch et V. Gutmann déplorent que la thermodynamique n'étudie que les systèmes en équilibre thermodynamique dont les états métastables ne sont pour elle que des déviations. Ce qui oblige la science des matériaux à se développer sur des bases empiriques... En attendant l'élaboration d'une méthode scientifique qui permette d'augmenter la production de matériaux hautement métastables. On peut s'attendre à ce que G. Resch et V. Gutmann en soient les auteurs.

★★★

Il est intéressant de voir situé le mode de fabrication des remèdes homéopathiques dans l'ensemble plus vaste d'un savoir empirique cohérent constitué de pratiques éprouvées et précises qui concernent de multiples secteurs de l'activité humaine : métallurgie, bâtiment... Et sont même adoptées généreusement par la technologie moderne. Voilà qui évacue le caractère un peu mystérieux, « irrationnel » pour certains, de ces procédés, que l'on croirait à tort exceptionnels. Et se dessine le paysage d'une science vivante aux fondements expérimentaux. Ce parallèle entre homéopathie et technologie est passionnant. La différence résidant dans l'appréciation de leurs méthodes qu'en la science moderne, on ne peut qu'une fois de plus se dire qu'on est face à un problème de pouvoir et une attitude idéologique.

Et enfin, je comprends maintenant pourquoi le potage de légumes a un goût différent selon qu'il est passé au mixer électrique ou à la moulinette !

12 octobre 1995
Agnès de Souza

HOMEOPATHIE – RELATION SCIENCE SOCIETE – TRADITION ET PROGRES TECHNIQUE – MATERIAUX
DE CONSTRUCTION – TRITURATION – METHODES EMPIRIQUES – PROCEDES DE CONSTRUCTION –
MECANOCHIMIE – HAUTES DILUTIONS – METALLURGIE

* Sources *

Gerhard Resch et Viktor Gutmann (*série d'articles*), in Science, printemps 1994

A qui appartient la science ?

Un exemple de conformisme dans la recherche scientifique : NON à la « mémoire de l'eau »

Le conformisme n'a pas de borne, même en matière de recherche scientifique. Malgré la rigueur inhabituelle – dépassant les normes d'usage en recherche biologique – avec laquelle les travaux sur les hautes dilutions de Jacques Benveniste, directeur de l'unité 200 de l'INSERM, ont été et continuent à être reproduits, contrôlés et confirmés, ces travaux ne cessent de susciter de violentes réactions essentiellement passionnelles et quelque peu étonnantes de la part de chercheurs.

Le témoignage de Michel Schiff, chargé de recherches à l'INSERM, qui a par ailleurs fait paraître un ouvrage sur la question, « *L'Homme occulté* » (Editions ouvrières), nous apporte, lors d'une conférence, quelques informations sur « l'affaire Benveniste ». Etudiant la décoloration des basophiles, un chercheur confirmé observe un jour un effet biologique sans présence apparente de molécules actives, que les médias appelèrent « mémoire de l'eau ». A une exception près, la circulaire envoyée à ce sujet aux autres directeurs de recherche n'a provoqué aucune curiosité. On dit Benveniste fou, un généticien américain opposa comme une évidence : « *mais enfin, ce sont des types qui croient à l'homéopathie !* », on avança que l'eau devait dans cette affaire « *jouer un rôle puissamment mythique* »... Bref, on suscita la moquerie devant une observation qu'on voulut faire passer pour ridicule, escamotant ainsi le débat scientifique. Pire : alors que le comité scientifique de la revue Nature avait d'abord autorisé une publication sur ces travaux, il organisa à posteriori, avec l'aide de chercheurs (de son choix) un simulacre de tentative de reproduction de l'expérience de Benveniste. Mais celle-ci, réalisée d'ailleurs dans la précipitation, ne porta pas sur le phénomène étudié par Benveniste (la décoloration des basophiles), mais sur l'émission d'histamine !

De son côté, l'équipe de chercheurs de l'unité 200 refit les expériences de dilution (que l'on a erronément assimilées à l'homéopathie alors qu'il s'agit de recherche fondamentale), sous le contrôle d'Alfred Spira, directeur d'une autre unité, pour, au bout de 3 mois, confirmer, et largement, les premiers résultats. Mais qu'importe ! Le compte-rendu de cette confirmation fut refusé par les deux plus grandes revues Nature et Science... et publié par l'Académie des Sciences avec une note éditoriale discréditant l'expérience !

Benveniste continua ses recherches sur les propriétés de l'eau et en particulier la « mémoire magnétique » des informations biologiques en utilisant cette fois des cœurs de cobayes : ce qui lui valut la réaction suivante de la part d'un mandarin : « on ne change pas la physique avec un battement de cœur » ! Ces derniers travaux confirmaient pourtant les précédents.

Ce n'est pas la première fois que la science déclare « impossibles » des phénomènes pour lesquels elle manque encore des instruments conceptuels nécessaires à leur compréhension. Ainsi, la construction du premier laser intervint alors que le programme de recherche en était abandonné, le phénomène physique sur lequel repose cette construction ayant été déclaré « contraire aux lois de la thermodynamique ». On avait juste oublié l'existence de la mécanique quantique ! L'article décrivant ce premier laser fut rejeté par la revue Science...

Pour M. Schiff, qui a étudié l'histoire des sciences et observé sur maints sujets les réactions (de frein) du monde scientifique, il s'agit – rien de moins – d'« *aliénation des chercheurs* » et de « *cécité scientifique* ». Pour lui, la « fragilité » de la vérité scientifique tient à la conjonction de deux paramètres : le fait que la plupart des découvertes sont faites dans des conditions à la limite des possibilités techniques du moment, et... le conformisme des chercheurs. Le fait scientifique résulte de l'interaction de trois partenaires : Dame Nature, le chercheur qui lui a posé la bonne question au bon moment et l'environnement scientifique. Il est regrettable que les défaillances du troisième partenaire retentissent sur le second, que le manque de curiosité et d'autonomie, engendré par un système et intériorisé par les chercheurs, entrave la capacité de l'un d'eux à poser cette « bonne question ». Il semble que ce soit auprès des plus fondamentalistes de nos scientifiques – les physiciens – que Benveniste trouvera le plus d'ouverture, tant d'esprit que technique.

★★★

Alors, avec Elie Wiesel, prix Nobel de la paix, interrogeons-nous : « à qui appartient la science ? ». Déetectives, nous dirions : à qui « profite » la science ? Aux scientifiques ? Au pouvoir politique ? Au complexe économique ? A ceux qui ont intérêt à plaire aux puissants du moment ? Et qui ont peur d'admettre des découvertes en contradiction gênante avec la philosophie qu'implicitement, ils servent ? La question est d'urgence, car si la science a souvent progressé par bonds et par rupture avec l'environnement – Einstein disait que les grandes conquêtes de la science sont nées du conflit dramatique entre la réalité et nos tentatives pour la comprendre –, elle avance actuellement à une vitesse folle, entraînant derrière elle toutes les sociétés de la planète vers un monde du tout-nucléaire et tout-électronique qui n'est pas sans danger mais est peut-être en revanche dénué de sens. Un de nos grands professeurs de médecine disait il y a peu de temps sur nos antennes que ce sont les progrès techniques qui résoudront les problèmes, en particulier éthiques, posés par ces mêmes progrès. Mais le sens de tout cela ? Jusqu'où ? Pourquoi ? Dans quel but ? La recherche médicale ne pose pas la question du fondement de ses orientations.

Quelques réflexions incidentes : la présence de la subjectivité dans les sciences, ou d'une conception du monde qui y est à l'œuvre, n'a pas besoin d'être commentée avec cet exemple : il se suffit à lui-même. Pourtant, si le chercheur est, à l'instar de l'artiste, celui qui lâche la bride à la partie inventive de son être – n'est-ce pas l'échappée hors des normes qui fait et le poète et l'inventeur ? L'histoire des sciences en tous cas le confirme – le progrès de la science (son ouverture ou son virage) ne peut passer que par de profonds changements du système dans lequel le chercheur évolue.

Et si l'eau est « hautement mythique », monsieur le physicien, ce n'est peut-être pas sans raison ! L'intuition qui préside au fait qu'elle est présente dans la plupart des grands textes religieux de l'humanité, correspond peut-être à une réalité scientifique hautement complexe et hautement intéressante sur laquelle Benveniste aurait levé un coin de voile, que l'on ne saurait trop espérer voir soulever davantage.

30 juillet 1994
Agnès de Souza

THEORIE SCIENTIFIQUE – RIGUEUR SCIENTIFIQUE – BIOLOGIE – HISTOIRE DES SCIENCES
RELATION SCIENCE SOCIETE – RELATION RECHERCHE FORMATION – RESISTANCE AU CHANGEMENT
– CONFORMISME SCIENTIFIQUE – RELATION SCIENCE-IDEOLOGIE – RECHERCHE FONDAMENTALE –
HAUTES DILUTIONS

* Sources *

Michel SCHIFF, L'Homme occulté, Editions de l'atelier 1994 (ISBN 2708229400), 160 p.

Une description intéressante de la biographie humaine et de son parallélisme avec l'histoire de l'humanité

Pour une vision globale de la médecine une réflexion sur la santé et sur le sens des maladies

La conception matérialiste et mécaniste de l'individu et de la maladie que nous offre la médecine officielle n'est pas la seule possible. Issue de la tradition steinerienne, une vision globale de la médecine – appréhendant l'individu dans son évolution et reconnaissant un sens à la maladie – nous est rapportée par le Dr Kempenich dans la revue « Nouvelles clés ».

C'est à la suite de sa rencontre avec la pensée de Steiner que le Dr Kempenich, médecin oncologue, déçu de voir l'homme pris en compte par la Faculté dans son seul niveau biologique – ce dont à l'inverse, il reproche à la psychanalyse d'être totalement coupée – et par l'absence totale de réflexion autour du concept de santé, s'est tourné vers l'anthroposophie, médecine d'appréhension de l'homme dans ses différents niveaux.

Scientifique et philosophe spiritualiste mort en 1925, Rudolf Steiner investiga les mondes de la vie intérieure de l'homme avec la même rigueur que celle que les scientifiques occidentaux développèrent au contact de la matière.

Après les mystiques rhénans qui maintinrent vivante l'interrogation spirituelle (Maître Eckhart), après Paracelse qui eut l'intuition que l'homme porte en lui sous forme de processus dynamiques toutes les substances de la nature, et Hahnemann qui dilua et dynamisa ces substances afin d'en libérer les forces spirituelles... Après Goethe enfin, qui montra qu'une même énergie se métamorphose à travers les différents règnes de la nature, et que l'homme est de même essence que ce qu'il perçoit – la physique quantique ne dit-elle pas que la seule perception d'un phénomène suffit à le modifier ? – c'est Steiner qui a le mieux montré comment « le monde du dehors est en relation avec le monde du dedans ».

Pour la démarche anthroposophique, psychosomatique organique enchâssant le biologique et le psychologique, « un foie n'est pas qu'un foie », tout organe est le support biologique et organique d'une activité psychique, et la psyché est de même nature que ce qui a donné naissance aux organes. S'occuper unilatéralement du corps est une maladie, disaient les stoïciens ! Et Karl Jaspers lui-même de proclamer qu'à cause de cela « *la médecine moderne est un symptôme de la maladie de notre civilisation* ».

▪ La maladie a un sens

Pour Steiner, la biographie humaine se déroule selon des septaines, chacune donnant un sens précis aux maladies qui la traversent. Durant la première septaine, pendant laquelle l'enfant façonne son corps physique, le « Je », occupé à des activités de synthèse métabolique, étant enfoncé dans l'activité organique, les maladies « *servent à nettoyer la surcharge héréditaire* » et permettent à l'enfant de pénétrer davantage son corps dans ses différents niveaux (air, eau) et bien évidemment de fortifier son immunité. D'où à l'inverse, ces enfants allergiques ou « tout le temps malades », qu'on a intempestivement vaccinés, et qui essaient désespérément, par tous les moyens de « faire » leurs maladies. Et dont l'immunité perturbée risque de faire le lit de maladies ultérieures beaucoup plus graves. Ainsi y a-t-il une façon positive d'utiliser la maladie, comme outil de développement, moyen de s'équilibrer dans son évolution personnelle, ce qui est peut-être la définition de la santé. Comme parallèlement, les grandes épidémies intervenues dans l'histoire humaine ont dû œuvrer à l'évolution de l'humanité.

Avec le changement de dentition, l'enfant vit une libération des forces de vie, « forces éthériques » qui vont se métamorphoser en apprentissage : c'est la 2ème septaine, celle de l'âge scolaire et de la bonne santé, l'enfant ayant déjà traversé les maladies prévues pour lui. De maux de tête en maux de ventre en passant par les troubles du sommeil, il apprend à s'adapter au rythme scolaire faisant alterner détente, concentration et activités variées.

Le début de l'adolescence voit ensuite la naissance du corps de l'âme (de l'affect) qui va manifester ses forces sous forme de symptômes bien connus : révoltes, excès, agressivité, révélateurs de ce que Steiner

appelait « corps astral ». Et que le rôle de l'activité individuelle sera d'apprendre à équilibrer dans la 3eme septaine.

Entre 20 et 27 ans environ, durant « les années de voyages » (Goethe), il partira à la découverte du monde, essayant différents modes de vie et philosophies. Ce sont les années de « l'âme de sensation ».

Aux alentours de 28-35 ans, son individualité peu à peu s'entourera de « l'âme de compréhension » ; après avoir « essayé » le monde, il tentera d'y trouver sa place (métier, famille).

De 35 à 42 ans, émerge « l'âme de conscience », celle de la prise de conscience de la mort qui inscrit en lui les premiers signes de vieillissement. C'est à cette septaine qu'historiquement correspond notre époque, marquée par un double mouvement d'universalisation et d'individualisation : prise de conscience d'une appartenance au tout et d'une responsabilité par rapport à la terre et à l'humanité et corrélativement de l'importance de la réalisation personnelle. Les maladies actuelles qui touchent le système immunitaire confirment cette époque car c'est la présence qui active le système immunitaire (et non l'inverse) et lorsque l'individualité est réduite à une partie d'elle-même, le système, déficient, dégénère. Le ralentissement de la croissance économique ne serait-il pas aussi le reflet du passage de l'âme de compréhension à l'âme de conscience ?

Après 42 ans les forces de l'individualité quittent progressivement le corps. Le grand âge rentre en sclérose physiologique comme l'enfant était en inflammation physiologique. Le corps retourne à la matière et l'esprit ne devrait pas alors tenter de s'y accrocher, ce qui fait apparaître les maladies en « ose » comme l'arthrose hyper-développée, l'artériosclérose... maladies froides, dégénératives, sans fièvre. Les maladies du grand âge doivent permettre un dégagement de l'être vers la sagesse. Et la médecine devrait s'adapter à chaque époque. Mais sa démarche est quantitative qui veut prolonger la vie à tout prix, alors que des maladies comme celle d'Alzheimer nous montrent une individualité qui s'en va, laissant une âme vacante. L'idéal est de mourir guéri, c'est à dire, réalisé. Steiner disait « *il n'y a que mon activité qui peut faire de moi un homme* ». Et les maladies servent cette activité.

★★★

Cette autre approche de la médecine montre une fois de plus que toute science ou pratique est toujours sous-tendue par une philosophie, explicite ou non. Encore une démonstration de la présence de la subjectivité (ou de l'idéologie) dans les sciences, ce que refuse la médecine classique derrière ce qui est le grand leurre du 20e siècle, le label « scientifique ». Au-delà de cette considération, ce point de vue steinerien va dans le sens de l'intuition que nous avons du danger des interventions intempestives de la médecine – vacciner, c'est aussi perturber, c'est jouer le (très) court terme contre le long terme – et de la conviction qu'une vraie médecine est celle qui aide à façonner son propre terrain, l'accompagne et le soutient, et connaît le sens des maladies.

Ce point de vue du Dr Kempenich sur la santé comme le rééquilibrage permanent de l'être dans sa propre démarche, dans son individualité – équilibre qui fait intervenir les trois dimensions, corps, âme, esprit – apporte une pierre issue de la tradition à cet édifice encore à construire qu'est une vraie réflexion sur la santé. Et qu'est plus généralement la prise de conscience que la nature est un tout, et que tout y a un sens.

25 juillet 1994
Agnès de Souza

MEDECINE TRADITIONNELLE – EPISTEMOLOGIE – SANTE – HUMANISME – RELATION SCIENCE
CULTURE – POLITIQUE DE SANTE – RELATION MICRO MACRO – ANTHROPOSOPHIE – APPROCHE
GLOBALE

* Sources *

Dr. KEMPENICH, *Pour une médecine de sagesse* in Nouvelles clés, n° 30, 1993, p. 90

« Docteur, pouvez-vous nous guérir de nos inondations ? »

L'unique voie de guérison que je connaisse c'est une bonne cérémonie... Leslie M. Silko

Cette question n'est pas une boutade et a très sérieusement été posée à un homme-médecine navajo lors de l'une des réalisations de peintures de sable qui ont eu lieu pour la première fois en France cette année devant un public non-initié. Les portes du pavillon Tusquets du Parc de la Villette se sont en effet ouvertes cet hiver 1996 à quelques-uns des hommes-médecine les plus éminents, venus présenter à notre pays ces peintures éphémères liées aux rituels de guérison. Cet événement, le peuple navajo – Dineh – l'a conçu comme un échange avec la pensée occidentale : en cette fin de 20e siècle, il a voulu nous mettre sur « la Voie de la beauté » et nous apprendre à guérir. Soigneusement documenté et infiniment respectueux de la spécificité de cette culture, le catalogue de l'exposition (éd. Actes Sud), à partir duquel a été en grande partie rédigé cet article constitue une très jolie introduction à cette médecine qui est aussi une philosophie. Ou du moins à ses aspects traduisibles... Un Navajo me disait : « les meilleures informations sont données par le livre de la nature ».

▪ **Hozho : santé, beauté, harmonie**

Dans la culture navajo, la santé est indissociable de l'harmonie de la terre et du cosmos. La maladie résulte d'abord d'une rupture avec la part sacrée qui est en chaque homme, et c'est cette rupture qui ouvre la porte aux virus et microbes. L'individu est responsable de sa santé et secondairement « de l'ordre du monde » qu'il menace s'il n'y prend garde. Cette notion très riche et très belle d'*hozho* signifie santé, mais aussi ordre, harmonie, beauté, équilibre, bien, perfection... L'état qu'on doit chercher à atteindre ou restaurer. Le plus souvent ce mot est employé dans des expressions telles que « *marcher dans la beauté* » ou « *Drive in beauty* » comme on peut le voir sur des panneaux le long des routes en terre navajo. La santé dépendant de la relation entre le monde séculaire et le monde sacré, entre l'individu et son environnement, et la maladie découlant d'une rupture de cet équilibre, la guérison est le rétablissement de l'harmonie, cet ordre caché qui relie toutes les créatures de notre monde. Elle est aussi bien mentale, émotionnelle que physique.

▪ **Peintures éphémères**

Les Navajos possédaient un savoir très élaboré dans l'art de retrouver cette harmonie, et les peintures de sable, accompagnées, lors des rituels, de prières et de chants y jouent un rôle majeur. Il faut bien se garder de ne voir en ces peintures – médicinales – que de « l'art » éphémère. Le mot art n'existe pas dans la culture navajo : la notion de beauté n'y prend justement son sens que débarrassée de celui, occidental, d'esthétique. Et il n'est pas de pire dénégation de la spécificité de cette vision du monde, que de lui calquer notre schéma. Ces peintures sont belles par leur pouvoir, ce sont des forces agissantes et vivantes qui soignent. Elles doivent être exécutées selon une codification rigoureuse, sous peine d'être inutiles ou dangereuses. En revanche, leur caractère « éphémère » est essentiel : au terme d'une cérémonie, la peinture « consommée » doit être rendue à la terre, au vent, aux directions cardinales... A l'inverse, les peintures fixes, décoratives, ne représentent pas exactement les originaux rituels : des détails y sont volontairement changés pour empêcher le pouvoir qu'elles contiennent d'être actif.

▪ **Hataalii**

Les cérémonies, qui sont aussi nommées « Voies » ou « Chants » et qui existent au nombre de trente environ (Voie de la beauté, de la grêle, de la nuit...) sont « prescrites » pour des maladies précises, et ont leurs spécialistes. Le diagnostic est établi le plus souvent par des femmes de la tribu, connaissant bien le malade et sa famille. Puis la cérémonie se déroule sous la direction de l'homme-médecine (Hataalii) mais le malade est autant responsable de sa guérison – elle dépend de son implication dans cette cérémonie – qu'il l'était de son mal.

Chanteur, médecin, prêtre, historien... le *Hataalii* n'est pas un chaman. Son savoir lui a été transmis par un maître, il n'a pas un « don » mais des qualités morales – il a appris à vivre en harmonie – et une grande puissance de travail. Il faut des années de formation (pas moins de 20) pour devenir homme-médecine tant il est ardu de se souvenir des dizaines de chants, de prières et de peintures avec leurs signes, symboles, couleurs,

etc. que comporte chaque Voie. Une vie suffit à peine pour assimiler deux ou trois Voies, d'autant plus qu'elles ont leurs variantes (avec ses variantes, la seule Voie de la nuit comprend plus de cent peintures ; quant aux chants, celui de la Voie de la grêle qui est un des plus courts comprend quatre cent quarante-sept « versets » !).

Les cérémonies ont lieu à l'intérieur d'un « *hogan* ». Même les hôpitaux ultramodernes de la nation navajo en possèdent un : les cérémonies qui s'y déroulent avant et après les opérations permettent de retrouver totalité et sacralité de l'être et sont remboursées par les assurances. Au cours de la cérémonie, le patient vient s'asseoir sur la peinture de sable appropriée au mal concerné, en général face à l'est et au point d'intersection des directions cardinales, où la puissance de la peinture est maximale. L'homme-médecine ayant humecté ses paumes d'une décoction d'herbes médicinales, les pose sur la peinture réalisée avec des pigments de roches, puis avec compassion sur le corps du patient, permettant ainsi une osmose entre les Etres sacrés de la peinture, l'homme-médecine et le patient.

Apparus à l'aube des temps à la surface de la terre pour persuader la terre et le ciel de se réconcilier, les Etres sacrés fixèrent une fois pour toutes les cérémonies et l'ordre du monde. Devenus invisibles, ils restent pourtant à proximité car passé et présent coexistent – ce qu'on ne peut comprendre qu'à l'intérieur d'une conception cyclique du temps – et les hommes-médecine les font revenir lors du rituel. Ces peintures ne « représentent » pas mais SONT ces Etres eux-mêmes, qui transmettent leur sacralité au patient. La cérémonie n'est donc pas une évocation de la Création, mais sa répétition.

Le prix de la cérémonie est fixé par le malade lui-même. Souvent très cher, car sont présents famille, amis, et membres du clan : parfois des centaines de personnes à héberger pendant 9 ou 10 jours. Les cérémonies durent deux, trois, cinq ou neuf nuits. Elles bénéficient ainsi au malade mais aussi à toute cette assemblée et à l'univers entier. C'est donc une activité sociale, et au-delà, cosmique.

★★★

On pense ici au « Temps du rêve » des Aborigènes australiens qui lors de leurs voyages rituels dans les empreintes des Ancêtres recréent, dans sa perfection première, la Création chantée des Etres légendaires. Temps cyclique là aussi. Et au mandala tibétain dont la contemplation – permettant un recentrage – est capable d'opérer un changement dans le cours du mental, donc dans le corps du malade. Le dalaï-lama parle d'affaiblissement du système immunitaire à la suite des « décentrages » causés par les émotions négatives.

Dans tous ces cas, la restauration de la santé fait appel à la part de sacré qui est en chacun, et au rôle actif qui revient à l'individu, à sa responsabilité propre. La santé – qui va bien au-delà de la non-maladie – m'apparaît de plus en plus comme une affaire de civilisation, de philosophie, et non comme une affaire (de technique) médicale. Remettre sa santé entre les mains des médecins est alors un symptôme d'une pathologie dans notre culture. A l'université navajo les études de philosophie se terminent par un cours sur la santé. Il y a là un enseignement à tirer pour nos études de médecine.

2 mai 1996
Agnès de Souza

ETHNOLOGIE – ETHNOMEDECINE – SANTE – RELATION SCIENCE CULTURE – RELATION SANTE
ENVIRONNEMENT – RELATION MICRO MACRO – VALORISATION DES SAVOIRS TRADITIONNELS

* Sources *

Peintures de sable des indiens navajos, la voie de la beauté. Actes sud, 1996 (ISBN 7427 0766 2) Voir aussi :
catalogue de l'exposition Parc de la Viltette, hiver 1996, Actes Sud

Le temps, le sacré, l'être, la santé

Une réflexion sur le temps née de ma rencontre avec la philosophie navajo

Le temps est la plus grande énigme qui se pose à l'homme. Philosophies et scientifiques devraient s'unir en cette fin de 20e siècle pour repenser cette question sans préjugé. Cela requerrait évidemment de la part des scientifiques une distance par rapport à leur propre approche, l'adoption d'une réflexion épistémologique. Un autre regard sur le temps entraînerait également un regard différent sur un certain nombre de phénomènes que l'esprit positiviste se contente de remiser (c'est plus facile) avec condescendance aux oubliettes de l'histoire dite « primitive » (nous n'avons pas cessé d'être des colonialistes), ou de déclarer « irrationnelles » (quand elles ne font appel qu'à une rationalité différente, dont l'objet n'est plus la matière) – Et là, il faut dire qu'il y aurait du bonheur à voir dépasser cette conception du rationnel comme limité au seul champ de l'objet matériel, conception qui est la véritable dictature du 20e siècle. En fin de compte, ce raisonnement peut être inversé : un regard de réelle « considération » pour certaines visions du monde de sociétés traditionnelles, entraînerait une appréhension différente du temps.

Si l'on en croit les enseignements de ces sociétés, le temps n'est pas linéaire mais cyclique. Cette conception du temps rend compréhensibles de nombreux phénomènes et états que nous ne considérons que comme des visions poétiques ou appartenant à un passé révolu de l'intelligence humaine. Dans les rituels de guérison navajos par exemple, les peintures de sable font advenir les Etres sacrés parmi les participants, et ce phénomène n'est ni une illusion ni une « façon de parler », encore moins une suggestion, il est réel, même si on peut le comprendre comme le « transport » des participants dans cet autre temps qui est le passé mais aussi le présent, c'est-à-dire ni le passé ni le présent, mais un temps autre, le temps de l'Eternité. De quel droit d'ailleurs nous permettons-nous de décider à leur place de ce qui est réel ou non, si ce n'est de celui que nous nous arrogeons du fait de l'implicite supériorité que nous confère, croyons-nous, le fait d'être des occidentaux, détenant l'étalon rationalité, et s'imaginant tout comprendre, tout pouvoir définir ? Là où le bât blesse, c'est que nous définissons tout en effet, mais à travers nos mots et notre logique, ce qui fait que nous ne comprenons et trouvons finalement rien d'autre que nous-mêmes, éternels voyageurs que nous sommes du même sempiternel voyage, en quête d'un impossible ailleurs, assoiffés d'une autre réalité, qui nous manque cruellement mais que nous nous obstinons à essayer d'attraper avec un filet qui ne convient pas et dont les mailles laissent inévitablement échapper l'essentiel.

Racontons : lorsque l'homme-médecine navajo pose ses mains imprégnées des pigments de la peinture de sable sur le corps du malade, il se passe une osmose entre les Etres sacrés peints sur le sol et le patient, alors emplis de sacralité. Ces Etres sacrés que les hommes-médecine font revenir sont ceux qui, à l'aube des temps, fixèrent l'ordre du monde. A ce moment-là, les peintures de sable SONT ces Etres eux-mêmes, ce qu'on ne peut comprendre qu'à l'intérieur d'une conception cyclique du temps. Et encore faut-il savoir ce que ce cyclique-là veut dire. Pour les Navajos, le présent ne s'éloigne pas du passé, tous deux coexistent, ce qui prouve de manière évidente que le passé n'est pas le passé, mais un temps présent quoiqu'autre, accessible à certaines conditions, par certains moyens. Ce temps « des temps simultanés » n'est pas « cyclique » au sens où il reviendrait périodiquement comme un temps linéaire déguisé qui sur une plus grande échelle s'enroulerait sur lui-même tel un ruban sur une bobine. Mais au sens d'enveloppement et de superposition simultanés de ces temps différents. C'est pourquoi la cérémonie navajo n'est pas une évocation de la création, mais sa répétition. Qui permet de « rectifier le tir », remettre les choses en place quand des déséquilibres les ont déplacées et que la maladie s'est installée. On peut de cette façon recouvrer la santé, et la restauration du lien avec le sacré nous apparaît en effet comme un moyen que l'homme a à sa disposition pour retrouver équilibre et harmonie. Ces peintures de sable guérissent, cela est attesté de façon certaine, et ce phénomène n'est compréhensible que dans une telle conception du temps. Le « Temps du rêve » des Aborigènes australiens relève de la même logique.

Tout se passe donc comme si l'homme avait en lui la possibilité de passer d'un monde dans un autre, d'un temps dans un autre, temps et monde étant alors synonymes. C'est toute la dimension du sacré qui se joue dans cet espace-là. Tous ces rituels, ces techniques éprouvées d'un monde ancien apparaissent d'une précision

rigoureuse, sans quoi d'ailleurs elles sont inopérantes ou dangereuses : cette règle de la précision qui ne souffre pas la moindre variation est impérative et universelle.

Cette conception rend compréhensibles de nombreux phénomènes, ceux que l'on qualifie d'« irrationnels » comme la voyance, la prémonition, la vision d'êtres en habits de lumière, la visite d'êtres disparus... l'accès à un monde qui n'est pas immédiatement visible, et que nous nommons divin, surnaturel (ce qui n'est pas l'« irrationnel »). A dire vrai, et dans cette perspective, ce ne sont pas les êtres disparus qui reviennent mais les vivants qui pour un moment changent de perception et de monde. Cet espace-monde-là n'est pas régi par les mêmes lois que le monde quotidien tel qu'il est perçu par notre esprit aliéné au matériel, par notre intelligence, qui en est arrivée à cette aberration, disait Bergson, de ne plus se sentir « chez elle que parmi les solides ». Le quotidien est dans la temporalité linéaire, avec un passé, un présent, un avenir. Mais il y a d'autres temps, régis par d'autres logiques. Les échappées hors de ce monde dans l'autre nous font sortir de cette temporalité pendant un temps qui est à la fois et de manière simultanée et non contradictoire un temps quotidien x, et un temps hors du temps, le fameux « instant d'éternité » dont on ressort différent, régénéré, éventuellement guéri. Si ce qui précède a quelque justesse, l'homme occidental prend pour un absolu ce qui n'est qu'un type de perception. Des temps différents coexistent. C'est-à-dire des réalités différentes.

C'est dans ce cadre de pensée, et avec d'autres présupposés que ceux qu'elle applique à la matière, que la pensée scientifique devrait réfléchir à ces phénomènes. On devrait par la même occasion cesser de penser aux visions du monde des cultures traditionnelles comme à des philosophies infantiles, ce que malgré les circonlocutions intellectuelles d'usage, on n'a jamais cessé de faire. Il faut avoir la franchise de reconnaître que l'occident n'essaye même pas de comprendre des conceptions telles que celles du temps cyclique. La science positiviste exerce un totalitarisme trop fort. Ces temps simultanés peuvent être visualisés comme des cercles concentriques de différentes couleurs, dont chacun correspond à un mode de perception précis, mais dont on peut changer par ces méthodes spécifiques dont la planète nous offre encore pour quelques temps de très précieux modèles. Qu'il ferait bon voir un jour prendre vraiment au sérieux. De la considération pour ces visions du monde différentes, naîtraient une philosophie, une science, des comportements sociaux et humains différents...

13 mai 1996
Agnès de Souza

PHILOSOPHIE – EPISTEMOLOGIE – ETHNOLOGIE – VALORISATION DES SAVOIRS TRADITIONNELS
– TEMPS ET CULTURE

La mémoire de l'univers

L'hypothèse de la causalité formative suggère que la mémoire est inhérente à la nature. Les systèmes naturels tels que des colonies de termites, des molécules d'insuline, des comportements culturels hériteraient d'une mémoire collective. Du fait de cette mémoire cumulative, la nature des choses devient de plus en plus habituelle par répétition.

Il existe un processus par lequel le passé devient, en un sens, présent sur base de la similarité et d'autant plus qu'il y a eu répétition du phénomène. La causalité formative suggère que la nature des choses dépend de champs – les « champs morphiques ». Chaque type de système naturel possède son propre type de champ (pour l'insuline, le chêne, l'hirondelle, une forme de pensée, une langue etc.). Ces champs façonnent les différents types d'atomes, de molécules, de cristaux, d'organismes vivants, de sociétés, de coutumes, de modes de pensée... Les champs morphiques, comme les champs connus de la physique, sont des régions d'influence non matérielles s'étendant dans l'espace et se prolongeant dans le temps.

Les champs morphiques ne disparaissent pas : ce sont des schèmes d'influence organisateurs potentiels, susceptibles de se manifester à nouveau. Ils renferment une mémoire de leurs existences physiques antérieures. Le processus par lequel le passé devient présent au sein de champs morphiques est nommé résonance morphique : transmission d'influences causales formatives à travers l'espace et le temps. La mémoire au sein des champs morphiques est cumulative et c'est la raison pour laquelle toutes sortes de phénomènes deviennent de plus en plus habituels par répétition. Lorsqu'une telle répétition s'est produite à une échelle astronomique sur des milliards d'années (cas d'innombrables types d'atomes, de molécules etc.), la nature des phénomènes a acquis une qualité habituelle si profonde qu'elle est effectivement immuable ou apparemment éternelle. Ces champs morphiques se manifestent et évoluent dans le temps et l'espace. Ils sont donc envisagés dans un esprit évolutionniste, ce qui les oppose aux champs connus de la physique.

Depuis les années 1980, la physique théorique remet en question l'éternité de l'univers, des propriétés de la matière et des champs, et celle des lois naturelles en général. Des conceptions évolutionnistes voient le jour. Le cosmos apparaît plus comme un organisme en pleine croissance et évolution que comme une machine éternelle. Ainsi des habitudes sont sans doute plus naturelles que des lois immuables. L'ensemble de la nature apparaît désormais comme étant de nature évolutive, la notion de lois éternelles se retrouve, en conséquence, remise en question. La nature des choses pourrait être habituelle plutôt que gouvernée par des lois éternelles.

Depuis des années, Sheldrake multiplie des expériences pratiques de tous ordres qui consolident sa théorie. Il fait éclater les barrières entre les disciplines. De plus en plus de scientifiques soumettent à l'expérience son hypothèse dont la portée ne fait que s'élargir. Aujourd'hui il peut y recourir non seulement pour étudier les questions relatives à l'origine de la vie, à la genèse des formes, à l'évolution des espèces, mais aussi pour évoquer ses conséquences sur les plans de la psychologie, de la société et de la culture.

La vie est un Tout plus grand que la somme de ses parties. La nature a cessé d'être une machine pour devenir un être vivant dont nous faisons partie intégrante.

★★★

Une théorie unitaire fascinante de la nature qui remet en cause l'esprit mécaniciste et matérialiste des sciences fondamentales physiques et biologiques actuelles et qui rejoint les intuitions récentes des astrophysiciens. Une théorie que de nombreuses expériences sont en train de confirmer et qui bouleverserait toute notre conception de la vie et les orientations fondamentales de notre société.

31 mars 95
Philippe Servais

EPISTEMOLOGIE – THEORIE SCIENTIFIQUE – RELATION SCIENCE CULTURE – SCIENCE
FONDAMENTALE – BIOLOGIE – THEORIE DE LA NATURE – PHYSIQUE THEORIQUE – THEORIE DES
CHAMPS MORPHIQUES – MEMOIRE CUMULATIVE COLLECTIVE – EVOLUTION DES ESPECES

* Sources *

Ruper SHELDRAKE, La mémoire de l'univers, Editions du Rocher, 1989
Voir aussi (original) : The presence of the past morphic resonance and the habits of nature

Ethnopharmacologie au Guatemala

Jean-Pierre Nicolas, ethnopharmacologue à la faculté de pharmacie de Lille II, a exposé lors d'un séminaire sur la pharmacopée arabo-islamique à Rabat, en mai 1994, la nature de l'action qu'il mène au Guatemala, dans le cadre de l'action humanitaire, auprès des populations de la région du Quiché (environ 500 000 habitants). Sa motivation est double : étudier les plantes avec le souci constant d'un échange des savoirs et aider ces populations fortement désorganisées par la guerre à prendre ou plutôt reprendre en main leur santé sur la base des savoirs traditionnels. Une démarche qui fait actuellement ses preuves dans la contribution qu'elle apporte au bien-être de cette population (l'amélioration de sa santé) et une étude dont on pourra dégager des éléments d'analyse applicables à d'autres recherches du même type.

▪ L'ethnopharmacologie : l'approche la plus féconde

Dans cette région qui possède actuellement le taux de morbidité le plus important d'Amérique centrale, la médecine traditionnelle a perdu de son influence sans que l'on puisse vraiment la remplacer par la médecine occidentale. Il était donc urgent d'adopter une approche qui permette aux gens de réapprendre à se soigner dans une harmonisation des deux médecines, afin de lutter contre cette dégradation grandissante de l'état sanitaire. Pour J.P. Nicolas, c'est en intégrant les éléments du savoir pharmacologique occidental au système de valeurs quiché, en adaptant la médecine moderne au système de représentation symbolique de ces sociétés, et non l'inverse, que l'on contribuera de la façon la plus efficace à prévenir et combattre la maladie et à rétablir un équilibre favorable à la santé. Tel est un des types d'approche de l'ethnopharmacologie.

Avant la guerre toute l'organisation de la culture maya concourait à la prévention de la maladie : l'utilisation du sauna (*temescal*), des régimes alimentaires très stricts, la pratique des massages, l'ingestion ou l'application de préparations à base de plantes, le rythme des activités, etc. En cas de maladie, les Quichés se soignaient dès l'apparition des premiers symptômes, avec des plantes mais aussi en appliquant des consignes de prudence rigoureuses. Le respect de cette hygiène de vie est devenu impossible : le système social est disloqué, les saunas disparaissent, les jeunes générations préfèrent le médicament, facile à prendre et symbole de modernité, à l'assujettissement à cet ensemble de contraintes. Mais si ces peuples sont tentés de délaisser la médecine traditionnelle qui exige de l'individu une certaine prise en charge (rituels évidemment plus pesants que la prise d'un cachet !), la médecine moderne leur reste pourtant largement inaccessible. Dans certaines régions il est presque impossible de trouver un médecin et de se procurer des médicaments occidentaux qui ne sont d'ailleurs acceptés par la population que s'ils sont conformes à son système symbolique de représentation.

▪ Le système symbolique de représentation des Quichés

Chez les Quichés et les Mayas en général, la santé résulte d'un équilibre entre l'individu et son environnement, et la maladie est conçue comme le signe individuel d'un désordre plus global, d'un déséquilibre au sein de l'harmonie du monde. Dans ce système de pensée, le médicament est conçu comme un des moyens de rétablir l'harmonie, symbolisée par le « frais ». Car c'est la dichotomie chaud/froid qui, dans toutes ses nuances, est à la base de la classification quichée aussi bien des maladies que des médicaments (végétaux, animaux, minéraux, chimiques), des âges et des états de la vie. Elle correspond dans la plupart des cas aux connaissances scientifiques modernes (le noyau de l'avocat, « très froid » et interdit aux femmes enceintes classées « chaudes », est effectivement abortif). Aussi aucun médicament ou traitement ne sera accepté par les Quichés, s'il n'est cohérent avec ce système. Les maladies chaudes doivent être soignées par des plantes fraîches ou froides et inversement. Durant les 10 jours qui suivent son accouchement, la femme qui est passée brutalement de l'état de très « chaud » à celui de « froid » doit, pour éviter un choc thermique fatal, ne pas consommer d'aliments « froids », qui sont précisément ce que lui donne ou conseille le centre de santé. Une contradiction qui rend inefficaces les efforts de ces centres et les discrédite aux yeux de la population. Il suffit de remplacer le sucre blanc et le citron (« froids ») des sirops de réhydratation utilisés contre les diarrhées « froides », par de la mélasse et de l'orange pour les faire accepter.

Ces exemples montrent la nécessité pour la médecine scientifique de s'adapter aux différents systèmes de représentation symbolique, faute de quoi elle perd efficacité et crédibilité. Se contenter de calquer un savoir engendre contradictions, déstabilisation et crise des valeurs. L'ethnopharmacologie est au contraire une réponse au défi qui consiste à rendre aux jeunes générations le sens de leurs valeurs traditionnelles. En harmonisant leur médecine avec la médecine moderne, elle la revalorise. Les « promoteurs », jeunes agents de santé indigènes formés par les ethnopharmacologues à ce double savoir, et qui acceptent la médecine traditionnelle à la lumière de la médecine moderne et cette dernière dans le cadre du système de classification traditionnel, vont à leur tour former les mères de famille, effectuant ainsi le retour aux populations de l'information recueillie sur leur pharmacopée traditionnelle.

▪ Position de l'ethnopharmacologie

La démarche de l'ethnopharmacologie est née de la prise de conscience que la perception du végétal, du minéral ou de l'animal d'une société donnée ne peut se réduire au seul intérêt biologique, car ces objets n'ont de sens que dans le cadre de la structure symbolique qui caractérise la société. L'acceptabilité des conseils ou des médicaments prodigués dépend de leur rapport de cohérence avec le système de représentation de la population. L'étude de l'action d'une plante passe nécessairement par l'étude de la place de cette plante dans le système symbolique. L'ethnologie se retrouve en amont de l'ethnopharmacologie par l'étude du système de classification et en aval dans l'adaptation au terrain des connaissances pharmacologiques qui en sont issues. C'est l'étude des systèmes de classification, qui est celle des rapports de l'homme avec son environnement, que la démarche ethnopharmacologique doit en priorité intégrer. Cette étude et l'analyse des extraits de plantes issues de la pharmacopée locale, puis l'élaboration de médicaments permettent le développement de soins de santé adaptés aux populations. L'ethnopharmacologie est donc le point de contact entre sciences de la nature et sciences de l'homme, entre analytique et global, lieu de coexistence du traditionnel et du scientifique. Elle situe la pharmacopée comme une plate-forme commune à des disciplines telles que l'ethnologie, la botanique, la biochimie, la pharmacologie, la médecine, l'écologie, l'agriculture...

★★★

Comme le relève J. P. Nicolas, l'ethnopharmacologie est un concept nouveau à l'intersection des sciences exactes et sociales et un exemple de passerelle entre des champs que tout distingue, l'objet comme la méthode. La pluridisciplinarité fait évoluer les deux pôles scientifiques (de la nature et de l'homme) et permet de faire surgir des pistes d'investigation alternatives au savoir compartimenté. Nouvelle démonstration du caractère idéologique d'une classification qui n'a de sens que dans le cadre du système de pensée qui l'a produite, et s'appuie sur la science quand elle le peut. La compréhension du sens d'une médecine passe par l'ethnologie.

7 février 1995
Agnès de Souza

GUATEMALA/SANTE – ETHNOMEDECINE – PLANTE MEDICINALE – VALORISATION DES SAVOIRS
TRADITIONNELS – RELATION SANTE ENVIRONNEMENT – ETHNOPHARMACOLOGIE

* Sources *

Séminaire de Jean-Pierre Nicolas à Rabat sur la pharmacopée arabo-islamique à Rabat, mai 1994.

L'homéopathie n'est pas une médecine douce

« Le choix de l'homéopathie » par Philippe Servais

Croire ou ne pas croire –en l'homéopathie – telle n'est pas la question, contrairement à ce que l'on s'expose presque systématiquement à entendre dès qu'on prononce son nom. L'homéopathie qui ne relève pas de la foi mais peut légitimement être abordée comme objet de connaissance, n'est pas ce qu'on en dit et en tout premier lieu elle n'est pas une médecine douce, apte à ne soulager que les maladies bénignes et qui, si elle ne fait pas de bien, aurait au moins l'avantage de ne pas faire de tort, etc. Elle ne doit pas non plus être confondue avec l'approche psychosomatique. « *Le choix de l'homéopathie* » de Philippe Servais, médecin homéopathe, tord le cou aux préjugés et idées fausses qui ne cessent de se propager comme une traînée de... granules mal employés avec l'aide trop fréquente de la presse et de livres de recettes homéopathiques, qui, parce qu'ils sont de « recettes », vont à l'encontre même de l'esprit, de l'originalité et du génie de cette médecine. Il nous explique ce qu'est cette médecine aussi complexe que subtile, aussi précise que puissante. Oui, puissante, car elle peut s'avérer d'une action spectaculaire dans les cas les plus graves, infections sérieuses ou maladies redoutables. Comprendre l'homéopathie est chose délicate, cela nécessite une conversion intellectuelle qu'en compagnie de Ph. Servais on effectue aisément au fil de ces pages. Et qui serait profitable... même à certains homéopathes.

▪ **La loi de similitude est le génie de l'homéopathie.** L'antagonisme entre homéopathie et allopathie est profond. De l'approche du malade et de la maladie au résultat que l'on peut respectivement attendre de ces deux médecines – restauration d'un équilibre de santé dans un cas, suppression momentanée d'une pathologie dans l'autre – en passant, cela va de soi, par le traitement proposé, tout, absolument tout, les sépare. A commencer par ce grand principe de base de l'homéopathie découvert par Samuel Hahnemann et qui en fait le génie : la loi de similitude.

La matière médicale de cette médecine parfaitement rationnelle est en effet une somme d'expérimentations effectuées depuis presque deux siècles sur des gens sains – intoxiqués pour les besoins de l'expérience – et répétées pour vérifications (ce qui correspond d'ailleurs à la définition du « scientifique » depuis Claude Bernard). Pour soigner une maladie, il faut trouver le remède « similaire » au malade, celui qui, donné à des gens sains, provoque « *les mêmes symptômes caractéristiques – personnalisés – que ceux que présente le malade à traiter* ». Un principe si opposé à notre façon de penser habituelle qu'il est difficile à admettre. Pourtant, si le remède qui guérit est celui qui possède les caractéristiques semblables « aux modalités réactionnelles de l'individu atteint d'une maladie », il y a une raison. Qui tient à l'essence même de la maladie.

▪ **La maladie est un déséquilibre personnalisé de cette « énergie vitale »** qui fonctionne pour chacun selon une « fréquence » qui lui est propre et est jusqu'à un certain point dotée du pouvoir de s'autoréguler. Mais lorsqu'il faut l'aider à se rééquilibrer, ce doit être avec une aide de « même nature » qu'elle, « *un coup de pouce énergétique* », tout moyen contraire amenant le développement de troubles déviants plus profonds. Pourquoi ? Parce que la maladie est un signal, un effet de ce déséquilibre et que si on le supprime, l'organisme contrecarré en trouve un plus grave pour s'exprimer (ainsi l'eczéma qui s'aggrave en asthme ou bronchite). A moins qu'il ne répète le même symptôme à quelque temps de là. Et nous voilà dans la maladie devenue chronique par la faute de thérapeutiques intempestives : on pense aux antibiotiques donnés systématiquement et à répétition. Au mépris du « terrain » et parce qu'on ne se sera préoccupé que de l'agent extérieur, microbe ou virus... Les maladies chroniques qui, ainsi soignées, connaissent une aggravation progressive, illustrent l'échec d'une médecine qui soumet l'organisme à des traitements de plus en plus puissants dont les effets sont contraires à l'autorégulation. Et qui peuvent conduire à l'effondrement des mécanismes d'autodéfense. Le virus du SIDA est-il survenu par hasard dans l'histoire de l'humanité ? Abordant la maladie comme l'effet d'un désordre situé en amont, l'homéopathie mène le vrai combat pour la santé, cet équilibre global ressenti comme un bien-être « *non troublé par des souffrances ultérieures* »

(Hahnemann). Et qui n'a rien à voir avec la suppression ponctuelle ou répétée d'une manifestation pathologique.

▪ **L'homéopathie n'est pas une médecine douce...** et elle est autant aux antipodes de la phytothérapie que de l'allopathie, toutes deux médecines des contraires. Le remède homéopathique est l'essence du produit original, dilué et dynamisé (succussion qui a pour effet d'ajouter de l'énergie cinétique), parfois bien au-delà du nombre d'Avogadro, ce qui supprime les éventuels effets toxiques d'une substance tout en accroissant les effets curatifs. C'est cela qui en fait une médecine énergétique d'une puissance phénoménale, une science de l'avenir aux implications insoupçonnées. Dès la dilution 5 ch on cesse d'être dans une médecine de la substance, laquelle n'existe pas en quantité suffisante pour avoir une action pharmacologique – et plus du tout après 12 ch – pour rentrer dans une « médecine de l'information » compréhensible dans le cadre d'une logique des « signifiants »². La technique de dilution en elle-même ne signe pas l'homéopathie. Ce qui la définit est essentiellement l'utilisation de la loi de similitude. Les degrés de similitude entre une substance et un patient peuvent être nombreux, le simillimum étant la substance qui réalise le plus haut niveau de similitude possible avec la globalité de la personnalité physique et psychique du patient. La recherche de ce simillimum est la marque de la « vraie » homéopathie car il faut déplorer les déviations que font subir à cette approche de trop nombreux médecins qui la pratiquent dans un esprit allopathique : pour telle maladie, tel remède ! Ce qui aggrave parfois l'état du malade, l'homéopathie mal utilisée pouvant être néfaste. En revanche, elle peut guérir à une vitesse fulgurante – plus rapidement qu'un antibiotique – et contrairement à un autre préjugé, les infections les plus graves. Son efficacité « *ne dépend pas de la gravité de la maladie mais de la compréhension qu'à le médecin de son patient* » et qui lui permet de trouver le remède adéquat.

▪ **Elle diffère de l'approche psychosomatique** qui fait résulter la maladie physique d'un problème psychologique. Le psychisme intéresse l'homéopathe en tant qu'information privilégiée et subtile sur la globalité du patient. Pour lui, « *l'organisme s'exprime en simultané à travers le physique et le psychique, donc le remède ciblant l'énergie vitale en amont, agira sur les deux plans à la fois* ». La puissance d'un tel remède va bien au-delà de la combinaison la plus acharnée de traitements chimiques et psychiques. Il vise l'essence même de la vie dans la tonalité particulière qu'elle prend pour chaque être vivant, le lieu individuel où tout se joue et se noue, vie, énergie, santé.

★★★

Les vraies réponses au problème de la santé me semblent de plus en plus se trouver du côté des approches globales et des médecines énergétiques. Et le refus d'admettre la rationalité de l'homéopathie de celui du Politique et non du Scientifique.

Ph. Servais fait aussi cette remarque passionnante : le principe des contraires qui échoue en matière de santé est actuellement remis en question dans d'autres secteurs de l'activité humaine comme l'agriculture, l'environnement, les économies traditionnelles locales... Jusqu'à la physique fondamentale où Rupert Sheldrake érige le principe des semblables en loi universelle...

7 février 1995
Agnès de Souza

MEDECINE – SANTE – HOMEOPATHIE – RELATION SCIENCE CULTURE – MEDECINE PREVENTIVE

* Sources *

Philippe M. SERVAIS, Le choix de l'homéopathie, Denoël 1992 (ISBN 220723911-X). 174 p.

² logique des « signifiants » : voir le « paradigme du sens » d'A. de Souza

TABLEAU POUR BIEN COMPRENDRE L'HOMÉOPATHIE

HOMÉOPATHIE ET ALLOPATHIE TOUT LES OPPOSE

L'ALLOPATHIE	L'HOMÉOPATHIE
Prend en compte	
La maladie	Le malade
L'organe	L'être global physique et psychique
La partie à soigner	Le tout
La maladie existe seule	Le malade existe seul
La maladie	
A pour cause l'agent extérieur, microbe ou virus	A pour cause le déséquilibre interne en amont, le « terrain » qui prédispose
La maladie est « objective », fait l'objet d'un discours scientifique (mécanismes physiopathologiques et explications étiologiques)	La maladie est en plus d'expérience vécue dans toute sa subjectivité par l'individu malade, elle est ce qu'il ressent et exprime, et ce qu'il en dit ; la manière dont il le dit est une information sur son « être malade »
Est à supprimer dans toutes ses manifestations	Est un symptôme, un effet, le signal d'un désordre intérieur : c'est ce dernier qu'il faut traiter
Le malade et son médecin	
On consulte quand la maladie se manifeste	Le suivi doit se faire également avant et hors de l'apparition d'une pathologie
Recherche de l'agent extérieur Recherche de la maladie répertoriée Réactions individuelles ignorées comme tout ce qui paraît éloigné de la pathologie pour laquelle on consulte	Recherche du « terrain » propre au malade dans ce qu'il a de particulier, de plus caractéristique d'une personnalité à part, Investigation individualisée
L'individu n'existe pas Existe la partie à traiter, l'organe	L'individu est à comprendre dans son ensemble La partie est secondaire
Consultations courtes	Consultations longues

Le médicament	
Est toujours anti- (anti-inflammatoire, antibiotique, anti-prurigineux, etc.) afin de supprimer les manifestations extérieures de la maladie	Est « le même » que l'individu réagissant à sa manière à telle ou telle maladie, car il est son coup de pouce énergétique, en phase avec sa « fréquence » énergétique personnelle
Agit au niveau du corps, dans ce qu'il a de plus matériel	Agit au niveau du plan énergétique dynamique de l'organisme
Pour une même maladie le même pour tous les individus	Pour une même « maladie » différent pour chacun, individualisé
Est efficace par la substance qu'il contient	Est efficace par l'information dont la substance disparue a laissé une empreinte dans le solvant
Quantité de substance importante	Quantité de substance infinitésimale, quasi (ou totalement) inexistante
A presque toujours un effet Voire toxique voire iatrogène	N'a d'effet que si le remède est « le même » que le malade, bien ciblé, s'il est « le bon »
Résultats en terme de santé et de santé publique	
Médecine non préventive	Médecine préventive
Phénomènes aigus jugulés sans amélioration de l'état général	Phénomènes aigus jugulés avec amélioration de l'état général, par retour d'un équilibre énergétique initial
Patient en danger de répéter la même maladie ou d'en voir s'installer une plus grave	Disparition de la maladie chronique si elle existait
Pas d'amélioration de l'état de bien-être personnel, caractéristique de la santé	Amélioration de l'état de bien-être personnel, réinstallation de la santé
Existence de maladies iatrogènes (créées par les médicaments)	Pas de maladies iatrogènes à proprement parler, mais l'abus ou la répétition à mauvais escient de médicaments peut créer des troubles
Augmentation constatée du nombre des maladies chroniques	Permet la diminution des maladies chroniques, même si cela n'est pas connu (statistiques inexistantes)

D'un point de vue épistémologique	
Domaine du quantitatif Substance	Domaine du qualitatif Information (ciblée)
Domaine de la mesure – rendre tout mesurable, et ce qui ne l'est pas est rejeté hors du champ du rationnel	Pas de mesure du qualitatif, mais une observation fine, excessivement précise de chaque individualité
Analyse réductionniste de la réalité Monde du concept De la statistique	Réalité dans sa richesse et sa complexité, tout compte : le psychisme comme le physique
Hypothèse comme point de départ	Expérience comme point de départ
Hypothèse d'un agent extérieur de la maladie	Dysfonctionnement d'un ensemble comme cause de la maladie, ce que nous enseigne l'expérience
Médecine mécaniste	Médecine énergétique
Modèles : – Mécaniste – Thermodynamique – Physico-chimique – Moléculaire	Modèles : – Organiciste ou holistique – Cybernétique (dynamique propre de l'ensemble du système comprenant mécanismes d'interférence, d'inhibition, d'interversion, de permutation...) – de la théorie quantique (les caractéristiques des molécules sont dépendantes des caractéristiques du système dont elles font partie)
Matérialisme	Tradition vitaliste Empirisme Approche phénoménologique Philosophie d'union AME-CORPS
Etude des fractions de phénomènes Système divisé en parties Statistiques	Le tout est supérieur à la somme de ses parties, le système = un tout
L'analyse physico-chimique occupe tout le champ « scientifique »	La vie n'est pas réductible à l'analyse physico-chimique Le fait scientifique est le fait expérimental et la preuve clinique (incontournables)
L'effet des hautes dilutions homéopathiques est incompréhensible dans le cadre de la logique de la substance	L'effet des hautes dilutions homéopathiques est compréhensible dans le cadre de la logique de l'information

Conclusion : une antinomie parfaite

Tableau rédigé par Agnès de Souza

Quand la philosophie rencontre l'immunologie...

La science moderne est impuissante à interpréter l'action pourtant réelle du remède homéopathique. Face à ce paradoxe, la philosophe Agnès Lagache a compris que si le paradigme mécaniste de cette science matérialiste – un paradigme est un modèle logique de la connaissance – convient à l'approche physico-chimique, il est inadapté à la compréhension de ce type d'objet très particulier qu'est le remède homéopathique et à celle, en général, du fonctionnement biologique et de la communication concrète des organismes vivants. Cette dernière, qui obéit à des règles précises, ne doit pas plus à la logique de l'échange d'objet qu'à celle, symbolique, du langage. Concluant donc à l'illégitimité des expérimentations faites sur l'effet des hautes dilutions homéopathiques dans le cadre du paradigme mécaniste, A. Lagache a élaboré une nouvelle structure logique, fondée sur les concepts d'information et de communication analogique, qu'elles ont, Madeleine Bastide, immunologue et elle-même, appliquée à l'homéopathie et l'immunologie, avec un succès de laboratoire qui prouve sa validité. Elle nous décrit ici ces expérimentations, nous conviant ainsi à ce « voyage » (« *la philosophie est un voyage* », dit-elle), ce « processus » que constitue la familiarisation progressive avec ce nouveau regard sur les choses, la vie, la communication signifiante du corps avec le monde, la signification corporelle du sens... Une révolution de la pensée qui engendre un rare bonheur de la raison – preuve aussi que son exercice n'est pas froid par nécessité – : celui de voir jeter un pont au-dessus du fossé creusé par l'idéologie dominante depuis deux siècles entre le corps et l'âme.

Le corps biologique n'est pas un objet inerte régi par les lois de la mécanique, telle fut en effet la première conviction d'A. Lagache. Structure de communication informée-informante dont « *la vie est liée aux échanges signifiants avec le monde* », le corps réagit à des systèmes sémantiques qui constituent cette communication sensible spécifique des organismes et des esprits humains. L'esthétique en donne un exemple. Quant à l'homéopathie, la communication d'informations y relève de manière presque exemplaire tant elle est élaborée et riche, de cette logique des signifiants. Elle a donc fait l'hypothèse, « *dans la continuité des médiations inconnues* » et donc des différents paradigmes correspondant chacun à un type de réalité, d'un paradigme « des signifiants » situé entre l'ordre mécaniste et la symbolique du langage.

... Des expérimentations étonnantes voient le jour

Ces expérimentations, compréhensibles dans le cadre de cet outil épistémologique, peuvent être classées en catégories d'expériences, toutes « informatives » (on n'est plus dans le domaine de la substance) mais très différentes car fonctionnant selon des niveaux de détermination de l'information de plus en plus subtils. Au nom de cette hiérarchie d'« affinement du mécanisme de l'information », on peut distinguer 4 niveaux :

- L'hormesis : par une mithridatisation informative, on protège un organisme vivant (animal, plante, cellule...) d'un poison qu'on va lui administrer, par une haute dynamisation de ce dernier. L'expérience qui réussit dans tous les cas prouve que l'on peut rendre moins nocive une intoxication par l'ingestion préalable d'une dilution du même toxique selon une loi d'identité, qui véhicule une information mais ne comporte plus aucune substance. Une pré-information par la dilution du toxique protège contre l'effet de ce dernier. La loi d'identité (d'objets : toxique = remède) est à distinguer de la loi de similitude (de relations : homéopathie) ;

- Le 2ème niveau consiste à donner en utilisation informative des molécules endogènes. Si l'on procède chez des poussins à l'ablation de la bourse de Fabricius, indispensable à la maturation de certaines cellules du système immunitaire (lymphocytes B), mais qu'on leur administre une très haute dynamisation de l'hormone qu'elle contient (bursine), ces poussins, contrairement aux poulets bursectomisés, conservent normales leurs aptitudes de défense. Là encore, information sans substance. Et, pour A. Lagache, illustration de l'antériorité de l'information sur les objets. Information qui, plus puissante que l'objet, l'encadre, le crée, en enveloppe l'existence, et peut maintenir une structure ou la transformer même en l'absence de l'objet ;

- Le 3ème niveau – individuel, celui-là – est l'application de ce paradigme au système immunitaire, en particulier à l'existence des anticorps anti-idiotypes Ab2, reproduisant la forme de l'antigène (image interne). On utilise ces anticorps anti-idiotypes Ab2 sans dilution. L'expérience est là aussi probante, ce qui n'est compréhensible que si l'on fait de l'Ab2 un objet sémantique qui joue son rôle comme élément d'information du système . Et qui prouve que le système immunitaire réagit aux signifiants. C'est le « réseau idiotypique » (théorie de Jerne) dans lequel il semble qu'à chaque création corresponde toujours une régulation, et que cette image qui régule l'Ab1 (anticorps), persiste comme mémoire, éventuellement transmise au fœtus par la mère. Pour A. Lagache, cet Ab2, image de l'antigène, « information » qui régule l'Ab1, est « *un objet purement sémantique* » et la « *preuve que la vie se sert de mécanismes sémantiques* » ;

- Le 4ème niveau est celui de la loi de similitude qui constitue la subtilité et le génie de l'homéopathie. On soigne ici avec un médicament dont le contenu ne provient plus du corps mais comme tout remède homéopathique, de la nature (végétal, minéral, animal, etc.). A très haute dilution, ce remède est, dit A. Lagache, un objet informatif pur, « *un objet physique qui fonctionne dans un monde sémantique* ». C'est de ce niveau que relève le cas des personnes qui, ayant subi l'ablation totale de la glande thyroïde, vivent en parfaite santé sans apport d'aucune substance thyroïdienne de compensation, avec la seule aide du simillimum, hautement individualisé, d'une précision absolue (il est ou n'est pas le bon remède), en regard de laquelle la médecine mécaniste paraît très approximative. Le simillimum réalise la plus parfaite analogie, l'information la plus fine et à ce titre il constitue la meilleure prévention.

Philippe Servais pose ici cette fascinante question : l'efficacité stupéfiante du remède homéopathique élaboré à partir du règne animal, végétal ou minéral signifie-t-elle que le corps humain conserverait une mémoire des règnes antérieurs, mémoire que restaurerait ce simillimum ?

★★★

Les voies philosophiques, scientifiques, morales... que nous ouvre le paradigme d'Agnès Lagache sont encore inimaginables. Voilà en tous cas qui fonde logiquement notre intuition que notre corps n'est pas un objet matériel coupé du monde, mais plutôt ce réseau d'informations vivant, en interaction avec d'autres réseaux vivants, cette « manière d'être », « état des choses » dont elle nous parle ailleurs³. Qui fonde aussi la légitimité de notre désir d'avoir une médecine de l'homme total. Il faut délaïsser Sartre pour celui qui refusa l'indépendance de la conscience : je cite Merleau-Ponty pour qui la pensée était chair, indissociable de l'expérience du corps : « ce n'est pas l'œil qui voit, ce n'est pas l'âme. C'est le corps comme totalité ouverte ». Une vision du monde en avance sur la philosophie matérialiste, moniste, mécaniste qui sous-tend toute la science actuelle.

Quant à l'homéopathie, elle est une médecine de l'avenir. Elle se situe dans une tradition d'union de la matière et de l'esprit, axe de recherche jusqu'ici ignoré mais que les prochaines décennies pourraient bien explorer.

3 mai 1996
Agnès de Souza

PHILOSOPHIE – EPISTEMOLOGIE – MEDECINE – IMMUNOLOGIE – BIOLOGIE – HOMEOPATHIE –
RECHERCHE INTERDISCIPLINAIRE – RELATION SCIENCE CULTURE – PARADIGME – LOGIQUE DE
L'INFORMATION – LOGIQUE ANALOGIQUE – HAUTES DILUTIONS HOMEOPATHIQUES

* Sources *

Agnès LAGACHE ; Madeleine BASTIDE, Le paradigme du sens, Alpha Bleue 1992 (ISBN 2 86469 073 X). 103 p.

Le paradigme du sens, un nouveau modèle rationnel

Par Agnès Lagache et Madeleine Bastide

Si les organisations biologiques sont appréhendées depuis Claude Bernard comme des phénomènes physico-chimiques, on peut aussi les comprendre comme des structures d'information. Les êtres vivants ne sont-ils pas plongés dans un dialogue permanent avec leur environnement interne et externe ? C'est dans cette direction qu'Agnès Lagache, agrégée de philosophie et Madeleine Bastide, professeur d'immunologie, nous entraînent, au fil des lignes de cet ouvrage qui nous expose les principes de la communication analogique. L'ensemble de ces principes forme un modèle rationnel qu'Agnès Lagache a découvert au travers de l'homéopathie et de l'immunologie et qui s'avère apte à rendre compte de ce qui se passe chez les êtres humains au double niveau du corps comme de l'esprit, de la psyché comme du système immunitaire. Soit une nouvelle approche du vivant qui ne fonctionne plus selon les principes de la logique aristotélicienne mais peut se comprendre à la lumière de la logique moderne.

A l'inverse du paradigme mécaniste, ce nouveau paradigme n'a pas la matière pour objet mais l'information – laquelle s'enrichit en se transmettant, contrairement à l'objet qui, donné, est perdu pour celui qui s'en est dessaisi. La logique d'Aristote est donc impropre à rendre compte des aspects physiques ou mentaux des êtres humains, et de la communication en général. Avec A. Lagache, le corps et l'esprit cessent d'être des objets, des « boîtes » closes isolées du monde, pour être compris comme des « réseaux d'information vivants », des ensembles de systèmes en interaction avec d'autres systèmes et c'est là tout un fondement de la médecine qui se trouve remis en question. C'est également, qui prend forme, un fondement pour d'autres approches thérapeutiques.

Ce paradigme qui se différencie également de la symbolique du langage – il n'en a pas le pouvoir de négation et d'abstraction – fonctionne selon des règles précises dont Agnès Lagache nous expose ici les principales :

- La contrainte de la désignation, fonction remplie dans le langage symbolique par le nom mais dans la communication figurative, par une présentation mimétique. Ainsi en homéopathie, le médicament est le signe analogique d'un ensemble singulier de relations symptomatiques et agit comme une information analogique, régie par la loi de similitude, qui lui fait désigner la situation pathologique.

- La contrainte de l'organisation de cette communication en niveaux d'information distincts. L'information est un passage entre ces deux niveaux de la désignation des objets et de l'opération informative sur ceux-ci (par exemple la compréhension dans la conversation). En psychanalyse, le transfert est l'opération qui réalise le passage entre le niveau de la pensée inconsciente et agie (niveau des objets) à celui de l'interprétation. En homéopathie, la dilution correcte pour un récepteur est celle qui signifie non le pouvoir toxique d'une substance mais une information à son sujet.

La négation paradoxale est l'une des plus importantes opérations de sens qui peuvent passer entre ces niveaux. Une présentation particulière de la chose peut donner une valeur signifiante à cette présentation et induire le récepteur à lire l'information non comme une présentation de la chose mais comme une information qu'il faut traiter pour elle-même, voire nier. Ainsi, dans un combat de loups, celui qui se couche en présentant sa gorge mime l'issue du combat pour l'éviter, il en a donc induit la négation puisque l'autre loup cesse de combattre, preuve que le message a été bien reçu. En homéopathie la bonne dilution est celle que le récepteur peut lire comme une information sur le symptôme similaire pour en induire la négation.

« *L'information mimétique active* » comporte donc ces deux aspects : « la désignation » par présentation analogique et le « signifiant » qui est une modalité de cette information et conduit à son traitement. Du point de vue de la dilution, l'information sur le symptôme appelle au traitement de cette information à un niveau autre, plus élevé, qui entraîne une restauration de la définition du soi. Inversement, symptôme et pathologie sont de l'ordre

de la mimesis passive. Ce qu'avait bien vu Freud qui considérait le symptôme comme une forme de communication, « *une tentative de guérison* », information « coincée » au mauvais niveau. L'application de ce paradigme, possible dès que la matière est assez organisée, donc pour les êtres vivants, permet de rendre compte de l'efficacité du remède homéopathique mais aussi de poser les questions de manière différente.

Partant du même principe, Madeleine Bastide montre que l'interaction entre le soi et le non soi immunologique peut être considérée comme un système régulateur d'information plutôt que comme une lutte, comme dans le paradigme mécaniste classique appliqué au système immunitaire, pour qui soi et non soi (bactéries, virus...) sont des objets. Et, supposant qu'une situation pathologique peut naître d'une erreur ou d'une absence d'information, à cause de laquelle le signifiant ne peut effectuer la négation paradoxale (combat de loups), elle démontre que des pathologies du système immunitaire peuvent être corrigées par l'utilisation de nouveaux procédés d'information : ainsi les anticorps anti-idiotypes, qui, donnant à l'organisme une nouvelle information, permettent la régulation de l'anticorps correspondant. Ce nouveau paradigme du sens est riche de possibilités dans le domaine scientifique.

★★★

Bouffée d'oxygène que cet ouvrage qui fonde logiquement l'intuition que nous avons que notre corps n'est pas un objet – matériel, coupé du monde – mais une « manière d'être, un état des choses » (Wittgenstein cité par Agnès Lagache) pris dans un réseau de signifiants, soit la réalité symbolique, ô combien concrète ! Et de plus, un système informé sur son propre fonctionnement, ce qui le rapproche des systèmes cybernétiques, et fait des symptômes psychiques une information privilégiée sur le système lui-même, rendant à la parole singulière du patient toute sa valeur. La médecine allopathique, dont la position nous apparaît ici scientifiquement et logiquement fautive, ne peut réellement guérir car ne s'adressant pas au système dans son entier et ne comprenant pas la maladie comme symptôme et le symptôme comme communication même, elle ne fait que déplacer indéfiniment le problème. En revanche, le remède homéopathique, information qui relève du mode de communication analogique et correspond à une conception de la maladie comme erreur dans la transmission d'information, induit dans l'organisme une réponse qui lui permet de se restaurer. Une médecine logique, la médecine de l'avenir, devra troquer le modèle mécaniste contre le modèle cybernétique et la logique aristotélicienne contre la logique moderne !

« Le paradigme du sens » confirme la relativité de toute méthode scientifique, d'où l'abus de pouvoir de la médecine allopathique à s'attribuer l'exclusivité de la légitimité avec ce que cette revendication d'autorité a par ailleurs de non-scientifique. La logique moderne nous montre que des logiques différentes peuvent coexister. On voit aussi la nécessité dans le cours de l'évolution des sciences, de nouveaux modèles rationnels. Il ne faut pas, dit A. Lagache, aussi philosophiquement que poétiquement (la poésie est aussi le langage du corps, de l'analogique) réduire l'infinie richesse « de la réalité à ce que nous en avons déjà compris mais nous ouvrir à la pensée des inépuisables chatoiements du sens ».

3 mai 1996
Agnès de Souza

PHILOSOPHIE – EPISTEMOLOGIE – MEDECINE – IMMUNOLOGIE – BIOLOGIE – HOMEOPATHIE –
RECHERCHE INTERDISCIPLINAIRE – RELATION SCIENCE CULTURE – PARADIGME – LOGIQUE DE
L'INFORMATION – LOGIQUE ANALOGIQUE – HAUTES DILUTIONS HOMEOPATHIQUES

* Sources *

Agnès LAGACHE ; Madeleine BASTIDE, *Le paradigme du sens*. Alpha Bleue 1992 (ISBN 2 86469 073 X). 103 p.

Une autre vision des rapports de l'esprit et du monde et le refus du totalitarisme

La pluralité des paradigmes selon Agnès Lagache

« Ainsi le Petit Prince apprivoisa le renard. Et quand l'heure du départ fut proche : – Ah ! dit le renard () je pleurerai () – alors tu n'y gagnes rien – j'y gagnerai, dit le renard, à cause de la couleur du blé. » A. de Saint-Exupéry

Une vision du monde qui articule les paradigmes dans la souplesse et la complémentarité, instaurant une continuité des modèles de compréhension du réel, et ouvrant sur une interdisciplinarité des compétences.

A l'origine de la démarche de cette philosophe, une profonde sensibilité à la richesse du monde sensible dans lequel, nous, êtres humains, sommes plongés, à l'instar de tout être vivant. Et une intelligence de la vie dans tous ses aspects et à tous ses niveaux, qui, dans une inspiration semblable à celle qui régna au siècle des Lumières, refuse les cloisonnements, les séparations entre la matière et l'esprit, le corps et l'âme, et veut éclairer la nature dans toutes ses médiations – en faisant fonctionner, au-delà de la vieille opposition entre matérialisme mécaniste et idéalisme abstrait, de réels dualismes. L'esthétique, la psychanalyse, l'homéopathie, notre intuition même que nous avons tous que notre corps n'est pas un objet matériel mais une structure vivante liée au monde, nous suggèrent l'existence d'une logique de l'interaction corps-âme, de règles de ces passages. Dans Revue internationale de systémique, vol 9, n° 2, 1995, A. Lagache montre l'impropriété du paradigme mécaniste – pour lequel tout est matière, y compris le corps vivant – à rendre compte des organisations biologiques qui, « dès la régulation cellulaire ont du sémantique, irréductible au mécanisme ». Au contraire, le paradigme des signifiants s'applique au vivant « en acte de ses fonctions ». Mais Agnès Lagache fait plus ici que substituer un paradigme (être épistémologique) à un autre : elle esquisse ce que serait une vision du réel, non plus à travers « des domaines fracturés du savoir » mais dans « une continuité de différents paradigmes » correspondant à ce que nous pouvons saisir des niveaux d'organisation de ce réel. En limitant la validité d'un paradigme à l'objet auquel il s'applique, elle échappe au totalitarisme.

▪ Les limites du paradigme mécaniste et « le paradigme du sens » :

Pour A. Lagache, le corps biologique, vivant, ne « possède pas les qualités de l'objet qui sont la norme du paradigme mécaniste » (il n'en a pas l'identité stable mais « se constitue par une synthèse toujours recommencée » et dans un ordre irréversible ; il est « plus que la somme de ses parties » ; surtout, il est « une structure de communication informée et informante... » en dialogue permanent avec l'environnement interne et externe auquel il n'a pas même la possibilité d'être indifférent : « le corps vit de l'échange à tous les niveaux », il « reçoit et traite les informations qui lui permettent d'organiser sa propre existence »). La connaissance des organisations biologiques ne peut donc se réduire à celle qu'en donne l'approche physico-chimique.

Convaincue que « le corps communique avec le monde selon des règles qui lui sont propres » et n'ont rien à voir non plus avec la symbolique du langage et la conscience rationnelle, elle a fait l'hypothèse d'une sémantique autre que linguistique, située entre cette dernière et l'ordre mécaniste. Ce modèle, qui se distingue donc à la fois de la logique d'Aristote et de celle du langage est une logique de la communication analogique. La loi d'exclusion du situs (l'objet ne peut être à deux endroits à la fois, aussi donner un objet équivaut-il à s'en appauvrir) y est remplacée par l'introduction de la dimension temporelle avant/après et le « passage du sens » (l'échange d'une information enrichit celui qui en est l'auteur). La norme du mécanisme ne convient donc que partiellement à cette « totalité individualisée, finalisée et vivante » qu'est le corps.

▪ A chaque niveau de réalité, son paradigme

Est-ce à dire que le paradigme mécaniste de la science positiviste doit être abandonné ? Non ! Et c'est précisément l'écueil contre lequel A. Lagache nous met en garde. A chaque « outil » ou grille logique correspond un profil de la réalité qui s'y trouve éclairé. Différents paradigmes s'enchaînent. Ainsi esquisse-t-elle un synopsis philosophique dans lequel un niveau de logique convient à chaque niveau d'organisation. Si dans le réel « tout se noue dans la continuité de médiations inconnues », notre intelligence reconnaît par endroits, – là

où « *les mouvements du monde font des grumeaux* » –, des « *stratifications assez permanentes pour y percevoir des objets typiques* ». Cette suite de niveaux peut se « débobiner » ainsi :

- Le paradigme mécaniste applicable aux objets matériels, répondant aux notions de masse, loi du situs, normes des interactions externes et négatives.

- Le paradigme cybernétique, qui introduit de nouvelles propriétés plus que mécaniques, entre autres « la transcendance du tout sur les parties », et dont le violon fournit l'illustration parfaite.

- La complexité du système s'accroissant et « une boîte noire s'étant formée quant à la connaissance des éléments » c'est le paradigme systémique qui permet le mieux d'appréhender les phénomènes. A. Lagache en donne pour exemple, citant Freud, « l'effet de foule » (1923), qui est plus un « effet de système » que de sens, l'élément « cristallisant », idéal ou leader, étant occasionnel.

- Très proche de lui et lui ressemblant comme un frère, le paradigme des signifiants introduit « *l'effet propre du sens* », sens qui « est un émigrant », transitant, comme l'a remarqué Merleau-Ponty, d'un ensemble dans un autre (« *Déjà la simple présence d'un être vivant transforme le monde physique, fait apparaître ici des nourritures, ailleurs une cachette...* »). Les signifiants sont des « *objets sémantiques* » dont la circulation obéit aux lois originales de la communication analogique. L'information n'est pas un objet mais une différence, qui modifie irréversiblement le receveur. Et si le mode le plus simple de la représentation est une mimesis passive (exemple la ligne médiane des poissons, qui leur « représente » les mouvements du milieu aquatique), la structure vivante est aussi capable de mimesis active : c'est-à-dire de recevoir l'objet sémantique comme information sur l'objet matériel, appelant traitement et régulation active par l'ensemble du système. Pour que l'information soit reçue, traitée, voire négativée comme dans la catharsis aristotélicienne, l'objet doit être « allégé » pour « *ne pas tomber dans la détermination matérielle* ». C'est le cas de la haute dilution homéopathique ou des anticorps anti-idiotypes image interne d'un antigène.

On est ici dans le domaine de la plus grande précision : le remède homéopathique est reçu par l'organisme vivant et malade s'il est choisi selon son image pathogénétique. Il est un objet sémantique, ce qu'on ne peut comprendre que si l'on a aussi préalablement compris que le sémantique n'est pas l'apanage exclusif du psychologique, mais qu'il est spécifique du vivant. Loin d'être un objet compréhensible dans le cadre d'un paradigme mécaniste, le vécu biologique est « *soumis aux conditions de la logique du sens* ».

★★★

Ce « *paradigme du sens* », qui n'a plus la matière pour objet mais l'information concrète que le corps échange avec le monde, comble le fossé creusé depuis deux siècles par la division idéologique entre le corps et l'âme et le vide vertigineux dans la lisibilité de la réalité. Mais ce n'est pas le paradigme mécaniste en lui-même qui est illégitime, c'est, au carrefour d'intérêts extérieurs agrippés aux champs du savoir, la prétention totalitariste de ceux qui veulent l'imposer comme unique approche. Il n'est pas « scientifique » de rejeter hors du rationnel ce qui n'est pas matériel.

4 avril 1996
Agnès de Souza

PHILOSOPHIE – EPISTEMOLOGIE – BIOLOGIE – PARADIGME – LOGIQUE DE L'INFORMATION

* Sources *

Agnès LAGACHE, *Notes sur les bases conceptuelles de la science*, in Revue internationale de Systémique, vol 9, n° 2, 1995, Kluwer, Pays Bas.

Une notion maîtresse : la médiation

Il est une vérité oubliée de la seconde partie du 20^e siècle : il n'existe pas de science sans base conceptuelle. A la question de ses fondements épistémologiques, la science moderne oppose une foi aveugle dans la méthode expérimentale. Pourtant, au sein de la science, des paradoxes surgissent, révélant les limites logiques du paradigme : le contraste entre les effets curatifs réels de l'homéopathie et l'impuissance à les interpréter n'en est qu'un exemple... qui montre que cette question est d'actualité et la science plus idéologique qu'elle ne l'admet. C'est d'ailleurs son étonnement – caractéristique du philosophe – devant la place de l'homéopathie dans notre culture qui a amené A. Lagache à s'interroger sur la tradition à laquelle se rattache cette médecine et sur la culture dans laquelle nous vivons : pourquoi l'homéopathie y est-elle perçue comme une pratique étrange, relevant d'un acte de croyance ? « *Notes sur les bases conceptuelles de la science* » nous apporte ces réponses et pose les bases d'un nouveau paradigme, adapté au vivant, le « paradigme du sens ». A la lumière de ce dernier A. Lagache propose un éclairage original sur ce que nous appelons « *l'évolution des espèces* », qui a l'intérêt d'intégrer un certain nombre de phénomènes non compris par la science actuelle. Une analyse brillante qui remet la science du 20^e siècle à sa juste place.

▪ Dualisme ou double monisme ?

A. Lagache rend au dualisme dont se réclame notre culture son véritable sens. Nous vivons dans une culture fracturée qui sépare la matière et l'esprit, le corps et l'âme, ce que nous appelons illégitimement dualisme. La première découverte et démythification d'A. Lagache, a été celle-ci : ce dualisme est en fait la juxtaposition rigide de deux monismes contradictoires, séparés, irréductibles l'un à l'autre et aussi totalitaires et illusoirement sécurisants l'un que l'autre. D'un côté, un positivisme étroit et arrogant pour lequel selon le diktat du paradigme mécaniste tout est matière et le réel connaissable par sa réduction en éléments les plus simples : c'est le matérialisme moderne tout-puissant qui rejette hors des limites du rationnel tout ce qui n'est pas matériel.

A l'opposé, l'idéalisme abstrait, tout aussi réducteur, cultive le mythe également tout-puissant d'un esprit coupé de toute chair, étranger à la matière, et clame l'indépendance de la volonté et de la conscience. La juxtaposition de ces deux monismes à l'isolement encore renforcé par la division des études universitaires, est à la base même de notre double approche de la maladie, comme désordre somatique ou problème psychologique. Pour A. Lagache, qui rejoint le point de vue des homéopathes, la réalité de la maladie est en amont de cette fracture, au lieu d'origine où est nouée la relation corps/esprit. Le vrai combat pour la santé est alors au-delà de la combinaison des traitements chimiques et psychiques : il passe par une troisième voie.

▪ La troisième voie : la médiation

Peut-on croire sérieusement qu'un être vivant soit la somme de ces deux réalités matérielle et spirituelle et que la base conceptuelle qui convienne pour le décrire soit la juxtaposition de deux termes incompatibles ? Un système vivant – réseau de relations intérieur/extérieur – est forcément combinatoire et autre qu'analytique. Il faut donc sortir de la contradiction aristotélicienne qui ne décrit pas un dualisme, puisqu'elle n'affirme qu'un terme, le second étant la négation du premier, soit une catégorie vide. Un vrai dualisme signifie que les différents niveaux de réalité coexistent et travaillent ensemble dans le processus dynamique de la vie. Il a donc besoin d'un opérateur, qui crée liens, passages, mouvements... entre les termes et par lequel chacun puisse traiter avec l'autre sans perdre son identité. Cet opérateur est la médiation. Et pour A. Lagache, c'est là le concept essentiel.

Loin d'être une moyenne ou un sous-produit, la médiation qui lie l'esprit et le corps, faits physiques et sémantiques, gère les liens tout en maintenant la distance et la différence entre eux. Est médiation, la brume qui, chez les Indiens d'Amérique racontés par Lévi-Strauss, lie et sépare la terre et le ciel. Est médiation la musique, qui n'appartient ni au corps ni à l'esprit, mais les lie dans une « *bonne distance de communication* ». Ou encore le *walkabout song* qui, dans la culture traditionnelle australienne, est donné à l'individu à sa naissance comme son identité personnelle et qui décrit l'itinéraire d'un voyage rituel dans les « *empreintes des ancêtres* ». Cette « *piste chantée* » qui fait correspondre deux niveaux différents, l'homme et son besoin symbolique, par la

définition d'un voyage qui lui permet de recréer la Création chantée des premiers êtres légendaires est une médiation exemplaire. Comme le remède homéopathique (analogon) qui apporte au malade l'information lui permettant de guérir. Autant d'exemples qui font dire à A. Lagache que c'est la médiation qui crée les objets, non l'inverse. Et que les éléments biologiques sont des objets sémantiques traités par le corps comme des informations, auxquels convient donc la logique de l'échange d'information.

▪ « Evolution » des espèces ou variations sur une partition ?

Si nous acceptons l'hypothèse selon laquelle les structures vivantes combinent faits mécaniques et sémantiques et que les médiations sont les éléments dynamiques qui les font fonctionner comme un tout, la question de l'évolution des espèces peut être comprise comme un déploiement de transferts d'équilibre entre fonctions sémantiques et mécaniques. Ainsi alors que le squelette externe de l'oursin, protection mécanique, le dispense d'avoir un système immunitaire, les vertébrés ont à l'inverse un squelette interne et un système immunitaire.

Le code génétique peut être lu comme un système sémantique, non symbolique (langage) mais concret. A la manière d'un poème, ne comportant que quelques mots (et pas tout la dictionnaire !) reliés dans un système mutuel de compatibilité signifiante. C'est le style comme unité contextuelle supérieure de Jakobson (1963) ou la notion de « Bauplan » suggérée par Ernst Mayer : l'absence de cornes chez les animaux carnivores ou l'exubérante magnificence de la nature – splendeur des plumes d'oiseau ou luxuriance végétale – échappent à l'interprétation utilitariste des théories darwiniennes. Si le code génétique intègre des systèmes mécaniques dans un ordre sémantique, il y a alors moins une « évolution » des espèces (malgré une chronologie) qu'une variation sur le même thème sémantique d'organisation.

Cette hypothèse d'une sémantique autre que linguistique qui permet de comprendre les événements du corps, l'expérience esthétique et d'éclairer différemment de nombreux aspects de la réalité, a incité A. Lagache à formaliser une approche conceptuelle différente de celle du mécanisme et de la symbolique du langage, et à l'expérimenter, ce qui est un total succès de laboratoire. Et si en ce 20e siècle, l'idée de la médiation qui est au cœur du « paradigme du sens », surprend, elle n'est pourtant pas aussi neuve qu'on pourrait le croire. Elle se rattache à la lumineuse tradition philosophique d'unité de la nature et d'union de l'âme et du corps, qui brilla aux 17e et 18e siècles, et qu'il faut redécouvrir si l'on veut comprendre l'être vivant.

★★★

Cette lecture est un bonheur ! Et ce bonheur a un sens ! La réductrice pensée mécaniste ne procure pas ce sentiment de plénitude. On finissait par croire « normal » que la science soit « froide », coupée de la vie, on entrevoit que ce n'est ni une fatalité ni une nécessité.

27 mai 1996
Agnès de Souza

PHILOSOPHIE – EPISTEMOLOGIE – RELATION SCIENCE CULTURE – SANTE – HOMEOPATHIE

* Sources *

Agnès LAGACHE, *Notes sur les bases conceptuelles de la science*, in Revue internationale de Systémique, vol 9, n° 2, 1995, Kluwer, Pays Bas.

Il faut rendre à Descartes ce qui est à Descartes...

Non seulement le matérialisme mécaniste de notre science moderne n'est pas une « nécessité », une fatalité, mais ce modèle épistémologique nouveau qu'est le paradigme du sens d'Agnès Lagache a des racines dans notre culture. Il renoue avec une tradition qui a bel et bien existé mais a été « confisquée » au 19e siècle par l'Histoire, qui n'a plus retenu, pour des raisons extérieures à la science, que ce qui menait au triomphe du positivisme technocratique. Il s'agit, à travers Descartes, Spinoza... de la tradition philosophique du 17e siècle (et après lui, du 18e) qui fut celle d'un inlassable questionnement des rapports de l'esprit et de la matière, de l'âme et du corps, pensa la nature dans son unité et sa diversité, l'être vivant comme individu et connecté aux autres, et peut beaucoup nous apprendre par sa profonde intelligence de la vie, le paradigme ouvert de sa science et cette permanente préoccupation d'un ordre éthique conçu comme nécessairement lié à l'ordre de la connaissance. Il faut, avec « *Notes sur les bases conceptuelles de la science* » d'Agnès Lagache, redécouvrir cette tradition proche de nous et pourtant méconnue, qui nous parvient déformée par le prisme de notre actuelle vision du monde. Et pour commencer, retire Descartes, qui n'était pas le « cartésien » qu'on en a fait...

▪ Au 17e siècle, avec Descartes, Spinoza...

Tout notre siècle fait référence à Descartes, que ce soit pour rendre hommage à la rationalité de sa méthode, ou au contraire pour fustiger la supposée étroitesse de son rationalisme. Mais pour Agnès Lagache, on a réécrit l'histoire et reconstruit la philosophie cartésienne. Descartes est bien le père du rationalisme, mais parce qu'il institua les règles d'un usage rationnel de l'esprit et non au sens où nous l'entendons actuellement, ce sens tronqué qui rejette hors des limites du rationnel ce qui n'est pas matériel. Descartes n'était pas « cartésien »... Et sûrement pas mécaniste. C'est à la faveur d'un contresens (nous projetons nos schémas) que nous le rendons responsable de la fracture culturelle, dans laquelle nous vivons, entre le corps et l'âme, qu'en outre nous appelons à tort un dualisme, quand il s'agit de la juxtaposition inerte et sans communication entre eux de deux monismes antagonistes.

Si Descartes a posé le dualisme corps/esprit, c'est pour le faire fonctionner, jamais pour réduire un des deux termes à l'autre. Il n'était pas moniste. La préoccupation de toute sa vie – et de tout le 17e siècle avec lui – a été de parvenir à éclairer le point de jonction entre les deux substances – l'étendue et la pensante – c'est-à-dire la médiation, cet opérateur essentiel à un vrai dualisme. Quels que soient ses points de départ, la science avait alors pour but d'éclairer la nature dans son entier, esprit et matière, au moyen de la raison. Le 17e siècle eut l'extraordinaire perspicacité de comprendre que si la Raison est capable de connaître aussi bien la matière que l'esprit, c'est leur point de jonction, c'est-à-dire la manière dont ils se médiatisent qui constitue la clef de la connaissance à la fois de l'homme et du monde.

Aussi, la conception cartésienne de la substance étendue ne réduisit ni n'éclipsa jamais la position de la substance pensante. Elles étaient toutes deux parties de la nature et objets de connaissance. Gouvernées par des causes régulières et intelligibles quoiqu'encore inconnues. Il n'est que de le relire : « *L'âme n'est pas logée dans le corps comme un pilote dans son bateau* », *l'âme et le corps « forment une troisième substance, un être en soi-même qu'on ne peut trancher dans le vif pour réduire ses parties* ». Ou « *L'âme ne peut être séparée de la matière, elle est unie au corps de façon à (...) composer un véritable être humain* » (1637). « *Corps et âme sont des substances inaccomplies et incomplètes si on en traite séparément* ». Et encore : « *En disant nature dans un sens général, je n'implique rien d'autre que Dieu lui-même ou plutôt l'ordre et l'arrangement que Dieu a établis en créant les choses* » (1642)... On ne peut être plus clair.

C'est aux médiations entre les différents niveaux, entre événements physiques et mentaux, que le 17e siècle (et après lui, le 18e) a apporté la plus grande attention, les décrivant avec une précision et une subtilité étonnantes. Et sans jamais réduire la diversité à l'unité, qui n'est pas basée sur l'identité mais surgit des bonnes médiations entre les différences. Avec son exemple célèbre de « *la douleur que j'éprouve quand je touche une braise* » (1642), on voit que les niveaux du corps et de l'esprit sont distincts mais non étrangers, ils interagissent. Les sensations du corps produisent les médiations, qui combinent et font fonctionner ensemble

les termes du dualisme sans jamais les confondre. C'est en ce dualisme ouvert que consiste la force de la philosophie cartésienne.

Pour Spinoza qui a fondé cette unité de la nature et consacré toute son œuvre à cette question du lien et des passages, le corps et l'âme partagent l'ordre de la raison : « nous sommes une partie de l'ensemble de la nature dont nous suivons l'ordre » (1677). Le corps et l'esprit partagent leur obscurité et leur lumière, il serait illogique que le corps restât une matière inconnue et obscure. Il est de l'essence de l'intelligence humaine d'être capable de découvrir l'unité et la diversité de la nature : « *Il y a un chemin dans l'âme et cela appartient à sa nature d'être capable de concevoir l'essence du corps d'un point de vue éternel* » (1677). Dans cette perspective, la maladie est cette fracture entre l'ordre de la raison dans le corps et l'ordre de la raison dans l'âme. La santé est leur éclairage mutuel. Écoutons cela : « *Il y a mauvaise maladie quand on ne peut plus joindre dans l'ordre de la raison les affections de l'esprit et les affections du corps* » (Éthique 1677). Pour A. Lagache, cette mesure entre le corps et l'esprit ressemble à une anticipation de la psychanalyse, et est également très proche de l'intuition homéopathique.

▪ Le paradigme de la science est ouvert

Au 17^e siècle, la matière et la vie font partie de la nature et sont dans un rapport de continuité. C'est aussi ce qu'exprime le baroque à la même époque en Italie : la pierre vit, qui n'est pas que de la masse, le matérialisme n'a pas le même sens que pour nous, il est signifiant. Même Newton eut conscience des limites du paradigme mécaniste en remarquant que l'attraction ne pouvait être « une vraie force physique » et étouffait dans le postulat mécaniste qui implique que deux éléments matériels interagissent seulement par des voies externes et négatives ; ce qui est contradictoire avec l'action à distance. S'exprimant dans le langage de l'époque, il appela la gravitation universelle une « force spirituelle », et il faut voir là l'indice et l'aveu d'une limite logique dont la science du 20^e siècle, elle, n'est même pas consciente.

★★★

Avec cette étude on voit ce que le paradigme du sens d'A. Lagache doit à la tradition philosophique du 17^e siècle. Et combien celle-ci nous est parvenue déformée. La séparation de l'esprit et de la matière et le positivisme mécaniste des 19^e et 20^e siècles n'y ont pas leurs racines. Au-delà du schisme entre matérialisme et idéalisme, cette troisième voie de l'unité de la nature – dans sa diversité – et d'union de l'âme et du corps – à travers des passages – offre des fondements épistémologiques pour l'élaboration de nouveaux objets de science et de nouvelles approches. Les approches synthétiques et les théories unitaires de la nature les plus récentes ne renieraient pas cette tradition philosophique du 17^e siècle.

14 juin 1996
Agnès de Souza

PHILOSOPHIE – EPISTEMOLOGIE – ETHIQUE – RELATION SCIENCE CULTURE – RELATION SCIENCE
SOCIETE – AVENIR DE L'HUMANITE – HUMANISME – IDEOLOGIE – EVOLUTION D'UNE SOCIETE

* Sources *

Agnès LAGACHE, Notes sur les bases conceptuelles de la science, in Revue internationale de Systémique, vol 9, n° 2, 1995, Kluwer, Pays Bas.

L'intelligence des lumières selon Agnès Lagache

La fracture de la culture entre ces deux monismes irréductibles et étroits que sont depuis le 19e siècle les champs de la matière et de l'esprit, n'est pas un héritage du siècle des Lumières, bien au contraire. Le 18e siècle a relevé le défi posé par le siècle précédent d'une rationalité large, enveloppant la vie et la matière, et tenté de découvrir cet ordre de vie – qui régit le comportement de l'homme comme les phénomènes naturels – de surcroît par essence lié avec l'ordre éthique. Dans l'article « *Notes sur les bases conceptuelles de la science* », Agnès Lagache nous expose ce qu'à travers ses philosophes, a été cette « culture des médiations » mal comprise aujourd'hui. C'est à cette tradition d'une sensibilité signifiante et d'un sens corporel, de l'unité de la nature et de l'union de l'âme et du corps que se rattache l'homéopathie, dont la place, dans l'idéologie matérialiste actuelle, apparaît pour cette raison même si étrange, comme « enkystée ». Une tradition d'où il faut repartir si l'on veut comprendre les phénomènes de la vie, les rapports de l'homme et du monde, et réconcilier la science et l'éthique.

▪ Kant, Molyneux, Lessing, Diderot...

Loin d'avoir fracturé la culture, les philosophes du 18e siècle reprisent à leur compte la question restée ouverte à la fin du 17e des passages entre les deux niveaux du corps et de la sensibilité (âme). La capacité du corps à sentir est nécessairement liée à la capacité de l'esprit à connaître et c'est la nature de ce lien qu'il faut élucider.

Kant s'y est essayé, dont, pour Agnès Lagache, on a fait à tort un rationaliste outrancier, oubliant qu'en 1781 il a forgé le « *schème transcendantal de l'imagination* » – intermédiaire et remarquable médiation s'il en est – apte à expliquer de quelle façon l'esprit donne une signification aux images. De l'image au schème, nous passons d'une altération passive de la sensibilité, qui peut être expliquée en termes d'effets matériels à une compréhension active qui construit le sens. Soit une théorie du passage entre ces deux niveaux séparés et différents que sont l'intellect et la sensibilité.

Kant répondait ainsi au très célèbre problème de Molyneux et qui était la question par définition du 18e siècle : si la perception est la modification matérielle d'un système somatique, d'où vient le sens ? Comment pouvons-nous éclairer la conjonction entre faits somatiques et activité de l'esprit ? Question qui sera celle de Cassirer en 1951 : « les expériences que nous avons eues dans une de nos zones sensorielles sont-elles capables d'instaurer un autre territoire, qualitativement différent et d'une autre structure spécifique ? » Nous savons que la jonction de deux perceptions produit autre chose qu'une simple addition : dans la convergence de perceptions différentes, un événement qualitativement nouveau est créé qui est le surgissement d'un sens. Ce passage est une médiation typique.

Le 18e siècle a eu cette intuition très intelligente – que nous avons perdue – que la vie a la capacité de faire naître de la confrontation d'éléments un niveau supérieur d'organisation, qui est la source de faits sémantiques. La vie n'est pas qu'une addition d'éléments matériels : « *la connexion entre deux molécules vivantes est complètement différente de la contiguïté de deux masses inertes* » (Diderot).

Lessing dans *Laocoon* a répondu au problème de Molyneux de façon originale : chaque effet artistique est lié à ses moyens, au véhicule, ce qui signifie que l'expérience corporelle de l'art est constitutive de la signification et ne peut en être retranchée. Pour comprendre la vie, nous devons combiner organisation matérielle et ordre sémantique. Et cela est vrai aussi dans la relation avec l'environnement. Diderot qui a eu la vision d'un « matérialisme signifiant » a donné une complète définition de l'évolution des espèces, selon le double mouvement de la contrainte et de la créativité : « *Une conformation primitive est altérée ou améliorée à la fois par la nécessité et par l'usage* ».

▪ « Le complexe de Gligamesh » et la tradition rebelle

A la fin du 18^e siècle, nous avons amputé les phénomènes vivants de leurs propriétés d'information, d'organisation, d'interactions... n'en gardant que la matière réduite, inerte, comme seul critère de réalité. Alors, demande Agnès Lagache, ce réductionnisme était-il exigé par la méthode expérimentale ? Ce n'est pas évident. La méthode requiert une échelle de répétabilité et la possibilité d'une mesure, mais ne prévoit pas la nature du phénomène. L'exigence d'une preuve ne peut être confondue avec celle d'un objet matériel et la rigueur de la méthode avec l'appauvrissement de la réalité. Le matérialisme mécaniste n'est donc pas justifié scientifiquement, d'autant que, dit A. Lagache « *la moindre expérience de physique démontre le charme et la diversité du comportement de la matière* ». Pour la philosophe, cette approche qui a rejeté la dimension symbolique ou sémantique trouve ses fondements dans une idéologie qui relève de ce qu'elle appelle « le complexe de Gilgamesh ». Cette idéologie qui resurgit régulièrement dans notre civilisation, remonte en effet à cet ancêtre mésopotamien, qui le premier partit en quête de l'immortalité. Dans cette tradition la médecine doit nous rendre immortels, et la technologie, qui peut faire de nous des dieux est l'instrument de la toute-puissance sur les choses et les êtres. C'est ce but que poursuit une partie de la science moderne, laissant croire que tout est matière. Mécanisme et totalitarisme sont liés par essence.

Rebelles à cette idéologie dominante, Freud et Hahnemann ont « *partagé*, dit A. Lagache, *des traits de la même sagesse du monde* ». Ils dénoncèrent la violence de l'intervention médicale de leur temps, non justifiée par des raisons scientifiques et réintroduisirent le sens : pour Hahnemann, le sens qu'un tableau clinique peut apporter au tableau toxique, pour Freud, le sens de la parole délirante pour une pensée inconsciente. Ils élaborèrent un système pertinent de médiations entre ces niveaux et renoncèrent à la toute-puissance (sur un malade-objet) en reconnaissant la capacité des êtres humains à traiter l'information somatique ou psychologique. Ils furent, comme dit Thomas Mann à propos de Freud, des « hommes des Lumières ».

★★★

Comprendre l'idéologie sous-jacente à toute notre science matérialiste moderne, peut nous faire avancer d'un grand pas, nous aider à dépasser la fracture de notre représentation du monde et le point de vue analytique, qui appauvrit les phénomènes du vivant. Nous sommes certainement à l'aube d'une science nouvelle où le point de vue synthétique remplacera le questionnement analytique. L'absence d'approche globale de la médecine allopathique la rend inefficace. La santé est la résultante d'une conjonction de paramètres, et non un ensemble de mécanismes physico-chimiques, indépendants de notre relation au monde. En architecture, l'approche uniformisante, généralisatrice d'il y a cinquante ans est peu à peu remplacée par une approche globale d'une situation concrète et chaque fois particulière, tenant compte de toutes les données réelles, démarche adaptative et créative mais qui ne doit plus toute son inspiration à l'abstraction. La tradition des Lumières nous met sur la voie de l'humanisme et représente l'espoir. Car une connaissance de la vie peut déboucher sur une éthique. Mais j'ai envie de terminer, en hommage à A. Lagache, avec cette citation de Giordano Bruno qu'elle affectionne : « Celui qui nierait l'existence de la chose parce qu'elle n'est pas palpable ou visible an viendrait à nier sa propre substance et sa propre existence » (1584).

14 juin 1998
Agnès de Soza

PHILOSOPHIE – EPISTEMOLOGIE – ETHIQUE – RELATION SCIENCE CULTURE – HOMEOPATHIE –
AVENIR DE L'HUMANITE – HUMANISME – IDEOLOGIE – EVOLUTION D'UNE SOCIETE

* Sources *

Agnès LAGACHE, Notes sur les bases conceptuelles de la science, in Revue internationale de Systémique, vol 9, n° 2, 1995, Kluwer, Pays Bas.

La rencontre de Madeleine Bastide et Agnès Lagache et les « états modifiés » de l'eau

Le secteur de la recherche en hautes dilutions se trouve pour la majorité des chercheurs – dont précisément ne fait pas partie Madeleine Bastide – confronté à un problème de taille, un paradoxe qui relève, nous allons le voir, de la contradiction dans les termes ; la recherche obstinée d'« objets » (molécules) là où il n'y en a plus depuis belle... dilution ! C'est à sa rencontre avec la philosophe Agnès Lagache, auteur de ce nouvel outil épistémologique qu'est le paradigme du sens, que Madeleine Bastide, professeur d'immunologie à l'Université de Montpellier I, présidente-fondatrice du Groupe International de Recherche sur L'infinitesimal (GIRI)... doit d'avoir pu progresser dans ce domaine, qui, comme l'immunologie, relève d'une logique de l'information (concrète, non linguistique) et non de la substance ; ce que les chercheurs classiques ne veulent pas admettre. Une interdisciplinarité qu'il faut donc concevoir comme l'ouverture à de nouvelles structures de pensée.

Imaginez un chercheur qui, ne parvenant à trouver dans ses hautes dilutions – que nous appellerons HD – l'objet introuvable, raisonne comme s'il était là tout de même, fait des hypothèses improbables d'erreurs de manipulations, de « chaos déterministe », de contaminations externes, etc. En fait il se trouve face à des problèmes aberrants, des manipulations non répétables ou qui échouent, des effets aggravants provoqués par la dilution ; tous problèmes inhérents à ce domaine. Et qui proviennent de l'acharnement à ne pas vouloir raisonner autrement que dans le cadre du paradigme mécaniste, et selon la logique de la substance... Exemple : étant donnés deux groupes de souris fortement irradiées et en état sub-létal, on a fait boire à celles du premier groupe de l'eau contenant des immuno-modulateurs (substances endogènes du système immunitaire) en HD, et au second groupe, de l'eau diluée dynamisée sur elle-même sans produit mais selon une simulation complète du procédé. Et on s'est rendu compte que cette dernière avait un effet pharmacologique sur les souris parfois supérieur aux molécules hautement diluées... Cet "effet solvant" est incompréhensible en système mécaniste où c'est le type même de l'expérience ininterprétable. Etudier le vivant dans le cadre d'un paradigme qui l'appréhende comme un objet inerte, s'apparente, dit M. Bastide, « à *vouloir faire rentrer une sphère dans une forme conique* » (ce qu'A. Lagache appelle visser une vis avec un canif plutôt qu'un tournevis !)

Le chercheur qui ne veut pas abandonner sa structure de pensée se trouve dans l'impasse, tandis qu'un esprit ouvert (vrai « chercheur » et non technicien de la science) acceptera la nécessité d'un changement de système logique. Encore faut-il qu'il ait connaissance de l'existence d'outils épistémologiques différents. C'est ce qui s'est passé pour Madeleine Bastide quand, en juillet 1989, elle a reçu l'ouvrage d'Agnès Lagache, « *Echos du sensible* ». Ce livre posait les bases d'un paradigme des signifiants concrets apte à rendre compte de la communication entre le monde et le corps et qui constituait un outil adapté au vivant. Trois jours, dit-elle, elle est restée « cramponnée à ce livre », qui est ressorti de ses mains tout annoté et fléché... Quand elle est parvenue à joindre Agnès Lagache au téléphone, cette dernière était en train de peindre ses volets et est restée une bonne heure le pinceau à la main... Un livre gribouillé avec passion et un pinceau desséché furent les premiers témoins, à quelque mille kilomètres de distance de la rencontre de deux pensées exceptionnelles et dont un jour, on comprendra la grandeur. Une interdisciplinarité exemplaire venait de voir le jour. D'abord dans une certaine difficulté à trouver des langages communs, puis des passerelles se sont installées, empruntées désormais dans la confiance, la complicité et une compréhension qui doit beaucoup à l'intuition. Mais ce procédé doit rester spontané car il nécessite une disposition d'esprit particulière, l'absence de désir de pouvoir mais en revanche le sens éthique, car dit M. Bastide citant A. Lagache : « *On ne fait pas de science sans éthique* ».

Avec la connaissance de ce nouveau paradigme et de ses régies, tout s'est éclairé. Il devenait logique qu'une information trop puissante ou mauvaise soit plus dangereuse (aggravante) que pas d'information du tout : comme dans une conversation, une plaisanterie non perçue comme telle. « L'effet solvant » de l'eau diluée dynamisée sans produit trouvait son explication : cette eau s'avère être dans un « état modifié » qui lui donne un comportement électro-magnétique la rendant capable de capturer dans l'organisme des informations endogènes

résiduelles non détruites avec l'irradiation et qui vont de façon aléatoire soigner ou tuer la souris. Devenue un vecteur, elle ne peut plus servir de « témoin ». Il fallait donc séparer les souris en trois groupes, un groupe traité par l'eau simple (vrai « plancher »), un groupe recevant les molécules HD (avec des différences significatives de protection contre la mort) et un dernier qui reçoit l'eau en « état modifié ». L'effet pharmacologique de cette dernière sur les souris a été confirmé, en particulier en période de très forte réponse cellulaire. Car il faut introduire la chronobiologie dans l'étude des phénomènes vivants – le vivant est de fait placé dans un rapport chronobiologique au monde. Un travail de vérifications sur deux ans permet de constater des variations de la réponse au cours de l'année, selon des rythmes circa-annuels, qui font passer les souris de la mimesis active à une mimesis passive qui les tue.

▪ **La cellule est plus intelligente que ne le pensent les molécularistes !**

Autre phénomène informatif, que ne reconnaissent pas les mécanistes : les HD d'une substance toxique (métal) sont capables de diminuer la toxicité de ce même toxique vis à vis des cellules. Le toxique HD fait sens pour l'organisme qui sait qu'il faudra résister et de quelle manière. Mais pour les molécularistes, le signal (substance en HD) ferait sécréter immédiatement la molécule de résistance au toxique, par effet direct, ce qui reviendrait à ouvrir son parapluie dans sa maison dès qu'on apprend qu'il va pleuvoir ! Au vu des dosages ceci est faux : cette molécule est introuvable au moment du signal, alors qu'on peut la constater à l'apparition du danger. La cellule comprend l'information HD et attend d'être en situation d'intoxication pour sécréter la molécule (elle attend la pluie pour ouvrir son parapluie !) Il s'agit d'un apprentissage et l'organisme vivant est bien une « structure informée-informante ». L'information, si précise et puissante qu'elle ne peut être enrayée que par une information d'un niveau supérieur, n'est pas un objet matériel mais sémantique. L'homéopathie, qui relève de cette logique, est une contestation fondamentale de la médecine mécaniste. Le paradigme du sens qui modifie la façon même de concevoir l'expérience « *est une des grandes découvertes du siècle, une grande pensée et les pensées fortes ne meurent pas* », dit M. Bastide.

Loin d'être un procédé artificiel, cette interdisciplinarité est donc à la base de la recherche actuelle de M. Bastide : « *Je n'aurais pu progresser sans ces nouveaux concepts, il faut changer de lunettes, ce qui permet de voir ce qu'on ne voyait pas jusque-là.* »

★★★

On comprend sur quoi butent les mécanistes qui ne veulent pas adopter d'autres structures de pensée. La vérité ne peut être réduite à un savoir fermé et sa recherche est nécessairement enthousiasmante. L'interdisciplinarité réintroduit la passion, le plaisir, la créativité... Dans un domaine différent, celui de l'école, ne saurait-elle pas rendre aux élèves le désir d'apprendre ?

12 juillet 1996
Agnès de Souza

PHILOSOPHIE – EPISTEMOLOGIE – RELATION SCIENCE SOCIETE – HOMEOPATHIE – BANQUE
D'HISTOIRES – INTERDISCIPLINARITE – RECHERCHE EN HAUTES DILUTIONS

* Sources *

Madeleine BASTIDE

La santé, l'éthique, l'esthétique et le sacré

L'élégance selon Gregory Bateson

Une pleine lune éblouissante dans un ciel de nuit sur lequel se découpe un cèdre majestueux, et tout au-dessus, ce titre superbe « Une Unité Sacrée ou quelques pas de plus vers une écologie de l'esprit » : la couverture de ce livre attirera mon regard, ou plutôt m'aimanta... Est-ce la conjonction de cette pleine lune et de cette autre qui, la nuit précédente m'avait amenée à la fenêtre, qui m'a fait ouvrir ce livre ? Quoi qu'il en soit, je m'y plongeai avec passion. Je venais de rencontrer la pensée vertigineusement profonde, visionnaire de Gregory Bateson et j'en fus émerveillée.

▪ Une Epistémologie en phase avec la structure unitaire, esthétique, musical... de l'univers

Biologiste, anthropologue, philosophe, spécialiste de la thérapie familiale et auteur de la théorie en psychiatrie de la « double-contrainte »... G. Bateson est l'un de ceux qui furent à l'origine de la naissance de la cybernétique et de la théorie des systèmes. Surtout il nous a apporté l'Epistémologie dont nous avons besoin pour comprendre « ce qui ne tourne pas rond » dans le monde actuel et entrer dans le 21^e siècle.

Cette « écologie de l'esprit », qui a pour objet aussi bien le monde de l'évolution, de l'adaptation, de l'embryologie... que de la pensée, est une métascience qui concerne « *ce ciment qui fait tenir ensemble (...) la totalité du monde biologique* ». Cette « *nouvelle manière de penser la nature de l'ordre et de l'organisation dans les systèmes vivants* » ouvre la voie à la vraie interdisciplinarité, au sens de découverte de modèles communs à différentes disciplines et non d'un simple échange d'informations. « *Une unité sacrée* » est un ouvrage majeur si l'on veut avoir une intuition de la révolution de la pensée en train de s'opérer. Et si l'on veut renouer avec la beauté, car « *on peut enseigner l'histoire naturelle comme si c'était un sujet mort, mais je crois aussi que la monstrueuse pathologie atomiste dans laquelle nous vivons – aux niveaux individuel, familial, national et international – ne pourra être corrigée (...) que par l'extraordinaire découverte des relations qui font la beauté de la nature.* »

▪ « Non pas cinq doigts, mais quatre relations entre les doigts »

Pour Bateson, l'immense erreur épistémologique de notre civilisation est la perte « *du sens de l'unité de la biosphère et de l'humanité et d'avoir oublié que cette unité ultime est d'ordre esthétique* ». La beauté n'a rien d'accidentel. Bateson nous apprend à percevoir les liens entre les choses plutôt que les choses elles-mêmes, les quatre relations entre les cinq doigts de la main plutôt que les doigts eux-mêmes. C'est là qu'intervient « l'élégance », ce concept qui revient de façon récurrente dans son œuvre : l'élégance, c'est réunifier ce qu'on a illégitimement séparé, en percevant le monde à travers ses relations plutôt que dans les choses, c'est comprendre que le « ce » est une erreur, et qu'être vivant signifie vivre des expériences, recevoir des informations... Le langage en phase avec celui du monde biologique « *ne comporte sûrement pas de mot pour dire doigts ou cinq, mais peut-être ramification, commandes d'embranchements...* » La main comme « *entrelacement des relations qui ont déterminé sa croissance* » est plus belle qu'une « *composition de parties* », car penser les relations est unificateur. La beauté ou la laideur sont peut-être les « *vraies composantes du monde* » des créatures vivantes. Bateson les affirme « *hautement formelles* » et « *capitales pour tout le système politique et éthique dans lequel nous vivons* ».

▪ L'esthétique rejoint la théorie des systèmes

Si la primevère est « belle », c'est qu'elle « *comporte certaines caractéristiques formelles de symétrie (...) qui indiquent qu'elle est elle-même un fragment de morphogenèse mentalement contrôlée, et que l'élément esthétique réside précisément dans la reconnaissance de ce fait (...)* ». « *Certains comportements (comme avoir la main verte) manifestent une conscience des (...) combinaisons de processus qui conduisent à l'élégance* ». Ces processus sont des sortes de raccourcis et d'estimations globales, non-verbales, qui ne doivent rien à l'analyse. Ni le chat se préparant à bondir sur la souris ni le

lanceur de base-ball n'emploient le calcul différentiel... Ils s'utilisent comme des « métaphores centrales », tenant compte du fait que « l'écosystème est vivant ». Cette « écologie interne des idées » n'est-elle pas synonyme de « sensibilité esthétique » ? demande Bateson.

« Par esthétique, il faut entendre sensible à la structure qui relie » (la métastructure) et « la structure est une danse d'éléments en interaction, elle est musicale dans son rythme ». Tandis que la conscience est sélective, l'esthétique – comme le sacré – est cette position de recul qui permet d'embrasser la globalité que constituent les relations entre les choses et qui témoigne de l'unité de notre monde. Dans la créativité (l'art), l'esprit est intégré, une intégration presque synonyme de beauté. Dans la société balinaise « la complétude est l'un des critères de beauté ». Le sacré est le lien total : « unifier, c'est sanctifier ». L'agression contre le sacré l'est aussi contre la beauté, c'est également de la « mauvaise » biologie... Comme « mettre des plantes sur un radiateur ! »

▪ La laideur est « immorale » et la médecine aggravante...

Si l'approche esthétique propose des raccourcis pour évaluer des plans d'action, l'ignorer peut s'avérer fatal. « Certaines formes d'ignorance qui ne tiennent pas compte des caractéristiques systémiques de l'homme, de la société humaine et des écosystèmes qui l'entourent sont "mauvaises" lorsqu'elles s'accompagnent d'une puissante technologie ». Elles sont « immorales ». Les actions morales sont celles qui ne détériorent pas les systèmes plus larges dont l'homme fait partie. La différence entre l'aspect moral et l'aspect esthétique pourrait n'être alors que d'ordre logique. Et cette dichotomie, un sous-produit de la prémisse de la séparation corps/esprit. La « monstruosité esthétique » n'est que le symptôme d'une pathologie culturelle, représentant l'effort du système pour se guérir lui-même. Comme la maladie, alors que le sacré est relié à la santé.

En regard de la théorie des systèmes, modifier une variable au mépris de l'approche globale est imprévoyant, néfaste... immoral. En ne traitant que les symptômes, les médecins concourent à encourager la pathologie à laquelle ces symptômes appartiennent. De la même façon que construire de nouvelles routes pour faire face à l'augmentation du nombre de voitures favorise encore leur accroissement... Les présupposés de la science quantitative sont faux car dans le monde réel « les théories du dosage fonctionnent partiellement à l'envers ». Les homéopathes le savent ! La médecine qui œuvre pour la santé et veut être autre chose que la béquille d'une société malade, ne peut être qu'holistique. Les décisions relatives à la médecine doivent toujours être rapportées à la question du niveau logique supérieur de la Santé, de l'Ethique, de l'Esthétique, du Sacré...

★★★

Bateson est le philosophe de « la structure qui relie le crabe au homard et l'orchidée à la primevère, eux quatre à moi et à vous et nous six à l'amibe et au schizophrène »... Son épistémologie est d'une puissance qui égale sa beauté. Que l'on offre cet émerveillement aux enfants ! L'enseignement qui remonte à Newton et Locke est « monstrueux » dit Bateson, fonctionnant encore sur ces prémisses (séparation corps/esprit, réductionnisme, quantification) dont la fausseté est démontrée par le spectacle de destruction de la planète. Une réflexion épistémologique aboutissant à une planification d'actions « morales » pourrait sauver le monde.

« L'art recèle quelque chose de plus profond que l'art » A. Malraux

9 novembre 1996
Agnès de Souza

PHILOSOPHIE – EPISTEMOLOGIE – ESTHÉTIQUE – BIOLOGIE – MEDECINE – SANTE

* Sources *

BATESON, Gregory, Une Unité Sacrée ou quelques pas de plus vers une écologie de l'esprit, Seuil, 1996
(ISBN 2 02 018367 6). 454 p.

Voir aussi : (original) A sacred unity, Harper and Row

De la nécessité de l'épistémologie

« *Les problèmes que le monde connaît actuellement viennent de nos mauvaises habitudes épistémologiques* » dit Gregory Bateson dans « Une unité sacrée ». La réflexion sur la médecine comme sur tout autre champ de la pratique humaine passe par une réflexion épistémologique.

Toute la science classique a vécu et vit encore dans l'illusion de l'objectivité de la perception et la croyance qu'elle peut faire l'économie d'une réflexion épistémologique. C'est une bien grande naïveté que de croire en la transparence du réel à la conscience, pourtant c'est de cette erreur que vient une partie des difficultés de la science contemporaine, et de notre civilisation en général. Autre version du socratique « connais-toi toi-même » : « *On ne peut pas vouloir (...) dévoiler le sommet tout en évitant de regarder dans ses profondeurs (...)* » dit G. Bateson. Dans « Une unité sacrée », il nous fournit les fondements d'une manière de penser l'humanité et la nature radicalement différente de celle que nous avons eue jusqu'ici en Occident. Toute son œuvre est la démonstration vivante de la nécessité absolue de l'épistémologie dans la science mais aussi dans la vie. Car elle est le faisceau lumineux sous lequel se dévoilent les présupposés implicites de la même vision du monde qui « agit » la science ou agite notre sommeil... Elle est ce qui permet à la science de dépasser ses limites et nous fait prendre conscience du caractère relatif de nos certitudes.

▪ La nécessité de l'épistémologie : Exemples...

« *L'Epistémologie est, dit Bateson, la science qui a pour objet elle-même* », « *l'étude de la nature même de l'étude* », « *du processus d'acquisitions et de stockage de l'information* ». Science de la connaissance, elle permet de connaître les différentes disciplines et la manière dont elles s'élaborent. Et même si on prétend l'ignorer – comme le fait la science actuelle – elle est toujours là, inconsciente, et par là, beaucoup plus dangereuse : « *Il est important que vraie ou fausse, l'épistémologie soit explicite car elle rendra aussi possible une critique explicite* » (« La nature et la pensée »). Il est absurde de prétendre ne pas avoir d'épistémologie. « *Ceux qui le prétendent en ont une mauvaise car toutes les descriptions sont fondées sur des théories sur la façon de faire des descriptions.* »

Ainsi c'est une théorie « inadéquate et dangereuse », bien sûr sous-jacente et qui plonge ses racines dans le passé le plus lointain de notre civilisation, qui conduit à la quantification de choses qu'on devrait plutôt traiter comme des « modèles ». Citons ce beau passage au sujet de la quantification comme « mode royal des échanges culturels » : « *L'homme vit dans un monde très étrange, peuplé d'arbres, de poissons, d'océans – que sais-je ? (...) La première chose qu'il fait, c'est essayer de le quantifier, et la science c'est cela. C'est un morceau de cette étude bâtarde du contact culturel entre l'homme et la nature, étude dans laquelle les complexités de la nature sont simplifiées au maximum et prennent la forme d'un genre ou d'un autre (...) et nous comptons les orages, les gouttes de pluie, les gelées, la végétation, la hauteur du gazon, etc.* » Or, la quantification est inappropriée à « *la description des organismes, à leur interaction et à leur organisation interne* ». Il faut pour la même raison remplacer la logique classique intemporelle par une éco-logique temporalisée. Dans le contexte de la science classique « *l'expérimentation n'est parfois que le moyen de torturer la nature pour qu'elle vous réponde selon votre épistémologie, et non pas selon une épistémologie déjà immanente à la nature (...)* ».

C'est la même théorie erronée qui conduisit à la rupture entre l'esprit et la matière, amenant les scientifiques à nier l'existence de l'esprit alors qu'il est immanent au monde qu'ils étudient. Il est absurde de prétendre épuiser l'étude du vivant quand on l'analyse comme un objet mort. Les biologistes du 19^e siècle ont fait l'erreur de « dé-mentaliser » le corps, il faut au contraire partir de « *la reconnaissance formelle de la notion d'esprit comme concept central en biologie* ».

▪ L'épistémologie : science ou philosophie ?

D'abord située dans la philosophie, hors de l'investigation empirique, elle fait depuis Mc Culloch, partie de l'histoire naturelle : c'est l'observation des phénomènes et même l'expérimentation qui nous permet de comprendre comment nous acquérons nos connaissances. La compréhension des êtres vivants dépend des limites de leurs organes sensoriels. La pensée est de plus culturellement modelée. A un niveau élémentaire l'épistémologie inconsciente est donc d'abord « la manière d'utiliser nos sens », il n'est pas d'expérience directe possible, « *la vérité – prise au sens large (...) – est de l'information non pas sur ce que nous percevons (...) mais sur le processus de la perception* ». Ce qui fait passer la théorie darwinienne de la sélection naturelle ou de la « survie du plus apte » dans le domaine de la réalité épistémologique. « Nos processus perceptifs constituent (...) le pont qui réunit sujet et objet », ce qui signifie que « chaque nouvelle découverte (...) est en fait une exploration de soi-même ». L'espace euclidien n'est pas l'espace en soi mais celui que définit l'observateur. « Quiconque crée l'image d'un objet la construit en perspective en recourant à divers indices pour cette création », une prise de conscience qui fait tomber le mot objectivité en désuétude.

L'épistémologie est donc à la fois une science et une branche de la philosophie. Inductive, déductive, mais surtout « abductive », cherchant les passerelles entre les différents domaines de la vie, entre la structure de la phrase et celle du visage des mammifères, entre la poésie et la biologie... Elle « est le grand pont qui relie toutes les branches du monde de l'expérience – intellectuelle, émotionnelle, observationnelle, théorique, verbale et non verbale. Le savoir, la sagesse, l'art, la religion, le sport et la science sont tous reliés par cette clé de voûte qu'on appelle l'épistémologie ». Si l'on veut comprendre ce qui « ne tourne pas rond » dans la médecine, on a intérêt, dit Bateson, à étudier « *cette branche de la biologie qu'on appelle l'épistémologie* ». Et passer à l'étape suivante de l'élaboration des modèles ou des configurations. Dans cette vision, « la santé » par exemple est « *un des modèles hautement abstraits qui proposent continuellement des rails sur lesquels voyage notre pensée pour prendre les décisions les plus diverses* ».

★★★

Qu'on se rappelle l'enseignement bouddhiste : le premier des préceptes à appliquer pour s'engager sur la voie de la sagesse et de l'Eveil est de prendre conscience que notre perception de la réalité est illusoire. Y compris ce réel auquel nous nous accrochons tant et qui s'appelle le je. Et le fait que la philosophie, l'épistémologie soient absentes de la recherche scientifique (et des études de médecine) m'a toujours paru illogique et suspect : preuve du désir d'occulter ses propres présupposés et de l'alliance du savoir et du pouvoir ? Cet « aveuglement » – volontaire ? – de la science moderne, va de pair avec l'obsession des « scientifiques » à déclarer leur expérimentation dénuée de toute subjectivité... On est face à un immense fantasme : le mythe de l'objectivité, épaulé par celui de la neutralité de la technique. Immense trou noir de connaissance d'où est issue toute cette science que l'on voit se dérouler dans le déploiement de son unilatéral projet de toute-puissance technologique.

En résumé : pas de science sans paradigme pour la limiter. Le totalitarisme est par essence idéologique. Ce qu'est notre science privée d'épistémologie. Et dans son sillage, la médecine qui se réclame d'elle.

09 décembre 1996
Agnès de Souza

EPISTEMOLOGIE – BIOLOGIE – MEDECINE – SANTE – RELATION SCIENCE SOCIETE –
INTERDISCIPLINAIRE – PHILOSOPHIE

* Sources *

Gregory BATESON, Une unité sacrée ou Quelques pas de plus vers une écologie de l'esprit, 1996, Seuil. 5454 p.
(A sacred unit, Harper and Row, ISBN 0 06 250100 3)

... A l'Epistémologie de Gregory Bateson

Développée à partir de l'ethnographie, de la psychiatrie, de la théorie de la cybernétique et de l'application de la théorie des types logiques de Russell, l'Epistémologie de Gregory Bateson qui ne laisse dans l'ombre aucun des niveaux de la communication de l'homme – biologique, génétique, individuelle, culturelle, écologique – a bouleversé la manière d'aborder le problème de l'Evolution et de la relation corps/esprit. Distincte des épistémologies locales – mais nous apprenant à penser sur le processus mental, son apport est précieux pour toute discipline – cette épistémologie ou Ecologie de l'esprit, pose les fondements d'une science à la fois plus riche, plus belle, plus complexe que ne l'est notre science occidentale des 19e et 20e siècles. Et fait de lui un des précurseurs d'un changement complet de paradigme qui modifiera toute notre vision du monde.

▪ L'esprit, la théorie des systèmes et le circuit communicationnel : la fin du ghetto de l'ego...

Avec Bateson, l'esprit cesse d'être cette production individuelle confinée à l'intérieur de la boîte crânienne. Le développement en psychiatrie de la thérapie familiale a démontré la fausseté de la prémisse selon laquelle « l'unité de survie » serait un individu, une famille, une espèce ou une sous-espèce... indépendants du système plus large auquel ils appartiennent. Elle a permis de démystifier le concept classique d'ego, apparu pendant la révolution industrielle du 19e siècle. L'unité de survie est l'organisme dans l'environnement, non contre lui. Dans la théorie des systèmes l'accent est mis sur le concept de circuit communicationnel complet, auquel l'esprit, c'est-à-dire des caractéristiques mentales, est immanent. Le « *système mental impliqué dans l'acte de couper un arbre n'est pas un "esprit" (...) à l'intérieur du bûcheron, il comprend des différences dans les caractéristiques de l'arbre, le mouvement de la hache, et ainsi de suite tout le long d'un circuit (...) complet.* »

Si le monde des sciences dures fait intervenir des forces physiques et des impacts, le monde de l'esprit est celui des informations qui se déplacent dans un circuit. Une information est « une différence qui fait une différence », c'est-à-dire la nouvelle d'une différence. Cette différence « déterminante » – qui n'est pas matérielle, n'est pas une quantité et n'a pas de dimensions – est l'idée élémentaire, la substance dont sont faits les esprits. L'esprit est un réseau très complexe de voies (qui comprend entre autres les nerfs, les hormones...) qui n'est pas limité par la peau, il n'est localisable ni dans le temps ni dans l'espace. Et c'est le long de ces voies que la différence peut se propager et être transformée. Mais l'information circule là où se trouve déjà de l'énergie, avec laquelle il ne faut pas la confondre. La différence déclenche la consommation de l'énergie.

Chez Bateson l'esprit n'est pas coupé de la vie, il en est une dimension indissociable. Le monde des choses vivantes est celui des idées et des différences : le lézard ne peut voir la mite que quand elle bouge. « *Le pont entre le territoire et la carte, c'est la différence* ». « Il n'y a que les nouvelles d'une différence qui peuvent passer du territoire à la carte » est l'énoncé épistémologique fondamental sur la relation entre la réalité et la perception.

▪ Contre le délire du gène

Il faut donc commencer à penser « *en termes de systèmes ou d'univers biologiques organisés par l'information, c'est-à-dire par des différences significatives plutôt que par des forces ou des impacts* ». La pensée matérialiste qui croit trouver dans le gène toutes les réponses se trompe. Ainsi l'exemple de l'œuf de grenouille montre que l'axe de symétrie bilatérale chez les vertébrés n'est pas déterminé par les gènes mais par une information extérieure, en l'occurrence le point d'entrée du spermatozoïde un peu en-dessous de l'équateur. Et toute différence peut servir d'information... Si l'on remplace le spermatozoïde par un poil de chameau, l'œuf se développe en une grenouille complète quoique stérile. L'unité de l'embryologie est donc l'œuf plus l'information. Des expérimentations sur l'embryon du triton laissent également penser que le corps de ce dernier possède un gradient avant-arrière déterminé avant que ne commencent à lui pousser les bourgeons des membres, et que ce gradient est informationnel. « Le monde de la morphogenèse obéit à une logique topologique » avec des règles précises. « *C'est un monde de modèles (...), langage qui nous est peu familier. Il s'agit donc de créer le langage avec lequel nous pourrions parler de l'évolution, de la morphogenèse et de la relation corps/esprit. Le méta-modèle qui élimine la prétendue dichotomie entre l'esprit et la nature.* »

▪ **L'évolution est un processus mental et la métaphore (logique analogique), la logique sur laquelle le monde biologique est construit**

Danses d'idées en progression, explorations par essais et erreurs, les processus par lesquels se font la pensée et l'évolution sont semblables. L'écologie des idées ressemble à celle de la nature : les idées meurent quand elles ne s'ajustent pas les unes aux autres. L'histoire de l'évolution du cheval est celle de l'évolution de la relation entre le cheval et l'herbe, qui s'ajustent continuellement pour garder entre eux un rapport stable. Contrairement à ce qu'a cru la biologie du 19e siècle, la sélection naturelle n'est pas une force de changement mais de « statu quo qui permet de poursuivre la même danse qu'avant et non d'en inventer de nouvelles ». L'unité de survie de l'évolution n'est donc pas une espèce ou une autre mais un entrecroisement d'espèces, une co-évolution, « *l'évolution est une vaste opération de changements entrecroisés* ». Et l'apprentissage, un co-apprentissage. C'est pourquoi dit Bateson dans « La nature et la pensée », « *on fait violence au système entier quand on en traite de façon séparée* ».

Ce qui se passe en nous est le reflet de ce qui se trouve dans le monde extérieur, Bateson en donne pour exemple cette façon « *non quantitative et non linéale* » de concevoir les choses, commune aux processus de l'évolution et de la pensée. « *La preuve la plus convaincante que l'évolution est un processus mental réside peut-être dans sa lenteur, dans ses aller et retour, dans ses erreurs et sa stupidité. En un mot, dans son conservatisme* ». Autre preuve : la métaphore, processus de pensée des poètes, est aussi la logique empruntée par la vie (chez les loups par exemple la domination s'affirme par une métaphore liée aux pratiques de sevrage). L'épistémologie et l'évolution vont « main dans la main ». Nous construisons le monde à partir des nouvelles de différences que nous recevons, et « *nous élaborons ce grand complexe de pensée sur un univers organisé là, dehors, à l'aide d'une chose assez semblable que nous avons ici à l'intérieur* ».

★★★

Si « on fait violence au système quand on en traite de façon séparée », *ne verrons-nous pas la terre se couvrir de ronces et de déserts, si pour l'élevage de demain, l'homme choisit le modèle sélection-clonage ?*

Ce que j'appelle le délire du gène (voir dans le gène la cause de tout) vient bien de cette erreur épistémologique que constitue la position matérialiste des problèmes – Devenue un conformisme généralisé ! « La nouvelle science, dit Bateson, se développera autour idées non matérielles : la nature de la relation entre le nom et la chose nommée, la nature des systèmes récursifs et la nature de la différence. » *L'information, immatérielle, nécessite pour être abordée, un changement de paradigme.*

12 décembre 1996
Agnès de Souza

AVENIR-DE-L'HUMANITE – PHILOSOPHIE – EPISTEMOLOGIE – BIOLOGIE – ECOLOGIE – MEDECINE –
CYBERNETIQUE – RELATION SCIENCE CULTURE – INTERDISCIPLINAIRE – APPROCHE SYSTEMIQUE –
PARADIGME – LOGIQUE DE L'INFORMATION – RELATION CORPS ESPRIT –

* Sources *

Gregory BATESON, La nature et la pensée Seuil, 1984 (ISBN 2 02 006794 3)
Voir aussi : Mind and Nature, 1979, (ISBN 0 553 13724 7)

Les Entretiens de l'espoir

Un fort désir m'ayant poussée à assister aux Entretiens Internationaux de Monaco sur les médecines non conventionnelles qui se sont déroulés les 6 et 7 décembre 1996 au Centre des Congrès Auditorium de Monaco, je me dois de dire ce qui suit, pour information bien sûr et parce qu'ainsi nous nous séparerons sur une note d'espoir : ce changement de paradigme tellement attendu, qui ouvre la voie au développement de nouvelles sciences et permet aux médecines globales de trouver un cadre rationnel, est désormais en train de s'opérer et cela a vraiment été pour moi une bonne surprise. Nous ne sommes plus au bord de cette révolution épistémologique qui définit la rationalité par d'autres normes, nous sommes dedans ! Et avec elle c'est à l'éclosion d'une nouvelle vision du monde que nous assistons, plus riche et plus humaine, et j'en suis persuadée, plus vraie que celle qui a accompagné le positivisme de ces deux derniers siècles.

La philosophe Agnès Lagache nous avait déjà donné, dans ses nombreux ouvrages et publications, « le paradigme du sens », cet outil adapté au vivant, permettant, mieux que le matérialisme mécaniste (qui n'est pas fait pour ça, quoi qu'en dise la totalitariste science du même nom) d'aborder la relation entre êtres vivants, entre corps et monde. Mais ici, devant des scientifiques du monde entier, en un duo époustouffant autant qu'inattendu de la philosophie et de la biologie, le Professeur Madeleine Bastide et elle-même ont fait la magistrale démonstration de la rationalité de l'homéopathie et de la pertinence d'adapter des paradigmes différents aux divers niveaux d'organisation (que nous pouvons percevoir) du réel. Changement radical d'état d'esprit et barrage contre le totalitarisme ! Si seulement cela pouvait disloquer l'alliance appauvrissante du pouvoir et de la connaissance !

Et c'est de ce même intérêt pour cette nouvelle orientation de la recherche que dans leur grande diversité Les Entretiens ont témoigné. Expérimentations sur les hautes dilutions, études de nouveaux modes de transferts non moléculaires de l'information biologique... Les interventions se sont succédé qui marquent ce tournant historique dans la recherche : l'étude du vivant comme sujet vivant, en communication permanente avec l'environnement et non plus comme un objet mort, isolé et clos sur lui-même –connaissable par sa seule réduction au moyen de l'analyse physico-chimique.

Mais citons l'émouvante autant que remarquable conférence du Professeur Philip D. Aldridge sur la musicothérapie pratiquée dans le but d'une réhabilitation neurologique : il nous a démontré la puissance curative – concrète et non psychologique – d'une musique de jazz sur le corps de malades plongés dans le coma. Situant avec justesse l'information au niveau du corps (dans lequel elle induit des modifications physiologiques vérifiables), de la globalité de la personne. Ces Entretiens ont d'ailleurs révélé la conscience partagée par tous les scientifiques présents de la nécessité de changer de métaphore pour parler du corps : il n'est pas une mécanique ! « Le mode d'organisation de l'organisme, dit le Pr. Aldridge, n'est pas matériel mais nécessairement immatériel » ou « Le corps vivant est plein d'improvisation, comme une partition de jazz... » Belle illustration du paradigme du sens ! On pense aussi aux champs morphiques de Rupert Sheldrake, ces régions d'influence immatérielles qui organisent l'information de chaque espèce vivante... Et à « la structure » qui, pour Gregory Bateson, est « une danse, musicale dans son rythme ». Et on pense et on imagine, et on rêve à ce qu'on pourra lire, dans l'avenir, bientôt, demain, sous la plume de ceux qui cherchent dans ce « sens ». Car on peut avec droit et sans honte, « rêver » : dans cette nouvelle approche du vivant il n'est pas question d'exclure la sensibilité et la subjectivité. Il faut – au contraire de ce que font les scientifiques matérialistes aveuglés par le mythe de l'objectivité – laisser ces dimensions indissociables de la personne humaine, affleurer de façon visible, afin que l'on puisse les expliciter, et par la même les critiquer puis les dépasser. Au sens où Bateson parle de la nécessité de dévoiler « l'épistémologie inconsciente » qui est au cœur de toute pensée. De toute perception. Et de toute science. Celle-ci ne peut qu'y gagner, la planète aussi.

La pierre est lourde qui est tombée (du Rocher de Monaco) dans le jardin des mécanistes et des lobbies en tous genres. Le Pr. M. Bastide a démontré l'action néfaste (sur le système immunitaire et corticosurrénalien) des champs électromagnétiques émis par les écrans de visualisation (T.V. ou ordinateur)... La lutte s'annonce serrée entre cette nouvelle science et la science conformiste « de l'objet » : Michel Schiff aurait-il raison qui souhaite la séparation de la Science et de l'Etat comme il y eut celle de l'Eglise et de l'Etat ? Mais si la querelle n'est pas près de se clore entre médecine dominante et médecines non conventionnelles, le point de non-retour

est toutefois atteint, en particulier en ce qui concerne la recherche en homéopathie. C'est le message que nous a transmis M. Van Wassenhoven, Délégué National de l'Union Européenne. Le projet de recherche qui sera bientôt lancé pour l'Europe sera celui-là même que le public décidera, et cela concerne financements de projets de recherche, réglementation adaptée aux médecines non-conventionnelles, etc. Espoir...

Cet épilogue qui n'est pas un compte-rendu de ces Entretiens ne peut être l'occasion, et je le regrette, de parler de tout ce qui a été débattu et relaté des recherches dans les médecines alternatives présentes, pourtant toutes passionnantes... Et qui, comme l'homéopathie, l'ostéopathie... constituent une réponse remarquablement efficace pour les pays du Tiers-Monde minés par les maladies et démunis de tout le reste. Mais on peut dire ceci : toutes ces approches font ressortir un dénominateur commun, l'importance des rapports entre l'homme et son environnement. Importance au sens philosophique où l'être vivant est par essence indissociable de l'environnement avec lequel il n'a même pas la possibilité de cesser de communiquer, et au sens éco-logique de la nécessité pour sa survie du respect de cet environnement.

J'ai été heureuse de voir que les esprits sont de plus en plus nombreux à s'engager dans des recherches scientifiques qui s'appuient sur un paradigme reconnaissant l'être vivant comme être de communication. Cette pensée-là circule désormais avec force autour de la terre sur une longueur d'onde commune.

On peut donc espérer, malgré le pouvoir des lobbies que cela contrariera, et la force d'une idéologie aussi ancienne que destructrice, que l'homme aura la sagesse d'aimer et respecter la richesse magnifique de la relation qui l'unit à l'animal qui le côtoie, au végétal qui depuis la nuit des temps n'a cessé de lui donner son esprit et ses substances, à la terre dont il vient – ce que probablement il ne peut lui pardonner – et qu'il suffit de laisser respirer loin de nos poisons pour qu'elle nous prodigue nourriture et bienfaits. Les politiques de santé publique ont intérêt à reconnaître très vite quelle meilleure santé pour tous peut engendrer l'harmonie de l'homme avec sa planète. Ces politiques qui favorisent biotechnologie, manipulations génétiques diverses et autres moyens modernes de se substituer à la simple puissance de la nature vont au-devant de bien grands maux. L'espoir est du côté de ce changement de paradigme dont ces Entretiens et ce dossier vous ont longuement parlé. Ces nouvelles approches qui ne sont pas mues par une volonté de toute-puissance technologique, sont porteuses d'une réconciliation avec la nature. C'est mon espoir...

19 décembre 1996

Agnès de Souza

AVENIR DE L'HUMANITE – PHILOSOPHIE – EPISTEMOLOGIE – MEDECINE PARALLELE

* Sources *

Entretiens Internationaux de Monaco sur les médecines non conventionnelles, 6 et 7 décembre 1996, au Centre des Congrès, Auditorium de Monaco.

BIBLIOGRAPHIE

Jacques Testart, L'œuf transparent, Flammarion 1986, Paris, ISBN 2-08-081157-6, 216 p.

Jacques Testart, Le désir du gène, Champs-Flammarion, 1994, Paris, ISBN 2-08-081282-4, 281 p.

René Frydman, L'irrésistible désir de naissance, PUF 1986, ISBN 2-13-0393551

Article De chair ou de verre par Michel Serres, revue Impact Médecin Hebdo N° 175, janvier 1993, édité par Edinter France, 139 P.

J. P Relier, collection Progrès en néonatalogie : XXIèmes journées nationales de néonatalogie 1991 ; XXIIIèmes journées nationales de néonatalogie 1993.

J. P Relier, L'aimer avant qu'il naisse, sous-titre le lien mère-enfant avant la naissance, aux éditions Robert Lafont, Paris, 1993, ISBN 2-221-07472-6, 206 p.

Dr Joëlle Belaïsch-Allart, Les enfants de l'impossible, Balland 1988, ISBN 2-71580708-2.

Marie-Magdelaine Chatel, Malaise dans la procréation, sous-titre Les femmes et la médecine de l'enfantement, Paris, Albin Michel 1993, ISBN 2-226-06648-9, 186 p.

Geneviève Delaisi et Pierre Verdier, Enfant de personne, Editions Odile Jacob Paris, février 1994 ISBN 2-7381-0236-0, 359 p.

Revue Nouvelles clés, Pour une médecine de sagesse, entretien avec le Dr Kempenich, N° 30 7 juillet 1993, 90 p.

Georges Canguilhem, Le normal et le pathologique, 224 p., édité aux PUF en 1984, ISBN 2130386334

Rupert Sheldrake, La mémoire de l'univers, Editions du Rocher 1988, ISBN 2-268-00-838X, titre original, The presence of the past – Morphic resonance and the Habits of Nature 1988

Rupert Sheldrake, L'âme de la nature, Editions du Rocher, 1992, ISBN, 2-268-01381-2, titre original, The Rebirth of Nature (Bantam Books 1991), 277 p.

Spinoza, Ethique, 1965 par Garnier-Frères Flammarion, Paris ISBN 2-08-070057-X, texte intégral 378 p.

Bruce Chatwin, Le chant des pistes, traduit de l'anglais, The songlines édité chez B. Grasset en 1988, 322 p., ISBN 2-246-39671-9

Leslie Marmon Silko, Cérémonie, Editions UGE, 1995, 200 p. ISBN 226402520, traduit de l'américain par Michel Valmory

Séminaire de Jean Pierre Nicolas à Rabat sur la pharmacopée arabo-islamiste, en mai 1994.

Michel Schiff, L'homme occulté, Editions Ouvrières – Editions de l'atelier, Paris, 160 p., 2 mars 1992 ISBN 2708229400.

Série d'articles de la revue Science au printemps 1994, de Gerhard Resch et Viktor Gutmann.

Agnès Lagache et Madeleine Bastide, Le paradigme du sens, 103 p. (éd. Atelier Alpha Bleue) ISBN 2-86469-073-X, Paris 1992.

Article du Dr Guy Loutan de Genève, Réponse à un confrère à la suite d'un article : Vacciner les enfants paru dans le N° 37/38 du journal de l'enseignement primaire de Genève.

Agnès Lagache, Echos du sensible (sous-titre : Une logique de l'homéopathie) éd. Atelier Alpha Bleue, 1988, ISBN 2-86469-049-7, 298P.

Agnès Lagache, Notes sur les bases conceptuelles de la science, à paraître chez Kluwer-
Revue internationale de systémique, vol 9, n° 2, 1995.

Agnès Lagache, Wittgenstein, la logique d'un dieu aux éditions du Cerf 1973, Paris, 148 p. Pas d'ISBN.

Interview personnelle de Madeleine Bastide sur les plus récentes expérimentations.

Dr Philippe M. Servais, Le choix de l'homéopathie (sous-titre Ce presque rien qui vous guérit, éd. Denoël 1992, Paris ISBN 220723911.X, 174 p.

Peintures de sable des Indiens Navajos, la voie de la beauté, édité sous la direction de Sylvie Crossman et Jean-Pierre Barou, chez Actes Sud – Hubert Nyssen, N° d'éditeur 2132 – dépôt légal mars 1996 – ISBN 2-7427-0766-2, F7 372

Gregory Bateson, Une unité sacrée (sous-titre Quelques pas de plus vers une écologie de l'esprit), aux éditions du Seuil Paris, 1996 pour la traduction française ISBN 2-02-018367-6, 454 p. – Titre original A sacred unity, éditeur original : Harper and Row, NY-USA, ISBN original 0-06-250100-3, Rodney E. Donaldson pour l'introduction et la bibliographie.

Gregory Bateson, Vers une écologie de l'esprit, aux Editions du Seuil 1997 pour la traduction française, ISBN 2-02-025767-X pour le tome 1, collection Points, 299 p., titre original Steps to an ecology of mind, ISBN pour l'édition originale 345-23423-5-195, Chandler Publishing Company, NY.

Gregory Bateson, Vers une écologie de l'esprit, tome 2 aux Editions du Seuil Paris 1980 pour la traduction française, ISBN 2-02-013212-5, 286 p., édition originale ISBN 345-23423-5-195 en 1972.

Gregory Bateson, La nature et la pensée, aux Editions du Seuil Paris, 1984, ISBN 2-02-006794-3 (titre original Mind and Nature, A necessary unity, 1979, ISBN 0-553-13724-7)

Marie-Lise Bargues, La santé au cœur des médecines aux éditions du Centurion, 1991, Paris, ISBN 2-227-004-24X, 240 p.

Les Entretiens internationaux de Monaco sur les médecines non conventionnelles, au Centre des Congrès, Auditorium de Monaco les 6 et 7 décembre 1996.

”

**Le présent dossier comporte des fiches
sélectionnées et mises en perspective en
fonction d'un thème spécifique de travail.**

**C'est un exemple d'utilisation de la
banque d'expériences DPH...**

”



Réseau international d'échanges d'expériences
Dialogues pour le progrès de l'humanité

DPH a l'ambition de relier les individus et les groupes qui travaillent pour un monde plus solidaire, afin de mettre une intelligence collective au service de chacun. Le réseau relie des personnes et des institutions porteuses des mêmes valeurs. Il part de la conviction que l'expérience – la mienne et celle des autres – est formatrice, qu'elle prépare et nourrit l'action. Dès lors, organiser le partage de l'expérience est un objectif fondamental.

DPH s'appuie sur une méthodologie commune de rédaction et d'échange de fiches d'expériences, d'indexation et de recherche. A ce jour près de cinq mille fiches constituent la banque d'expériences. Ces fiches stockées sur disquettes ainsi que les logiciels d'exploitation de DPH, sont mises gratuitement à la disposition des partenaires qui peuvent chacun constituer un réseau local, communiquant avec le réseau international DPH. La contrepartie est l'ardente obligation pour les partenaires d'alimenter le réseau en fiches d'expériences.

Le réseau est souple et diversifié, il utilise plusieurs supports (papiers, disquettes, revues) pour des informations d'origines diverses, en plusieurs langues. Il est construit pour durer et il repose largement sur la responsabilité de ses membres.

Un travail très important a permis la réalisation d'un thesaurus permettant la recherche de fiches avec un maximum d'efficacité. Des recueils de fiches ordonnées autour de thème sont régulièrement éditées sous forme d'ouvrages largement diffusés.

- *Un réseau humain* ● *Une philosophie* ● *Une banque de données*
- *Une diversité de thèmes de travail* ● *Un ensemble de méthodologies*
- *Une palette d'outils techniques* ● *Une panoplie de publications*

Pour plus d'informations : dph-info@fph.fr